

ISBN : 9798740801568

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé – 2021

www.paul-jeanze.fr

<https://www.facebook.com/paul.jeanze>

paul.jeanze@gmail.com

Paul Jeanzé

**LA TÊTE DANS LE
GUIDON**

BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Monsieur Z (2014)
La bête à concours (2015)
Un Juif (2018)
Mauvaises nouvelles (2019)
La tête dans le guidon (2020)

POÉZIES

Cinq années quatre saisons
Printemps été (2014 – 2016)
Automne hiver (2017 – 2018)

DIVERS

Notes de mémoire

*À Évelyne,
À Morgan,
À tous les amoureux anonymes de la petite reine,*

Prologue

Nous étions à l'entame du dernier tour et le peloton était toujours groupé. Au moment de couper la ligne, j'avais durci le rythme avant de constater en me retournant que tout le monde était en file indienne ; une accélération assez brutale m'avait-il semblé, mais finalement insuffisante pour espérer m'échapper. Jusqu'alors, la course avait été éprouvante : sur un parcours sans le moindre relief, un vent violent avait rendu l'épreuve nerveuse. Dans de telles circonstances, les rares tentatives d'échappée ne prirent jamais plus de trente secondes d'avance, l'ensemble des coureurs s'étant efforcés de rester aux avant-postes afin d'éviter les coups de bordures. Mon début de course avait été laborieux : relégué en queue de peloton, j'avais eu besoin de deux tours pour réussir à me positionner tant bien que mal dans les vingt premiers. Loin d'être parmi les plus adroits sur le vélo, préférant rouler sur les côtés plutôt qu'au milieu du paquet, j'avais dû lutter en permanence contre le vent ; j'étais fatigué. La course allait certainement se jouer dans l'emballage final puis au sprint, entre les grosses cuisses du peloton ; peu de chances que j'ai mon mot à dire. Par orgueil, j'étais donc passé en tête au moment de débiter ce dernier tour ; par prudence également, car il y avait après la ligne une épingle à cheveux en faux plat montant ; je savais qu'à cet endroit, de nombreux coureurs allaient faire l'effort pour remonter vers la tête, avec les risques que cela comportait : il n'y aurait pas de place pour tout le monde. Du coup, et tant pis si cela n'était de ma part qu'un baroud d'honneur, qu'au moins j'évite la chute.

*

J'arrive au bout de la ligne droite. Virage à gauche, virage à droite... ouf, c'est passé ! je reste en tête. Qu'il peut être grisant de sentir l'ensemble de la meute à mes trousses, meute dont je suis le maître l'espace d'un instant ; mais je reste lucide, ils ne vont pas tarder à venir me grignoter les mollets. Tout à coup, j'entends comme une formidable déflagration derrière moi ; je comprends immédiatement ce qu'il vient de se passer : dans un des deux virages, un coureur aura touché le trottoir et déséquilibré, sera allé à terre, entraînant dans sa chute plusieurs concurrents. Comme à chaque fois après pareil incident, il y a un léger moment de flottement. Instinctivement, je tente un démarrage, vent de face ; mais le peloton ne tarde pas à réagir et en deux minutes à peine, je suis repris. Je n'ai pas le temps de récupérer des efforts consentis que je me retrouve à la traîne d'un groupe qui n'est plus composé que d'une vingtaine de coureurs seulement ; le peloton se sera certainement scindé en plusieurs parties.

Le dernier tour me semble interminable. « Allez Frédo, tu serres les dents et tu t'accroches ! » Je décide de jeter mes dernières forces dans la bataille. Trois ou quatre coureurs devant moi, j'entr'aperçois Mathieu, le sprinteur de l'équipe, esseulé. Je profite d'une très légère baisse de rythme pour remonter à sa hauteur. Sans même le regarder, je viens me placer devant lui, décalé sur sa droite, pour bien le protéger d'un vent qui maintenant souffle de côté. Je suis à bloc ; encore une courbe à négocier et l'on s'engouffrera dans la longue ligne droite précédant l'arrivée. Je dépasse plusieurs concurrents au prix d'un terrible effort ; les cuisses me brûlent. Un ultime regard en arrière, le temps de constater que mon coéquipier est bien calé dans ma roue et c'en est fini pour moi : je sens mes muscles se tétaniser alors qu'il reste à peine cinq cents mètres à parcourir. Je me fais doubler de tous les côtés, avec certes le sentiment d'avoir fait du bon boulot pour l'équipe, mais également l'amertume de ne pas pouvoir jouer la victoire. Je lève la tête pour tenter d'apercevoir ce qu'il se passe devant, en vain. J'entends

vaguement les cris des spectateurs, le sifflement des roues qui fendent l'air puis le gémissement des freins écrasés sitôt la ligne d'arrivée franchie. J'en termine à mon tour ; les applaudissements ont déjà cessé. Je m'arrête un peu plus loin le long des barrières ; je suis pris d'un léger étourdissement. Non loin de là, je distingue Mathieu, tout sourire, entouré par trois membres de l'équipe qui le congratulent. Quelques coureurs passent devant le quatuor, serrant la main du vainqueur ou lui adressant une tape amicale sur l'épaule. Je pose mon vélo contre une barrière et m'approche de Mathieu dans une démarche chaotique ; une violente crampe échoue d'un rien à me jeter à terre.

— Alors Mathieu ?

— C'est génial, j'ai réglé tout le monde au sprint ; troisième victoire de la saison ! Pourtant, je ne me sentais pas vraiment dans mon assiette pendant toute la course, mais dans le dernier kilomètre, ce fut comme d'habitude, je n'étais plus le même homme ! Ah ! et merci, tu m'as bien aidé sur ce coup-là Frédo, un final digne des meilleurs poissons-pilotes !

— Merci pour le compliment, Mathieu, merci... Allez les gars, à la prochaine... et encore bravo !

— Salut Frédo, rentre bien !

Dans des circonstances analogues, je ne savais pas ce que pouvaient ressentir les coureurs professionnels. Ce que j'imaginai, en regardant les courses cyclistes assis devant mon écran de télévision, c'était que même dans mon cas, enfin je veux dire, dans le cas d'un simple équipier qui venait de terminer la course de façon anonyme au cœur du peloton, celui-ci allait être pris en charge par toute une équipe, avec un kiné, un médecin, tandis que son vélo allait être bichonné par un ou deux mécanos. Il n'avait rien à gérer sinon se

reposer tranquillement en compagnie de son compagnon de chambrée en attendant l'étape suivante. Moi, ce n'était pas la même histoire. J'allais devoir rendre mon dossard, retourner à mon véhicule, me changer, démonter les roues de mon vélo et ranger minutieusement le cadre dans sa housse, avant de faire les quarante kilomètres qui me séparaient de mon petit appartement situé au septième étage d'une immense tour où, sauf une immense déception, personne ne m'attendait. Je m'appelle Frédéric, même si tout le monde m'appelle Frédo ; j'ai trente et un ans et je ne suis qu'un modeste amateur évoluant dans des courses de niveau départemental.

Pendant que je finissais de ranger mes affaires dans la voiture, perdu au milieu de mes pensées, je sentis que l'on me donnait une légère tape sur le bras.

— Dis donc, c'est bien toi qui as tenté un démarrage juste après la chute ? Ce n'est pas très glorieux comme attitude !

Je ne répondis pas tout de suite. Alors que je me sentais terriblement las, déçu par cette dernière course, voilà que c'était la colère qui maintenant m'envahissait.

— En à peine deux minutes, j'ai été avalé par le peloton, alors qu'est-ce que ça peut te foutre, pauvre connard !

Et sans laisser le temps à mon interlocuteur de réagir, je m'engouffrai dans ma voiture et quittai les lieux.

Alors que je sortais du village, laissant sur la droite un vieux lavoir au bord duquel discutaient quelques jeunes à mobylette en compagnie de nombreuses cannettes de bière, je me sentis extrêmement triste au point de penser que leur après-midi valait peut-être mieux que le mien ; qu'au moins de leur côté ils assumaient déjà que leur univers fût désenchanté. Mon cynisme ne présageait rien de

bon ; je sentais que je me dirigeais vers la fin de saison en déraillant. Je n'aurais jamais dû insulter cet homme, j'aurais dû m'excuser auprès de lui pour m'être emporté de la sorte, sans compter que le coureur qui était venu me faire la morale n'avait pas complètement tort. Je m'interrogeai : en course, ne devait-on pourtant pas saisir la moindre opportunité qui s'offrait à nous ? N'était-ce pas là une attitude nécessaire dès lors que l'on aspirait à la victoire ? Le but ultime du compétiteur n'était-il pas de gagner puisque je n'arrivais pas à me satisfaire d'offrir la victoire à mes coéquipiers ? Enfin, je n'en savais rien finalement, vu que je n'ai jamais gagné la moindre course. Ce que j'éprouvais en revanche, c'était que la défaite me rendait amer, et que pour moi, il n'y avait plus que la victoire qui comptait, plus que la victoire qui comptait. C'était devenu une obsession, et cette obsession m'avait progressivement fait oublier mon rêve de gosse, un rêve pourtant tout simple à son commencement : gagner une course de vélo.

Au tour des souvenirs

À quand remontent mes premiers souvenirs liés à la bicyclette ? Je crois que je devais avoir quatre ans quand j'entrepris de virevolter autour de la table de la cuisine avec mon tricycle. Il n'était pas rare, alors que ma mère préparait le repas, que je tourne ainsi pendant près d'une heure. Parfois, je me cognais aux pieds de la table en prenant un virage trop à la corde, ce qui occasionnait le dérapage de ma monture ; il lui arrivait même de décoller : elle restait alors en l'air une fraction de seconde, sur deux roues, avant de retomber bruyamment sur le sol pavé. Grâce à la virtuosité de mon pilotage, aucune de mes embardées ne me fut jamais préjudiciable, et à cinq ans, j'étais devenu le spécialiste incontesté du tricycle sur circuit ovale.

Alors que je m'apprêtais à remettre mon titre en jeu, l'accès à mon parcours favori me fut interdit : mes parents s'étaient décidés à refaire entièrement la cuisine. Impuissant, j'assistai au remplacement des antiques tomettes ocre par un carrelage blanc cassé flambant neuf, avant de voir disparaître la vieille table en bois aux pieds fatigués au profit d'une table métallique surmontée d'un plateau en verre. À ce modernisme sans âme s'ajouta une vive incompréhension quand je ne fus plus autorisé à faire du tricycle dans la cuisine une fois cette dernière terminée. À la première occasion pourtant, je bravai l'interdiction afin de tester le nouveau revêtement. Je fus immédiatement puni d'avoir désobéi à mes parents : dès le premier virage, mes roues glissèrent sur le carrelage et je chutai lourdement en me heurtant le tibia contre l'affreuse table qui resta impassible. Devant les soupçons de mon père en découvrant l'énorme bleu qui ornait ma jambe, je préférerai par la suite me contenter de la minuscule cour située devant la maison, seul espace à peu près praticable au

milieu d'un vaste terrain en pente et densément boisé. Après deux années de bons et loyaux services, il me fallait également reconnaître que mon fidèle destrier était devenu trop petit et peu maniable ; une deuxième chute, provoquée par les nombreuses bosses qui jalonnaient la cour et je connus pour la première fois cette douloureuse frustration qui naît de l'échec. Je pris également conscience du temps qui passait et qu'il me fût impossible de revenir en arrière pour retrouver le confort de la prime enfance ; j'allais devoir abandonner la protection de la maison familiale, affronter le monde extérieur et accepter de grandir, un petit peu tout du moins, puisque je n'avais finalement que six ans.

Pour compenser l'annexion de la cuisine, mes parents m'offrirent un vélo rouge et aussitôt ma mère se mit en tête de m'apprendre à garder l'équilibre sur cet étrange engin qui n'avait que deux roues. Malheureusement, après quelques mètres, le vélo échappait systématiquement à mon contrôle et m'emportait irrémédiablement vers le sol. Je revois encore ma pauvre mère, courant derrière moi, les mains crispées sur la tige de selle sous le regard goguenard des voisins qui voyaient passer devant eux notre curieux équipage ; qui sait, peut-être que les sourires moqueurs de certains adultes m'auront freiné au cours de mon laborieux apprentissage.

Au milieu de cet environnement qui me semblait bien hostile, j'eus la chance de pouvoir compter sur Jérôme : Jérôme était mon meilleur copain et je pouvais partager avec lui, sans qu'il soit contrarié, mon amour naissant pour la petite reine. La télévision ne s'était pas encore imposée dans nos deux foyers, et quand nous entendions parler du tour de France cycliste, c'était principalement par radios et journaux interposés... jusqu'au jour où mon père m'emmena voir passer les coureurs non loin de la maison. Posté le long d'un fossé situé en haut d'une petite côte, je garde un souvenir très vague de la campagne publicitaire, malgré les casquettes et

autres bidons qui furent jetés de drôles de voitures, et sur le toit desquelles s'agitaient d'immenses bouteilles multicolores et d'imposants bonhommes tout en rondeur. En revanche, une heure plus tard, je me souviens parfaitement avoir vu défiler sous mes yeux émerveillés un peloton groupé roulant à très faible allure, mais qui fut néanmoins accueilli avec ferveur par les spectateurs présents. Une si longue attente pour moins de trente secondes de spectacle, bien loin de l'orgie d'images dont nous sommes aujourd'hui submergés, avec les caméras miniatures installées sur les vélos, les loupes qui montrent au ralenti et en gros plan le visage grimaçant des coureurs, les drones et les hélicoptères qui filment la course du ciel, sans compter l'arsenal de motos qui nous permettent d'avoir en permanence un œil sur les échappées, le peloton et loin derrière, les malheureux attardés. Pourtant, si je devais retenir aujourd'hui une et une seule image du Tour de France, j'irais certainement piocher dans mes souvenirs d'enfance et la vision fugitive de ce peloton musardant au sommet d'un modeste talus de campagne.

Je fus si enthousiaste que je réussis à obtenir de mes parents qu'ils m'achetassent un sachet rempli de petits vélos en plastique avec lesquels j'improvisai d'épiques courses en compagnie de Jérôme. Le père de ce dernier était maçon, et au milieu de sa grande cour trônait en permanence, à proximité d'un monticule de graviers sans intérêt, un énorme tas de sable qui nous servait de terrain de jeu. C'était également un coin très prisé d'un petit saucisson à pattes nommé Daisy qui passait le plus clair de son temps à venir y faire ses besoins ; aussi devions-nous enlever un certain nombre de crottes plus ou moins fraîches à l'aide d'une truelle avant de pouvoir tracer un circuit qui suivait les irrégularités du tas de sable, irrégularités principalement créées par les vigoureux coups de pelle donnés par le père de Jérôme pour envoyer le sable rejoindre les autres ingrédients nécessaires à la fabrication du ciment. Quand le sable était suffisamment humide, nous arrivions, sans qu'il s'écroulât, à créer un pont ou un tunnel qui enrichissait alors un parcours déjà ponctué

de virages relevés, de montées et de sinueuses descentes. Ces travaux de terrassement menés à bien, nous pouvions consciencieusement installer l'ensemble des petits coureurs sur la ligne de départ avant d'entamer une course pleine de rebondissements, avec des échappées, des chutes, et un final toujours épique où contrairement à une trop cruelle réalité, le peloton ne rattrapait jamais le courageux coureur solitaire qui résistait vaillamment en devançant de quelques secondes à peine la meute déchaînée.

Pendant plusieurs mois, il n'y eut que les courses cyclistes locales qui réussirent à m'arracher du tas de sable de Jérôme. J'éprouvais d'ailleurs des sentiments contradictoires pour ces compétitions qui passaient dans mon village, car si elles me semblaient complètement inaccessibles en raison de mon jeune âge et de ma frêle constitution, je trouvais néanmoins cet univers très familier : j'allais régulièrement saluer et discuter avec un voisin, à qui avait été confiée la gestion de la circulation à la sortie du village; et, au passage des coureurs, il m'arrivait souvent de reconnaître et d'encourager un grand frère ou un oncle d'un camarade de classe. Ce qui me fascinait le plus dans ces courses, c'était la camionnette de la Croix-Rouge qui fermait la marche avant de disparaître dans le lointain, comme si sa présence permettait aux cyclistes qui la précédaient d'atteindre le statut de surhomme bravant je ne savais quel danger.

Un jour, alors que mes parents et moi rentrions d'une longue marche en forêt, notre voiture s'était retrouvée au beau milieu d'une course cycliste. À la sortie d'un virage, nous avions doublé un homme seul et l'avions encouragé avec enthousiasme : « Bravo, allez ! Tu vas gagner ! », avant de rattraper un peu plus loin la fameuse camionnette et l'arrière du peloton. Alors que nous pensions avoir affaire à l'homme de tête, il s'avéra que le malheureux était distancé, seul à lutter pour un retour impossible. J'espère sincèrement que notre retardataire n'aura pas cru que nous nous

étions moqués de lui.

Tous les ans à la fin du printemps, j'assistais également à un spectacle singulier : des centaines de cyclistes, avec parmi eux des adolescents et des personnes que je trouvais bien trop vieilles pour faire du vélo, passaient sous ma fenêtre dans un interminable défilé. Ils achevaient, pour la plupart d'entre eux, un parcours de quatre cents kilomètres réalisé en cinq jours autour de mon département ; une telle distance me fascinait et ce rallye cyclotouriste aura peut-être eu plus tard une certaine influence quant à mon intérêt pour les épreuves d'endurance. Mais pour l'heure, mon seul exploit notable était d'avoir traversé la cour de Jérôme en contournant tant bien que mal le tas de sable avant de m'emplafonner contre le portail qui séparait sa cour de la route ; je venais d'avoir huit ans.

Jour de fête chez mon oncle

Je sentais néanmoins que mes premiers tours de roue approchaient, qu'il me fallait juste patienter un peu même si j'étais terriblement frustré d'être un des seuls enfants du village à ne pas tourner autour de la place de l'église en vélo. Heureusement, je ne supporterais pas ce spectacle bien longtemps : c'était la fin du mois de juin et j'allais partir en vacances. Le début de l'été ressemblerait aux années précédentes puisque j'accompagnerais mes parents sur d'abrupts sentiers de montagne. Passé ce long mois à crapahuter en râlant, principalement parce qu'il me faudrait me lever encore plus tôt que durant l'année scolaire, je serais ensuite hébergé chez un oncle avant de rejoindre le domicile de deux tantes, le temps que mon père et ma mère, randonneurs insatiables, participent à une difficile randonnée de près de trois semaines au cours de laquelle je ne pouvais les accompagner, à mon grand soulagement d'ailleurs.

Mon oncle, qui était musicien, venait de modestement débiter sa carrière en tant que professeur de musique dans un collège d'une sous-préfecture de province. Loin de moi l'intention de porter un jugement qui dévaloriserait le plus beau métier du monde, mais celui qui fut de l'autre côté de la barrière sait combien il est difficile d'inculquer quelques notions de solfège et de faire découvrir les Nocturnes de Chopin à de jeunes adolescents qui ne pensent qu'à taper dans un ballon de football au milieu de la cour de récréation. Pourtant, au milieu du brouhaha de mes cours de musique, j'avais été émerveillé le jour où j'avais entendu, vers la fin d'une séance au cours de laquelle nous avons été particulièrement agités, un magnifique morceau de guitare qui jamais ne s'effaça de ma mémoire.

Mon oncle habitait un logement de fonction au sein même de l'établissement scolaire ; curieuse atmosphère que celle de ce milieu d'été, une semaine d'août très chaude pendant laquelle j'eus la cour de récréation pour moi tout seul. Je n'étais pas l'unique pensionnaire de cet internat estival : un professeur de mathématiques aux cheveux longs, toujours habillé de la même chemise ample en chanvre, déambulait régulièrement dans la cour, le plus souvent pieds nus. Sans vraiment comprendre pourquoi, je voyais bien que ma tante faisait en sorte de ne jamais me laisser seul avec lui. D'ailleurs, le jour où je découvris sous un préau un vieux vélo blanc dont les pneus étaient crevés et que le mathématicien se transforma comme par enchantement en mécanicien, passant une bonne partie de l'après-midi à le remettre en état, je vis ma tante, ma cousine dans ses bras, nous surveiller constamment de la fenêtre de sa cuisine, située à l'autre bout de la cour. À huit ans, j'ignorais la possibilité qu'il pût exister des pédophiles soixante-huitards.

Le vélo, qui n'était plus vraiment à ma taille, me rappela à certains égards les derniers instants vécus avec mon tricycle bien aimé. C'est peut-être pour cette raison que le miracle tant attendu se produisit : sous un soleil de plomb qui incitait les rares pensionnaires des lieux à faire la sieste, ayant pour seuls spectateurs les étourneaux réfugiés dans les branches du débonnaire platane planté à proximité du préau, j'enfourchai la bicyclette le cœur battant, et à mon plus grand bonheur, je m'élançai sans l'ombre d'une hésitation à l'assaut de la cour. Pendant toute une semaine, sans jamais subir la moindre chute, je fis des tours et des tours de cour, virant au plus près des buts de handball, contournant avec adresse les panneaux de basket, ou encore en suivant au plus juste les lignes blanches et jaunes matérialisant les limites du terrain de sport et qui, sous l'effet de mon imagination, se transformait en un circuit au tracé des plus tortueux. Là, après une course intense dont je sortais invariablement victorieux et ruisselant de sueur, je m'arrêtais à l'ombre du platane pour boire avec avidité l'eau de la gourde que me tendait ma tante, quelque peu

interloquée par ma passion naissante, mais soulagée que je ne succombasse pas à la bosse des maths.

Il me fallut alors quitter la sous-préfecture, et après la cour du collège écrasée par le soleil et sa suspicieuse gardienne, j'allais découvrir la fraîcheur d'une vaste propriété boisée et l'atmosphère enchantée des vacances au milieu de petites filles modèles, les malheurs de Sophie en moins.

Tante Lisa et tante Suzette

Je n'avais encore jamais rencontré les deux dames qui allaient m'accueillir. Quand mes parents firent allusion à ces dernières avant leur départ, j'avais simplement retenu qu'elles répondaient au diminutif étrange de « tante Lisa et tante Suzette ». J'ai toujours eu énormément de mal avec les liens de parenté ; enfin, pas vraiment avec les liens de parenté en eux-mêmes, mais avec les termes usités afin que fût définie cette parenté. D'ailleurs, aujourd'hui encore, je suis bien incapable de savoir quel membre de ma famille se cache derrière un cousin germain. Je vais donc tenter de faire simple pour vous expliquer qui étaient pour moi ces fameuses « tante Lisa et tante Suzette ». L'oncle qui m'avait hébergé au cours de la première semaine était un des trois frères de ma mère et sa femme, qui était ma tante, était à la fois de ma famille, mais avait également sa « famille à elle », c'était l'expression qu'elle-même employait. Les deux tantes étaient donc issues de la famille de ma tante, cette dernière ayant de son côté un oncle qui avait deux sœurs, plus âgées que lui, les fameuses « tante Lisa et tante Suzette ». Au-delà de ma difficulté avec les liens de parenté, je me demande également si mes souvenirs ne m'induisent pas en erreur. Si les tantes étaient effectivement sœurs, je ne suis plus tout à fait sûr qu'elles fussent les sœurs de l'oncle de ma tante. En tout cas, elles me semblaient déjà bien âgées à l'époque, mais il est vrai que lorsque j'avais moins de dix ans, je trouvais toujours vieille toute personne de plus de quarante ans. Dans la mesure où une des deux dames est encore en vie aujourd'hui, sans doute n'avaient-elles guère plus de quarante-cinq ans lorsque je séjournai chez elles ; mais je m'embrouille. Bref, restons-en simplement à « Tante Lisa et tante Suzette » sans essayer d'y voir plus clair, car à trop vouloir entrer dans le détail, on en devient parfois inaudible, illisible et surtout sans intérêt...

Je me souviens avec une précision étonnante de mon arrivée devant ce nouveau lieu de vacances. Bien loin du caractère fade et purement fonctionnel du collège provincial, je me retrouvai avec ravissement devant un panorama qui débrida mon imagination. Que pouvaient cacher ces hauts murs en pierres apparentes ? Un manoir lugubre régenté par les deux sœurs vampires Liseratus et Suzenstein ? Peu probable... d'autant que je n'avais pas été accueilli par la foudre et le tonnerre au crépuscule sous une nuée de chauves-souris... Il faisait un soleil radieux et le lourd portail en fer forgé ne s'ouvrit pas dans un grincement déchirant. Au contraire, il déclencha un joyeux tintement de clochettes qui firent s'envoler une myriade d'hirondelles et une fois le portail franchi, une splendide propriété reposant au milieu d'arbres gigantesques dont les branches retombaient au-dessus d'une grande allée gravillonnée se dévoila progressivement devant moi. Sur la droite, je distinguai une charmille longeant un vaste verger tandis qu'au bout de ce dernier était disposé un élégant salon de jardin sommeillant à l'ombre d'une tonnelle.

Sur le perron, tout sourire, les deux sœurs nous attendaient. Sans être jumelles, elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau : le même visage osseux, rehaussé par des cheveux gris très courts et surtout, les mêmes voix graves, presque masculines, et qui, aussi impressionnantes qu'elles fussent, ne m'adressèrent que compliments et sages recommandations pendant toute la durée de mon séjour. Sans doute les deux tantes avaient passé toute leur existence sans jamais se quitter et j'eus l'impression qu'il suffirait de quelques années à peine pour qu'elles finissent par devenir une seule et même personne. Derrière les deux vieilles demoiselles, j'aperçus trois jeunes filles entre dix et douze ans qui montaient et descendaient à cloche-pied les marches du perron. Je comprends mieux aujourd'hui pourquoi je fus autant chouchouté durant mon séjour : du haut de mes huit ans, j'avais été, le temps de deux heureuses semaines, le seul homme de la maison au milieu de toute

cette féminité.

Dès mon arrivée, je me pliai de bonne grâce aux diverses activités des trois jeunes demoiselles de la maisonnée et je découvris à cette occasion le croquet, passe-temps préféré des tantes. Après le repas du midi, ces dernières avaient pour habitude de s'installer à l'ombre de la vaste tonnelle pour prendre leur café ; et, en les attendant, nous construisions avec soin un parcours à l'aide des arceaux du jeu de croquet. Sur un sol légèrement sableux, abrités du soleil et enivrés par le parfum des roses, nous nous lancions au milieu des rires dans une partie endiablée pleine de rebondissements : les boules de couleur s'entrechoquaient joyeusement à de nombreuses reprises avant que le vainqueur ne réussît à heurter le piquet final sous les hourras de l'assistance. Il était alors temps pour les tantes de se réfugier dans la fraîcheur de leur cuisine. Là, tout l'après-midi durant, avant de préparer le repas du soir, elles concoctaient de la confiture ou des pâtés de volaille qu'elles nous demandaient parfois de goûter, interrompant ainsi agréablement nos interminables parties de cache-cache. J'étais d'ailleurs souvent le dernier à être déniché, car je prenais un malin plaisir à me réfugier dans les coins les plus reculés de l'immense parc, ce qui me permettait, je peux l'avouer aujourd'hui, de pouvoir profiter d'un petit moment de solitude pendant lequel j'observais un couple d'écureuils virevolter autour du tronc massif d'un grand chêne, ou un escadron de fourmis activant leurs mandibules sur un malheureux papillon de nuit venu se poser au mauvais endroit au mauvais moment. Souvent, c'était l'heure de goûter qui venait interrompre la partie de cache-cache ; chacun s'empiffrait alors de plusieurs tartines d'un pain à peine sorti du four et aussitôt recouvertes de délicieuse confiture de coing ou de framboise. Ressentant le besoin de souffler après ce début d'après-midi passé au grand air, les filles s'installaient sur la grande table du salon pour jouer à divers jeux de société. Avant d'aller les rejoindre, j'aimais prolonger mes petits moments de solitude et parcourir tous les

recoins de la propriété en quête de nouvelles cachettes pour la partie du lendemain. C'est de cette façon que je découvris dans un vieux garage, entre les lapins, les poules et une vieille guimbarde, une bicyclette en parfait état.

Il était écrit que pour mes premiers coups de pédale, jamais je ne disposerais d'un vélo à ma taille, car après le petit vélo blanc de la cour du collège, la bicyclette qui était devant moi me sembla immense. Pourtant, malgré son gabarit, je brûlais d'envie de l'essayer et je demandai aussitôt aux tantes l'autorisation de m'en servir. Quelques minutes plus tard, je prenais la direction du bout du terrain situé derrière la cuisine. Un peu laissée à l'abandon, cette parcelle n'était pas recouverte d'une douce pelouse homogène comme sur le devant de la maison, mais coiffée d'une herbe grasse et hirsute disséminée en mottes éparses, fournissant ainsi au terrain pléthore de bosses irrégulières avec lesquelles j'allais devoir composer. Mais ce léger inconvénient n'était rien en comparaison des oies qui s'étaient appropriées la place et qui ne cessaient de me regarder d'un air suspect ; ajouté à cela la taille du vélo, la tâche qui m'attendait s'annonçait bien hasardeuse. Par chance, le vélo avait un cadre incliné, ce qui me permit de l'enfourcher aisément ; en revanche, je m'interrogeai longuement sur la manière dont j'allais m'élancer tellement il était haut. Au premier essai, le pédalier partit en arrière ; au deuxième, le vélo se coucha immédiatement sur le côté ; plus loin, les oies cacardaient comme si elles se moquaient de moi. Je ne me laissai aucunement impressionner, ni par le vélo ni par les volatiles, si bien que le troisième essai fut le bon : après avoir senti le vélo tanguer pendant un instant, je me hissai sur la selle et réussis à atteindre les pédales sans trop de difficultés. C'est au moment où j'allais savourer mon exploit que deux oies chargèrent : le cou en avant, elles coururent vers moi en sifflant. Pris de panique, je tournai le guidon vers la droite : mon vélo se cabra brutalement et je m'encastrai dans un énorme tas de compost qui amortit si bien ma chute que je ne reçus de cet accident qu'une éphémère blessure

d'orgueil. Seules les tantes furent témoins de ce petit drame, les trois jeunes filles étant de leur côté parties faire une promenade dans la campagne environnante. À leur retour, tante Lisa et tante Suzette ne dirent pas un mot de ma réelle mésaventure, se contentant d'indiquer devant mes genoux légèrement écorchés que j'avais fait une malencontreuse chute en vélo consécutive à un virage abordé un peu trop rapidement ; je leur en sais gré d'avoir su préserver avec tact ma dignité en prenant quelques libertés avec la réalité. Quant aux deux volatiles acariâtres, nul doute qu'ils finirent peu de temps après mon départ dans de gros bocaux aux côtés des confitures ; du moins je l'espérai.

À la suite de cet épisode qui ne remit aucunement en question mon enthousiasme, j'appris à maîtriser la grande bicyclette en effectuant un nombre incalculable de fois le tour de la propriété. Tous les matins, je m'élançais sous la charmille, puis rejoignais le mur d'enceinte que je longeais ensuite un bon moment, avant d'appuyer très fort sur les pédales pour traverser un court passage argileux. Là, je remontais en danseuse le chemin gravillonné et terminais au sprint. Avant de repartir pour un tour, j'esquivais la cour devant le perron afin de ne pas l'abîmer avec des traces de freinage intempestives. J'étais aux anges : j'avais enfin retrouvé des sensations similaires à celles de mes tours de cuisine sur mon tricycle. Mieux encore, sur un terrain plus vaste et plus varié, je m'imaginai dans une terrible montée de col qui aurait précédé une descente vertigineuse où chaque virage représentait un défi à l'équilibre, et il suffisait qu'une brise légère fit chanter les feuilles des arbres pour que je m'imaginais confronté à un terrible vent de face, rendant mon échappée encore plus héroïque. Au comble du bonheur, je pouvais alors franchir victorieusement la ligne d'arrivée, et quand les jeunes demoiselles me regardaient passer à toute vitesse devant le perron avec un peu d'étonnement, je voyais en elles les charmantes hôtesse qui allaient offrir le bouquet et un baiser passionné au vainqueur. D'ailleurs, ce petit détail ajouté à deux autres événements me laisse aujourd'hui à

penser que l'univers enchanteur dans lequel j'évoluais s'abandonnait parfois à une certaine forme de volupté. Quel monde, aussi merveilleux soit-il, n'était pas entouré de ses propres mystères ?

Un samedi soir à la campagne

Un matin, les tantes revinrent du village dans tous leurs états ; visiblement, une catastrophe venait de survenir et je m'inquiétai vivement devant leur visage fermé. J'appris qu'un chanteur à succès venait de mourir d'une brutale maladie du cœur alors qu'il était dans la force de l'âge. Tante Lisa et tante Suzette furent si bouleversées qu'au cours de l'après-midi, elles rendirent un vibrant hommage au disparu en diffusant sur l'électrophone du salon l'intégralité de sa discographie. C'était très surprenant : j'avais l'impression qu'elles venaient de perdre un proche parent ; plus déroutant encore, je surpris à plusieurs reprises les tantes évoquer de façon quelque peu équivoque le chanteur : « Et puis quel bel homme il était ! On raconte même que de nombreuses femmes avaient succombé à ses charmes. Il y aurait de quoi être jalouse, ne crois-tu pas Lisa ? » lança Tante Suzette à sa sœur avec un clin d'œil. Plus que l'hommage appuyé au disparu, ce furent ces quelques mots et cette mimique qui surtout me troublèrent. En effet, je voyais les tantes comme des êtres asexués ; dans mon esprit, deux sœurs d'un certain âge qui vivaient ensemble depuis toujours me semblaient être comme deux religieuses recluses dans un couvent. Il est vrai que l'amour et la sexualité ne signifiaient pas grand-chose pour moi à cette époque ; ou plutôt... il s'agissait pour moi de concepts abstraits à propos desquels je peinais à entrevoir sous quelle réalité ils pouvaient prendre forme. Aussi, c'est beaucoup plus tard que je saisis la portée du deuxième événement dont je fus le témoin privilégié.

Un jour, Camille, la plus jeune des demoiselles m'interpella : « Tiens, demain c'est samedi, et comme tous les samedis soir, les deux tantes regarderont le catch à la télévision. Elles adorent, et nous aussi, on trouve ça très rigolo ! » Effectivement, dès le lendemain

matin, il ne fut plus question que de cela. J'ignorais totalement que ce sport pût exister quand elles tentèrent, avec un enthousiasme et une ardeur que je n'aurais jamais soupçonnés, de m'en expliquer les grands principes. Tout ce que je parvins à retenir au milieu du flot de paroles dont je fus submergé était que l'affrontement se déroulait sur un ring ; que cela ressemblait à un mélange de boxe et de lutte ; que c'était bien plus spectaculaire ; que jamais personne ne se faisait vraiment mal malgré la violence apparente ; que les hommes arrivaient dans des tenues dignes de super héros ; qu'il y avait toujours un méchant contre un gentil ; et que ; et que ! Vraiment, j'étais très intrigué par la perspective d'un tel spectacle, moi qui n'avais encore jamais vu allumée la télévision, cet appareil pour moi encore si mystérieux, qui sommeillait dans l'immense salon. Au cours du repas du soir, je sentis chez toutes ces dames une sourde excitation : des sourires, des clins d'œil et même parfois des petits coups de coude si familiers que j'en étais décontenancé ; et l'attente était loin d'être terminée puisque les combats de catch n'étaient prévus qu'en deuxième partie de soirée, vers vingt-deux heures ! Subitement, je me sentis transporté dans l'œil du cyclone, dans ce calme précaire qui précède la tempête et au cours duquel nous jouâmes aux cartes ; je gagnai sans aucune opposition tant mes compagnes avaient la tête ailleurs. Peu avant vingt-deux heures, la frénésie fit son retour : les rires reprirent, les demoiselles se firent des chatouilles et se pincèrent les fesses tout en s'asseyant par terre ; quant aux deux tantes, elles gardèrent un semblant de dignité en installant avec force cérémonie leur fauteuil à bascule de chaque côté des jeunes filles. À cet instant, je crois qu'elles en avaient oublié jusqu'à ma présence ; discrètement, je m'essayais sur une chaise de cuisine, bien en retrait de ce public si turbulent.

Tout à coup, ce fut un déchaînement, aussi bien du côté de la télévision que du côté des téléspectatrices : accompagnés d'une musique assourdissante au sein de laquelle plusieurs guitares électriques s'entre-tuaient afin de jouer la note la plus aiguë, deux

gladiateurs des temps modernes, l'un masqué et enveloppé dans une longue cape rouge, l'autre en armure et faisant tournoyer au-dessus de sa tête une énorme hache, apparurent à l'écran. Alors que les deux géants hurlaient et s'apostrophaient d'un air menaçant en traversant l'immense salle pleine à ras bord, je constatai avec stupéfaction le ravissement de mon entourage : « regarde, Suzette ! c'est Johnny la Menace ! mais si rappelle-toi, c'est lui qui a terrassé Franky Steiner la semaine dernière d'un formidable *Monkey flip* ! L'autre, c'est un nouveau on dirait, même si avec son masque, il est bien difficile de voir les traits de son visage ! » Toutes les filles applaudissaient, lançaient des bravos vers les deux lutteurs ; des invectives même vers celui qui semblait être le méchant de service. Pour ma part, j'avais les pires difficultés à discerner dans cet étrange spectacle ce qui pouvait être de l'ordre du Bien ou du Mal ! J'avais l'impression d'être dans un autre monde, sur une planète non pas étrangère, mais dans une dimension totalement inconnue et surréaliste, voire diabolique. Alors que je croyais avoir tout entendu, les cris et les rires, qui étaient somme toute encore relativement civilisés, se transformèrent brutalement en un tohu-bohu proche du rut animal quand les lutteurs quittèrent leur costume d'apparat pour se retrouver presque nus sur le ring, leur sexe seul restant protégé par un petit short moulé parsemé de paillettes. Je ne reconnaissais plus les tantes ni les jeunes demoiselles habituellement si sages ; les gloussements reprirent de plus belle dès lors que les caméras s'attardèrent sur les incroyables musculatures des deux athlètes, quand dans un lent mouvement, la caméra remonta le long des cuisses fermes pour saisir au-dessus des fesses des pectoraux démesurés. Sur les corps aux muscles saillants ruisselait de l'huile et la peau des catcheurs, sous l'effet des projecteurs, semblait dorée à l'or fin. Je fus moi-même pris au piège quand fut venu le temps du combat : surgie de nulle part, une créature vêtue seulement d'un maillot de bain qui mettait en avant des formes généreuses tourna lascivement autour du ring avec un panneau indiquant « une minute », suivie de près par une autre créature tout aussi fascinante munie d'un panneau indiquant « trente

secondes » avant que ne retentisse, aussi bien dans l'arène que dans la salle à manger de la bâtisse de campagne, le décompte annonçant le début des hostilités : « ... 3, 2, 1, Zéro ! » hurlèrent en chœur spectateurs et téléspectatrices alors que les deux monstres s'empoignaient dans le fracas des muscles qui s'entrechoquent. À partir de là, les tantes et les trois jeunes filles se turent, comme si elles ressentaient à la fois le besoin de reprendre leurs esprits et de se concentrer sur le combat qui s'engageait. Le calme ne dura pas bien longtemps, car dès le deuxième round, Johnny La Menace se retrouva très vite acculé le long des cordes, encaissant de plus en plus difficilement les assauts répétés de son adversaire. Je trouvais sensationnel que les catcheurs pussent résister aussi longtemps à la violence des coups portés et encore plus étonnant qu'ils se retrouvent tous les deux en pleine forme pour un troisième round au cours duquel Johnny La Menace retourna complètement, et la situation, et son adversaire. Ce n'est que plus tard que j'appris, avec un peu de déception je crois, que les combats de catch s'apparentaient à des spectacles dont la chorégraphie était minutieusement préparée en amont de leur exécution ; mais ce détail ne semblait d'aucune importance pour les téléspectatrices et le lendemain matin, alors que le calme était revenu, je remarquai dans les yeux des tantes une petite lueur qui brillait encore.

Il me fallut beaucoup de temps avant de peut-être entrevoir un début d'explication à cet étrange phénomène et je suis certain qu'il me sera pardonné d'avoir trouvé inimaginable, alors que j'avais à peine une dizaine d'années, que deux tantes d'un certain âge vivant chastement dans une belle maison bourgeoise, pussent faire partie des précurseurs qui regarderont plus tard des combats mixtes beaucoup plus osés sur une chaîne cryptée, le premier samedi soir du mois. Le conte de fées était maintenant terminé ; les vacances également.

Course à l'imagination

À mon retour de vacances, je pus enfin effectuer fièrement le tour du village avec mon vélo rouge sans l'aide de ma mère, à son grand soulagement d'ailleurs : suite à sa difficile randonnée, elle aurait été bien incapable de courir derrière moi. Au cours de mes premières sorties, j'eus même droit à quelques pouces levés de la part de deux ou trois voisins que mon laborieux apprentissage avait finalement attendris. J'étais si heureux de ma réussite ; j'étais enfin devenu quelqu'un digne d'être félicité.

En revanche, quand je me joignis aux enfants du village pour faire la course autour de la place de l'église, je déchantai rapidement : alors que j'avais pour habitude de gagner toutes mes courses en solitaire, je finissais maintenant toujours bon dernier. Ces défaites me rendaient d'autant plus amer que je sentais que je pouvais rouler beaucoup plus vite que mes camarades ; à un détail près : j'avais bien trop peur de slalomer entre les uns et les autres pour les dépasser. Au lieu d'essayer de vaincre mon appréhension, je me décourageai très vite et préférerais convaincre mon copain Jérôme de venir rouler en ma compagnie. Au cours de nos escapades, nous imaginâmes un circuit dans la campagne environnante dont le point de départ était situé juste devant chez lui. D'une longueur d'environ cinq kilomètres, le tracé commençait par une bonne montée qui nous permettait de sortir du village ; en haut de la bosse, nous longions une ferme isolée au seuil de laquelle aboyait un sale cabot montant la garde. Nous arrivions alors sur un large plateau où la commune venait d'installer le nouveau terrain de football, et par un faux plat descendant au milieu des champs de maïs et de betteraves, nous accédions ensuite à une toute petite route qui tournait à droite : un chemin communal presque exclusivement emprunté par des tracteurs

qui laissaient de dangereuses plaques de boues autour de touffes d'herbe poussant au milieu de la route. Après un bon kilomètre sur ce chemin, nous retrouvions une route certes plus large et moins accidentée, mais avec une faible visibilité tant elle tournoyait entre de hautes haies de cytises : pendant près de deux kilomètres, il fallait être vigilant aux rares voitures qui pouvaient surgir d'un virage ; puis nous débouchions par le cimetière du village dont le haut portail noir symbolisait la ligne d'arrivée. En empruntant ce circuit, je ne pouvais m'empêcher de penser aux courses qui traversaient notre petit bourg ; il manquait seulement les spectateurs et la camionnette de la Croix Rouge. Pour le reste, tout était présent et peu avant de m'élancer en compagnie de mon coéquipier Jérôme au milieu du peloton, je sentais la même petite boule d'inquiétude au fond de l'estomac que celle qui m'étreignait le jour de la rentrée scolaire.

Et enfin le départ était donné ! Dans la première côte, nous restions sagement au sein du peloton, aussi bien pour ne pas trop nous essouffler que pour nous serrer les coudes si le molosse de la ferme isolée venait à surgir d'un portail resté malencontreusement ouvert. Dans la descente qui suivait, nous commencions à accélérer et la course se débridait véritablement dans le « chemin aux betteraves », c'était ainsi que nous avions surnommé le périlleux passage sur la petite route communale. C'était souvent Jérôme qui initiait la première échappée, ou plutôt je lui demandais, en coéquipier fidèle, d'attaquer pour obliger le peloton à s'employer derrière lui. Au milieu des cytises, le bras de fer s'engageait entre Jérôme et le peloton qui revenait inexorablement sur ses talons, me permettant ainsi de venir lui souffler la victoire en le dépassant en trombe au moment où il allait atteindre le cimetière. Jérôme se lassa assez rapidement de mon petit jeu, ne supportant plus de servir de simple faire-valoir pour mettre en scène mes exploits. Il dut même se mettre en colère contre moi pour qu'enfin je revinsse à la raison tellement je m'étais égaré dans mon petit univers ; et, parce que Jérôme était mon meilleur copain, je me promis de faire plus

attention à lui. Comme il adorait le football, nous nous rendîmes plus régulièrement au stade où nous passions l'après-midi à improviser des matchs épiques qui se terminaient dans d'incroyables séances de tirs au but. Malgré mon enthousiasme sincère, je me sentais un peu perdu au milieu de ce terrain immense, regrettant nos exploits sur la route. D'ailleurs, dès que d'autres camarades nous rejoignaient, je m'éclipsais et remontais sur mon vélo terminer ma course en solitaire ; malheureusement, mes victoires n'avaient plus la même saveur maintenant que mon ami n'était plus à mes côtés. Peu avant notre entrée au collège, Jérôme s'inscrivit au club de football du village ; nous passions de moins en moins de temps ensemble.

Les années collège

En découvrant le collège, j'abordai une période compliquée. Jusqu'à présent, je n'avais connu que l'école de mon village, composée d'une seule classe où excellait une maîtresse apprenant à lire aux plus petits en même temps qu'elle tentait de faire aimer *Le dormeur du val* aux plus grands. C'est certainement au cours de ces années que j'appris les plus belles choses. Il y avait dans un coin de la classe une imposante carte de France à l'aide de laquelle cette enseignante nous faisait suivre le cours de la Loire, de sa source jusqu'à ce qu'elle vienne se jeter dans l'océan Atlantique. Un autre jour, nous filions vers la brèche de Roland pour vivre la dramatique épopée de la bataille de Roncevaux ; combien de fois aurais-je voulu que Charlemagne arrivât plus tôt pour sauver son neveu des griffes des sarrasins ! Je me souviens avoir également découvert les temps du passé, qu'il soit simple ou composé ; peut-être même que l'imparfait du subjonctif fût au goût du jour. Au dos des cahiers de brouillon, il y avait les fameuses tables de multiplication, notamment celles de sept, huit et neuf qui résistèrent un long moment avant de céder face à mon entêtement ; et ces instants presque magiques lorsque je découvris la facilité avec laquelle je pouvais trouver le résultat de onze multiplié par n'importe quel nombre à deux chiffres. Et puis, loin du français, des mathématiques, de la géographie et de l'histoire de France, il y avait ce moment merveilleux lié à la longue pause méridienne. La cantine, si on pouvait l'appeler ainsi, était située dans une drôle de maisonnette légèrement surélevée par laquelle on accédait via trois marches en pierre. Nous étions guère plus de quatre ou cinq à prendre place autour de la table recouverte d'une toile cirée à grands carreaux rouges et blancs. La cantinière, madame Perrine, qui était également la femme du maire, nous concoctait des petits plats et des desserts si délicieux qu'il n'était pas

rare que les camarades rentrés chez eux le midi fissent un détour par la cantine avant de s'en retourner jouer avant la reprise de la classe. Les jours où il faisait très beau, plutôt que de nous contenter de la petite cour, nous étions autorisés à rejoindre un immense terrain de jeu, l'école donnant directement sur les champs où l'on côtoyait les vaches se tassant à l'abri des arbres et des hautes haies à la recherche de l'ombre.

Le jour de ma rentrée en sixième, je me retrouvai exilé à presque dix kilomètres de chez moi, dans une petite ville aux abords grisâtres. Peut-être le centre était-il plus agréable, mais le collège étant situé en périphérie, je ne fus pendant quatre années que ce passager d'un car qui longeait une morne zone artisanale avant de tourner à droite après l'hypermarché. De plus, j'étais demi-pensionnaire et entre midi et la reprise des cours, je n'avais pas l'autorisation de quitter l'enceinte de l'établissement ; je devais me satisfaire d'une cour coincée entre quatre murs, cour qui de surcroît était la propriété exclusive des joueurs de football. Suite à un « contact viril » avec Jérôme qui m'envoya goûter brutalement le ciment de la cour, je me réfugiai sous le préau et rejoignis le « coin des froussards » pour jouer au tarot ; que j'ai pu trouver cette appellation blessante et que je regrettais Madame Perrine et ses tartes aux pommes, ainsi que ma chère maîtresse quand elle chantait avec nous, les larmes aux yeux, *Le petit âne gris* en nous montrant avec sa règle la Durance ruisselant vers le bas de la carte de France. Je partais tôt le matin, rentrais tard le soir, ne pouvant plus profiter de ma campagne que le temps d'une courte fin de semaine en tentant d'oublier Jérôme qui s'était tourné de façon irréversible vers le Dieu football. Je continuais mes tours de vélo en solitaire, mais je n'y prenais plus aucun plaisir ; mes escapades ressemblaient maintenant à des fuites : fuir la semaine et le collège, fuir la petite ville et sa bonhomie grisâtre.

Pire encore, j'allais perdre totalement confiance en moi et en

mes capacités à faire du sport en découvrant les cours d' « éducation physique et sportive ». De la sixième à la troisième, ces deux heures hebdomadaires dont raffolaient la plupart des garçons de ma classe me plongèrent dans une profonde angoisse. C'était bien simple : je me révélai incapable de faire bonne figure face aux multiples activités qui m'étaient proposées. Je devins même la risée de mes camarades et plus d'une fois je retrouvai mes affaires en vrac dans le vestiaire des filles : « Au coin des froussards » s'ajouta un e, et la honte à la souffrance de me sentir si ridicule ; j'étais profondément démuni. L'athlétisme fut un véritable calvaire : des courses dites d'endurance, je devais m'arrêter avant la fin avec de terribles points de côté ; des courses de vitesse, je finissais toujours avec le dernier temps ; au saut en hauteur, passer un mètre relevait de l'exploit tandis que le poids était bien trop lourd à lancer ; quand il était question de sport collectif, et c'était la plupart du temps du handball, j'arrivais à faire illusion en gardant les buts de mon équipe... tant que la balle restait éloignée de ma cage ; j'étais au comble du supplice lors des séances de gymnastique au cours desquelles je restais prostré dans un coin à attendre la fin : comment pouvais-je espérer sauter par-dessus le cheval d'arçon sans me rompre le cou ? Quant aux barres parallèles, que pouvais-je faire une fois prisonnier entre ces deux énormes poutres en bois ?

Le collège fut une traversée du désert d'autant plus difficile à surmonter que je restai totalement indifférent aux autres matières qui m'étaient enseignées. Qu'elle était loin ma carte de France avec ses petits rus et ses grands fleuves ! je m'étais endormi avec les volcans d'Auvergne qu'elle accueillait en son centre et il s'en fallut de peu pour que je m'éteignisse complètement. Aujourd'hui, à part le petit morceau de guitare entendu à la fin d'un cours de musique, je n'ai presque aucun souvenir de ce que les professeurs avaient tenté de m'inculquer ; j'étais resté dans ma campagne, sur mon petit vélo à faire des allers et retours entre la maison de Jérôme, la cantine de Madame Perrine et la classe de ma chère maîtresse.

Transhumance

Mes parents s'inquiétèrent de ma mélancolie persistante, mélancolie qui s'estompait seulement lorsque nous partions en vacances d'été dans le petit hameau de montagne où nous nous rendions régulièrement depuis plusieurs années. Parmi ces chalets d'alpage dont la route qui y menait s'évanouissait un peu plus loin au pied d'une vallée escarpée, je passais d'agréables étés en compagnie d'autres enfants de mon âge. J'avais fait notamment la connaissance de Manu, originaire du massif des Maures, et qui était venu s'installer « plus au nord » avec son père moniteur de ski en hiver et charpentier le reste de l'année. Manu était un grand gaillard à peine plus âgé que moi, mais cent fois plus dégourdi. Son passe-temps favori était de partir à la « chasse à la boudrague », un insecte qui ressemblait vaguement à une sauterelle sans ailes et qui en langage commun était appelé éphippigère. À chaque début de vacances, le cérémonial était toujours le même : j'étais à peine arrivé qu'il venait à ma rencontre et m'apostrophait avec son accent chantant : « alors Frédo, on part à la chasse à la boudrague ? » Et mes parents de me laisser filer sans que je les aidasse à débarrasser la voiture, heureux qu'ils étaient de me voir retrouver enfin le sourire.

Manu, assis sur son vélo, attendait que je prenne place sur le porte-bagages inconfortable le long duquel pendaient deux larges sacoches en cuir. Ainsi installé, je riais aux éclats malgré le martyre que subissaient mes fesses à chaque soubresaut du vélo sur le chemin qui nous amenait vers le torrent. Avec son accent inimitable, Manu se glissait alternativement dans la peau du coureur cycliste et du journaliste sportif commentant l'arrivée dudit coureur sur un vélodrome en lutte avec son compagnon d'échappée. Ainsi, après une envolée lyrique du style « Oh la la ! quel risque il est allé prendre

pour couper le virage à la corde ! On a nettement vu le pneu arrière chasser à l'entame du dernier virage mais heu-reu-se-ment qu'il est doté d'un talent ex-cep-tion-nel, talent qui lui aura permis de rattraper avec brio une manœuvre d'une audace hal-lu-ci-nan-te ! », je ressentais ensuite toute la concentration du champion quand il enchaînait à voix basse : « tu es bien calé dans sa roue là ; au prochain virage, tu fais semblant de déboîter par la droite et tac ! Tu plonges sur la gauche pour le doubler à l'intérieur. C'est parti, go ! » Et moi de rire de plus en plus fort, et Manu de renchérir avec toute sa verve méridionale. Le long du torrent, la pente était moins forte, mais le large chemin beaucoup plus caillouteux ; Manu ralentissait avant de s'arrêter aux abords d'une prairie sauvage sur laquelle subsistaient çà et là les cendres d'un feu allumé par des campeurs itinérants. « Ils sont bien inconscients tous ces touristes. Ce n'est pas parce que tu fais un feu au bord de l'eau que tu ne prends pas le risque de faire flamber toute la forêt de mélèzes, ah la la ! Bon, Frédo, je suis venu hier et je te jure, ça stridulait dans tous les sens. Tiens, écoute, elles sont là ! » Subitement, Manu se taisait, fermait les yeux, et se tournant vers le torrent comme pour lui faire signe de couler moins fort, décrivait avec son bras droit un large cercle en direction des bosquets voisins. Fermant à mon tour les yeux afin de me concentrer sur les bruits en provenance du bord du chemin, je commençais à entendre les éphippigères chanter... Alors, lentement, nous nous rapprochions de la source sonore le plus discrètement possible, espérant dénicher grâce à leur chant les gros insectes. La plupart du temps, ils s'arrêtaient avant que nous ayons pu les repérer et nous devions patiemment parcourir chaque branchage pour espérer tomber sur l'un d'eux. Il nous fallait toujours un peu de temps avant que nous nous habituassions à cette traque d'un genre assez particulier, mais nous débusquions toujours, à force de persévérance, une vingtaine de spécimens à chacune de nos battues. Au fur et à mesure de nos prises, nous les glissions dans les sacoches puis remontions à pied afin de ne pas trop brusquer les insectes, poussant tour à tour le vélo dans les pentes les plus raides. De retour dans le vaste jardin des

parents de Manu, nous déposions les boudragues sur les plans de cassis et de groseilliers avant de constater, le lendemain matin, qu'elles avaient toutes disparu et que nous allions devoir repartir à la chasse pour alimenter notre éphémère élevage de plein air.

Le vélo avec ses grosses sacoches ne servait pas uniquement de monture pour nous emmener à la chasse aux éphippigères ; je l'empruntais régulièrement à Manu pour aller me promener le long du torrent. Je ne pouvais guère aller très loin, car c'était un vélo sans vitesse, assez lourd, et très rapidement je me retrouvais sur des sentiers trop escarpés. De plus, le hameau était assez isolé et Fontperdu, le village le plus proche, était en contrebas à un peu plus de trois kilomètres ; et, si j'aurais certainement atteint Fontperdu par la route avec le vélo de Manu, il m'aurait été impossible de faire le chemin en sens inverse tant certains passages étaient extrêmement raides. Pourtant, quand nous revenions du village après avoir acheté du pain, il nous arrivait de doubler quelques cyclistes qui empruntaient la petite route serpentant dans la montagne, et malgré les terribles efforts qu'ils semblaient fournir, j'aurais bien aimé être à leur place.

*

Quelle ne fut pas ma joie quand j'appris, au cours de mon année de troisième, que nous allions déménager à une quinzaine de kilomètres de Fontperdu et du hameau de Manu, même si je devais avoir le cœur serré au moment de quitter mon cher village et mes souvenirs d'enfance. Quelques jours avant notre départ, en guise de cadeau d'adieu, je vis pour la deuxième fois le Tour de France, celui-ci faisant étape dans la ville voisine. En cette fin d'année scolaire, j'attendais d'ailleurs avec plus de fébrilité l'arrivée du Tour plutôt que celle de mon relevé de notes ; et, si aujourd'hui je me souviens à peine de la moue dubitative de mes parents à sa réception, j'ai encore parfaitement en tête l'image du coureur qui se grava au fond de ma

mémoire ce jour-là. Placé à environ un kilomètre de l'arrivée, j'avais vu passer un train lancé à très vive allure avec à sa tête un colosse au visage impassible agrémenté de petites lunettes noires sous d'immenses cheveux blonds. J'avais eu l'impression de me retrouver face à un héros en provenance d'un de ces films d'action américains dont je raffolais à l'époque, un homme, non pas de chair, mais plutôt en acier trempé et qui mènerait sa mission jusqu'au bout, coûte que coûte, un être capable de s'envoler au-dessus du peloton si celui-ci venait à être balayé par une chute massive.

L'ivresse des hauteurs

La petite ville de montagne dans laquelle nous emménageâmes me fut tout de suite agréable ; et, en dépit de la neige qui rendait l'hiver assez rude, je trouvai le froid très sec qui souvent cohabitait avec un ciel bleu profond, beaucoup plus supportable que l'humidité douceuse que je venais de quitter. Malgré ce contexte favorable, j'entrai au lycée sans enthousiasme et gardai soigneusement mes distances vis-à-vis de mes nouveaux camarades : j'attendais avec anxiété le début des activités sportives et je fus loin d'être rassuré en découvrant que le premier cours serait consacré au saut en longueur.

Le jour venu, j'essayai de me mettre dans les meilleures conditions, comme si j'allais tenter de battre le record du Monde ; j'étais déterminé à effectuer mon premier essai avec le plus grand sérieux et je fis même quelques assouplissements en guise d'échauffement. Motivé comme jamais, je m'élançai, et en fixant la planche d'appel qui se rapprochait, je n'eus qu'une seule idée en tête : y mettre tout mon poids pour m'élever dans les airs en vue d'atterrir le plus loin possible. Hélas, quand je fis le dernier pas qui allait me mettre sur orbite, mon pied droit se tordit et je m'affalai dans le sable de la zone de réception. Je hurlai de douleur : je venais de me faire une bonne entorse de la cheville qui m'exempta de sport pendant presque un mois. Quelle ne fut pas mon angoisse quand il fallut retourner au cours d'éducation physique après cette accalmie de courte durée, toujours avec l'athlétisme en toile de fond. Certes, il n'était plus question de saut en longueur, mais j'allais devoir de nouveau sauter, par-dessus des haies cette fois.

Ma petite mésaventure m'avait toutefois attiré la sympathie

de quelques-uns de mes camarades de classe et je fus plutôt bien accueilli lors de mon retour dans les vestiaires. De plus, autant les garçons se mesuraient de façon féroce au collège sur le plan sportif, autant au lycée la lutte s'était en grande partie reportée vers la gent féminine ; et, voyant que je ne semblais pas vouloir prendre part à cette compétition, ils m'étaient reconnaissants d'avoir un concurrent de moins. Quant aux filles, celles qui avaient tenté de m'approcher, et que j'avais sans doute vexées par mon indifférence, étaient parties vers d'autres cibles, sinon plus faciles, au moins consentantes. Bref, aux prises avec ma relation compliquée avec le sport, j'étais bien loin des préoccupations habituelles d'un jeune de seize ou dix-sept ans. Bon sang, qu'elles étaient bien hautes ces haies ! Déjà que je n'aimais pas spécialement courir, devoir en plus franchir un obstacle pareil, je me demandais bien comment j'allais pouvoir m'en sortir ! Malgré ma perplexité, je fus très attentif quand le professeur d'éducation physique nous détailla longuement la technique de franchissement des haies. Pour une fois, l'exercice me sembla plutôt équilibré : ni trop technique comme la gymnastique, ni trop physique comme le handball ou encore le lancer de poids. De façon étonnante, je m'intéressai même franchement à la question et surtout, je ne ressentis aucune tension particulière au fur et à mesure que la séance avançait. Posément, j'observai attentivement la course de mes camarades, et notamment ceux qui pratiquaient l'athlétisme en club.

Je choisis un petit moment de flottement, un élève venait de faire tomber une haie, pour tenter ma chance sans que cela se remarquât. Fort de mon expérience malheureuse lors de la séance consacrée au saut en longueur, je courus sans me précipiter en direction de la première haie et m'appliquai à franchir l'obstacle en suivant scrupuleusement les consignes du professeur : je lançai la jambe d'appui bien en avant puis, une fois la haie franchie, je fis comme si avec ma jambe d'esquive je voulais monter mon genou le plus haut possible. Je me surpris alors à réussir assez facilement le mouvement, et une fois réceptionné, à compter les pas qui me

séparaient de la haie suivante avant de recommencer, de façon presque instinctive. Mis en confiance par cet essai prometteur, j'indiquai au professeur que j'étais prêt à être chronométré avec le groupe suivant ; je jetai un bref regard sur mes quatre concurrents et m'installai dans mon bloc de départ en me concentrant au maximum. C'était bien la première fois que je ressentais, non pas la peur au ventre, mais plutôt une sorte d'excitation sereine et le sentiment de pouvoir enfin me mesurer aux autres sans crainte du ridicule.

Au coup de sifflet, je m'extirpai du bloc de départ avec une détermination et une fougue que je n'aurais jamais imaginées et chose incroyable, je me retrouvai au coude à coude, en lutte pour la victoire, avec le coureur qui était sur ma droite. Pendant toute la durée de la course, je ressentis une sorte de symbiose entre mon corps et mon esprit, les deux œuvrant ensemble pour franchir les haies de façon efficace. À l'arrivée, je ne fus battu que d'un fil et sur une trentaine d'élèves, je décrochai le cinquième temps. J'étais enfin parvenu à vaincre mes démons et j'en fus rasséréiné pour la suite de ma scolarité au lycée. Bien entendu, jamais je ne renouvelai un tel exploit, mais j'avais retrouvé suffisamment confiance en moi pour réussir, quand il y avait un classement à la clef, à toujours me situer entre la dixième et la quinzième place, me garantissant ainsi un anonymat serein.

Parallèlement à mes exploits au lycée, je découvris le ski de fond que je pratiquais régulièrement durant la période hivernale. Au cours de mon troisième hiver, je devais d'ailleurs garder un souvenir assez mémorable d'une randonnée en compagnie de Manu avec qui je passais le plus clair de mon temps pendant les vacances. Manu poursuivait ses études dans un lycée professionnel au sein duquel il attendait patiemment d'avoir le baccalauréat ; à la fin de sa scolarité, il rejoindrait son père qui venait de créer sa propre entreprise dans le secteur du bâtiment. Moi, dans mon lycée généraliste, j'avais beau en être au stade terminal, comme j'aimais en plaisanter, j'étais toujours

bien en peine d'envisager un quelconque avenir.

*

Un samedi matin, par une journée sans nuages du mois de février, j'avais retrouvé Manu, au pied d'une petite route qui permettait d'accéder à un vallon très profond, un vallon où « le narcisse des poètes qui déployait sa délicate blancheur au début du printemps laisserait sa place au mois de mai aux tons violacés de la sauge des prés » déclama Manu en souriant de me voir étonné de sa tirade. Mais pour l'heure, nous étions bien loin de ce spectacle d'alpage : le soleil ne s'était pas encore levé et nous fûmes avant tout confrontés au goudron d'une route maltraitée par les gelées hivernales et les déneigements successifs ; nous marchâmes une bonne heure sur le macadam avec nos skis accrochés le long du sac à dos avant d'atteindre, au détour d'un virage, un chalet qui vivait là en solitaire. Au pied d'une fontaine où l'eau coulait à peine, la couverture sombre de la route se déchira pour laisser place à la neige. Brune au départ, lacérée par les pierres d'un contrefort rocheux qui perdait quelques cailloux en cours de journée, nous dûmes encore patienter avant de découvrir une neige immaculée. Il avait neigé deux ou trois jours auparavant et les quelques timides traces de skis qui avaient été recouvertes n'avaient pas encore eu le temps de faire leur retour ; seules des empreintes de pattes de lièvres et d'oiseaux avaient ôté à la neige sa virginité. Alors le soleil se leva, et malgré l'écran protecteur de nos lunettes, nous fûmes éblouis par la subite blancheur du décor qui nous enveloppait de toutes parts ; en contrebas, on ne distinguait plus les habitations et seuls de vagues bruits étouffés remontaient la vallée. Souhaitant profiter plus longuement de ce sentiment de plénitude, je proposai une petite pause à Manu. « Alors, déjà fatigué le touriste ? » plaisanta-t-il. « Hé toi, le rapporté ! tu es né ici peut-être ? » Et Manu de partir d'un grand éclat de rire. Depuis que nous nous connaissions, j'avais appris à ne plus me laisser faire, et en même temps que j'avais acquis de

l'assurance, j'avais compris que derrière la grande carcasse se cachait un compagnon sensible et très attachant. Les branches des mélèzes ployaient encore sous le poids de la neige fraîchement tombée, et malgré le froid, on sentait que le soleil sortait doucement de l'hiver : au cours de notre longue randonnée à ski, nous vîmes de nombreux ruisselets reprendre leur cours vers leurs quartiers d'été. « Frédo, nous venons de faire la partie la plus chiante de notre balade ; pas forcément la plus difficile, mais ce passage obligé sur le bitume, c'est franchement pas ma tasse de thé ! Maintenant que nous avons à la fois trouvé une belle neige et passé ce petit verrou, nous allons continuer dans le vallon que tu vois s'étendre au loin. Il est long, vraiment très long ; très peu de dénivelée c'est vrai, mais il doit bien courir sur huit kilomètres ! Nous n'allons pas le suivre jusqu'au bout, je te rassure ! On va bifurquer bien avant sur la droite en direction du col de la Pistourle. Là, ça va monter raide pendant cinq kilomètres, avant un dernier kilomètre pas trop pentu. Il a beau être facile sur le papier, comme généralement tu arrives là-haut bien crevé, il te semble interminable ce dernier kilomètre. De plus, tu as l'impression de te retrouver dans une forêt en plaine alors que tu viens de te taper presque mille mètres de dénivelée depuis le bas. Allez, assez parlé ; c'est reparti si on veut arriver là-haut pour le casse-croûte ! »

Nous avançâmes d'abord joyeusement, Manu me racontant ses journées au lycée et surtout ses fins de semaine pendant lesquelles il passait une bonne partie de son temps à apprendre le métier avec son père. Sans vraiment nous en rendre compte, nous arrivâmes à la fameuse bifurcation. En levant les yeux en direction du col, je pouvais deviner l'itinéraire que nous allions emprunter et notamment un passage sous une barre rocheuse qui me sembla infranchissable. Le soleil était maintenant si généreux que nous étions en sueur, même si avec l'altitude un léger vent rafraîchissait l'air ; nous avions l'un comme l'autre fait tomber la veste. Dans ce décor majestueux, la pente devint sévère et bientôt nous

n'entendîmes rien d'autre que notre respiration ; parfois, le cri perçant d'un chocard tournoyant habilement au-dessus de nos têtes brisait le silence. Il nous fallut beaucoup de temps pour atteindre le passage sous la barre rocheuse ; avec la pente, progresser avec nos skis de fond dans une neige abondante ne fut pas des plus aisés et encore novice en la matière, je dus même déchausser plusieurs fois pour franchir certains passages délicats à pied, m'enfonçant dans la neige jusqu'à hauteur du genou. Essoufflé, je m'arrêtai en indiquant à Manu qu'il pouvait continuer s'il le souhaitait. Cette fois-ci, il ne se fit pas prier pour se reposer quelques instants ; et, pointant son bâton de ski en direction du profond vallon que nous venions de quitter, il déclara :

« C'est beau hein ! Tu vois la montagne au loin ? Oui, celle qui a le plus de neige. Hé bien, c'est la Tête de Tivos ; elle culmine à près de trois mille mètres. Là, à droite, c'est la Pointe de la Perdine, presque aussi haute. Ces deux sommets, tu peux les faire au printemps, une fois que la neige est bien stabilisée, mais avec des skis de randonnée, pas des skis de fond : il y a des pentes vraiment raides et il faut mettre des peaux de phoques sous les skis pour ne pas partir en arrière pendant la montée. Si tu veux, je t'apprendrai !

— On verra, on verra Manu, lui répondis-je en reprenant mon souffle. Je me satisfais déjà du ski de fond même si un peu de ski de piste ou de randonnée me permettrait certainement de progresser et d'être plus à l'aise en descente ! Parle-moi plutôt du chemin que nous venons d'emprunter. C'est goudronné jusqu'en haut du col ?

— Ah non, pas du tout ! Le bitume s'arrête au niveau de la bifurcation. Avec un véhicule tout-terrain, on peut aller plus loin dans le vallon. En revanche, pour le col de la Pistourle, même si le chemin reste assez large, il y a plusieurs passages qui empêchent tout véhicule de passer. Là où nous sommes, il y a même un effondrement dû à des chutes de pierres. Ce qui pourrait se faire, c'est de monter le

col en vélo, genre un vélo de cyclo-cross, mais adapté à la montagne, avec des pneus plus gros tu vois ; enfin bon, je ne m'y connais pas trop dans ce domaine. Je dirais même que ce n'est pas mon rayon, ah ah ! Bon, ce n'est pas tout ça, mais on y retourne ! Je commence à avoir la dalle. Je connais un coin juste avant le col où l'on pourra s'arrêter manger. »

Cette halte m'avait fait du bien, beaucoup de bien. Et puis cette réflexion de Manu qui me laissa songeur : « Ce qui pourrait se faire, c'est de monter le col en vélo ». J'allais avoir dix-huit ans et depuis mon entrée au collège, j'avais peu à peu abandonné le vélo. Nous avions déménagé à la montagne depuis bientôt trois ans et jamais je n'étais remonté sur une bicyclette ; je n'avais même plus de vélo à la maison : au moment du déménagement, mes parents avaient fait pas mal de tri dans toutes nos affaires, et le vélo dont je ne me servais plus qu'à de rares occasions était parti à la déchetterie. Cela faisait donc presque huit ans que j'avais laissé s'étioler, sans vraiment en avoir conscience, mon amour pour la petite reine. Tout à coup, je sentis comme une vague me submerger. Je fus pris d'une irrésistible envie de descendre dans la vallée et d'enfourcher un vélo, n'importe quel vélo, et de partir avec lui pour une longue chevauchée. Il était même incroyable que je n'y aie jamais songé plus tôt, surtout avec le terrain de jeu qui s'offrait à moi depuis que j'habitais ici. J'étais au pied de cols mythiques, et si la circulation était un peu plus dense l'été, la période s'étalant d'avril au début du mois de juillet, et ensuite l'arrière-saison jusqu'au milieu du mois de novembre devaient vraiment être propices à la pratique du cyclisme. En une poignée de secondes, tous mes souvenirs liés à la bicyclette me revinrent en mémoire : mes tours de tricycle autour de la table de la cuisine ; les petits cyclistes en plastique sur les tortueux circuits du tas de sable ; le vélo blanc et la cour du collège sous la chaleur ; le tas de compost et les oies de Tante Lisa et tante Suzette ; les courses improvisées avec Jérôme ; mes bleues sur les fesses après une virée avec Manu. J'avais soudain l'impression d'être comme un vieux

monsieur se souvenant de sa plus tendre enfance... « Bon alors, qu'est-ce que tu fabriques ? commença à s'impatienter Manu. On va pas rester là toute la journée ! » Je lui fis un petit signe amical ; mais avant de me remettre en route, je regardai le pied du col qui allait bientôt disparaître et murmurai à son attention dans un sourire presque béat : « à bientôt ! »

Un peu moins d'une demi-heure plus tard, légèrement en contrebas du col que l'on distinguait derrière l'épaisse forêt de mélèzes, Manu me montra la petite clairière dans laquelle nous allions nous arrêter pour nous restaurer. Il était déjà presque quatorze heures et nous étions franchement en retard ; néanmoins, nous nous installâmes confortablement sur une grosse souche de bois qui dépassait de la neige. Manu commença à farfouiller fiévreusement dans son sac à dos et à ma grande surprise, en fit surgir successivement un petit réchaud à gaz, deux timbales cabossées, une petite casserole de camping ainsi qu'une gourde et une boîte d'allumettes. Il étala tout son attirail dans la neige, se frotta les mains, et en tournant vers moi un visage jubilatoire, il me demanda : « et maintenant, on va passer aux choses sérieuses ! Dis-moi Frédo, tu as déjà bu du vin chaud ? »

Il était presque seize heures. Nous n'avions pas vu le temps passé et le soleil commençait sa descente en direction des montagnes. « Merde ! tu as vu l'heure Frédo, il faut qu'on se dépêche, mes parents vont commencer à s'inquiéter ! » Le versant opposé du col de la Pistourle redescendait dans une petite vallée proche de Fontperdu et il était prévu que le père de Manu nous retrouverait sur la place de la mairie vers dix-sept heures ; ensuite, je passerais la nuit et le dimanche chez Manu. Mais avant cela, une longue descente de dix kilomètres nous attendait, ce qui en ski de fond n'était pas rien, surtout sur des chemins pas spécialement tracés pour. Et puis... en me levant de ma souche, je constatai que j'avais trop bu. C'était la première fois que cela m'arrivait et la sensation n'était pas

désagréable : j'avais chaud et je me sentais un peu comme dans du coton. J'étais bien, vraiment bien. Seul souci, mes pieds ne voulurent pas aller exactement là où je le souhaitai et il me fallut un long moment avant de pouvoir chausser mes skis. Il nous restait encore deux cents mètres de montée avant de passer le col et dès le début je m'essoufflai au point d'avoir envie de vomir. « Je crois que j'ai trop bu ! indiquai-je à Manu qui s'énervait franchement de nous voir autant en retard.

— Tu aurais pu me dire que tu n'avais pas l'habitude de picoler ! Je ne t'aurais pas resservi quatre fois ! C'est comme si je t'avais administré une dose de cheval !

— Ben c'est toi l'espert, euh... l'exp-p-p-ert en la matière. Je ne sa... je ne sav-v-vais pas que ça pouvait être si fort t-t-ton... ton truc. Et puis tu m'as dit que l'acol... euh... l'alcool s'évap-p-p-orait quand on le chauffait. Pouf ! A pu l'alcool, envolé !

— Arrête tes conneries, il faut vraiment qu'on se dépêche maintenant ! On en a encore pour deux heures. Mon père va me passer un de ces savons ! »

Le début de la descente fut catastrophique. Entre les effluves d'alcool qui me tournaient la tête, la piste raide et bosselée et ma dextérité sur les skis de fond qui n'était pas extraordinaire, je chutai à de nombreuses reprises. Heureusement, la pente vint à s'adoucir et pendant une demi-heure au moins, je pus enfin laisser glisser mes skis sans risquer me rompre le cou. Grisé par l'alcool et la vitesse, j'essayai même de doubler Manu en hurlant comme il aimait le faire à l'époque de nos chasses à la boudrague :

« Attention, alors qu'on le croyait définitivement distancé, voilà que Frédo revient sur la tête de course au prix d'un effort inouï ! Le voilà maintenant en deuxième position, en lutte pour la

victoire ! C'est incroyable, quel final extraordinaire, mesdames et messieurs ! C'est magnifique, c'est...

— Attention, Frédo, il y a un virage. Freine, bordel, freine ! »

Quand je repris mes esprits, je vis en gros plan le visage inquiet de Manu. Pendant un moment, j'avais été incapable d'ouvrir les yeux et de bouger alors que j'entendais clairement Manu me parler et me tapoter les joues. J'avais l'impression de me trouver dans mon lit en train de faire un rêve agréable. Malheureusement, cette douce sensation ne dura pas longtemps et bientôt je grelottai. J'avais également très mal à la tête, ne sachant pas si cela provenait de ma chute ou bien de l'alcool qui continuait à répandre ses méfaits. « Hé bien ! tu m'as fait une belle frousse, mon Frédo ! Heureusement que c'est de la neige molle qui a amorti ta chute, car tu t'es quand même retrouvé trois mètres en dessous du virage ! Bon, tu m'as l'air de pas trop mal récupérer ; on va descendre tout doucement en direction de la station de ski qui n'est pas très loin. Là, on trouvera un bar pour se poser et je me débrouillerai pour joindre le paternel avant qu'il alerte les secours en montagne ! »

Manu fut un camarade exemplaire. Il expliqua à son père que j'avais fait une grosse chute dans la descente, que l'on s'était dérouteré vers la station de ski et que pour me remettre de mes émotions, il m'avait acheté un vin chaud. Je ne sais si le père de Manu crut complètement à l'histoire de son fils, mais il était tellement rassuré de pouvoir me remettre à mes parents en un seul morceau qu'il se satisfait de cette version sans poser de questions. D'ailleurs, ni les uns ni les autres n'épiloguèrent au sujet de ma bosse sur le front quand mes parents vinrent me chercher le dimanche après-midi. De mon côté, je me promis simplement d'être plus prudent vis-à-vis de la montagne... et surtout de l'alcool.

Le mountain bike

Je venais d'avoir dix-huit ans et mes parents m'avaient demandé quel cadeau me ferait plaisir pour mon anniversaire. À mon grand étonnement, je fus bien en peine de pouvoir leur répondre. C'est curieux ; on pense sans cesse à tous les objets que l'on aimerait posséder, et le jour où l'on vous pose vraiment la question, on ne sait pas quoi répondre, comme si on se faisait envie de beaucoup de choses, mais qu'on n'avait finalement besoin de presque rien...

En méditant de la sorte alors que je flânais aux abords du centre-ville, je songeai à cette dissertation de philosophie qui m'avait permis de glaner deux petits points dans ma quête laborieuse du Baccalauréat, et dont le sujet était : « L'avenir est-il une page blanche ? » Douze sur vingt, ce n'était pas si mal pour quelqu'un qui ne savait toujours pas ce qu'il ferait la rentrée prochaine. Étais-je trop insouciant ? Pas assez prévoyant ? Difficile de vraiment le savoir. Pour l'instant, mon avenir n'était, ni noir, ni gris, ni blanc ; il n'existait pas, tout simplement.

Peu avant d'arriver devant une petite place arborée, je longeai des arcades sous lesquelles étaient installés plusieurs commerces. Il y avait là un magasin de sport consacré à la montagne, une auto-école et... un marchand de cycles. Je passais souvent par cet endroit quand j'allais au lycée et curieusement, jamais je n'avais remarqué le marchand de cycles. Je m'arrêtai devant ce dernier, l'air songeur : dans la vitrine était exposée une drôle de machine, un vélo bleu foncé avec de gros pneus et un guidon droit. Mais d'où pouvait sortir un engin pareil ? J'entrai dans le magasin. En désignant le curieux vélo de la vitrine, le vendeur me vanta longuement ce nouveau concept en provenance des États-Unis qui commençait à connaître là-bas plus

qu'un succès d'estime. Si le *mountain bike* venait de timidement débarquer dans ma petite ville de montagne, il allait bouleverser mes vacances avant de révolutionner le monde de la bicyclette dans les cinq années qui allaient suivre. Aujourd'hui, j'avoue être assez fier d'avoir été un des précurseurs d'une époque où il fallait un petit grain de folie pour se lancer sur les routes et les sentiers de montagne avec des vélos en acier qui dépassaient souvent les quinze kilogrammes tout en ne possédant aucun système d'amortissement. En leur annonçant que j'avais eu une idée pour mon anniversaire, mes parents furent ravis de me voir retrouver un sourire qui s'était quelque peu effiloché durant mes trois années de lycée. Alors certes, je ne savais toujours pas à quelle sauce j'allais être mangé à la prochaine rentrée, mais pour ce début de grandes vacances, dompter le col de la Pistourle et ses virages alcoolisés fut le premier objectif qui me vint à l'esprit en admirant mon nouveau compagnon dans un coin du garage.

Avant de me lancer dans cette aventure, un minimum de préparation s'avéra nécessaire. J'eus notamment un peu de mécanique à réaliser puisqu'en complément du vélo, j'achetai un bidon et son porte-bidon, un petit compteur de vitesse filaire ainsi qu'une paire de pneus à gros crampons, le vélo étant par défaut équipé de pneus relativement lisses et peu adaptés à la pratique sur les chemins et autres sentiers. Il m'avait également été offert un casque en polystyrène de couleur verte. Au début, le cadeau ne me fit pas spécialement plaisir, le port du casque étant encore inexistant à cette époque, mais très rapidement, il devint un allié précieux, et ce même sur les trajets les plus anodins. La pause du porte-bidon fut relativement facile : il suffisait de dévisser deux écrous, de poser une pièce en acier dans les trous laissés vacants puis de revisser. La mise en place du compteur fut plus compliquée et j'eus bien du mal à dompter l'excédent de fil avant de trouver la solution en l'enroulant autour de la fourche puis des câbles de frein. Mais le plus difficile était à venir : le montage des pneus se révéla extrêmement pénible.

Dans un premier temps, je dus de nouveau me rendre au magasin pour acheter un jeu de démonte-pneus, même si le mécanicien m'indiqua qu'avec un peu de pratique, il était tout à fait possible de démonter un pneu sans le moindre outil. Quand je pense qu'il me fallut plus d'une heure avant de pouvoir changer mes pneus ! Avec le temps, je devins heureusement beaucoup plus efficace, et si au début je rendis régulièrement visite au marchand de cycles pour le moindre dépannage, j'acquis au fur et à mesure suffisamment d'expérience pour effectuer moi-même les réparations les plus courantes. Quinze années plus tard, mon fidèle *Mountain bike* avait encore fière allure et c'est certainement pour cette raison qu'on me le déroba dans un garage à vélo aux abords d'une gare. Je fus si triste ce jour-là que j'aurais bien fait trébucher et mis au supplice n'importe quel voleur de pommes passant à ma portée.

Pour apprivoiser mon nouveau vélo, je fis d'abord quelques petites balades autour de chez moi ; je n'avais encore jamais eu l'occasion d'utiliser un vélo avec autant de vitesses. Avec ses trois plateaux et ses six pignons, je me retrouvai à devoir jouer avec dix-huit vitesses, ce qui ne se fit pas sans mal : je rentrais souvent avec les mains noircies par la graisse, la chaîne ayant sauté à trois ou quatre reprises. Au cours de ma sortie, il arrivait même qu'elle se bloquât entre le dérailleur et le cadre et je devais alors tirer dessus de toutes mes forces pour la décoincer. Je dus d'ailleurs en changer très rapidement tant elle fut malmenée. Au-delà de l'aspect mécanique, ces premières escapades me furent d'autant plus nécessaires que le relief de la région n'était en rien comparable avec ce que j'avais pu connaître autour de mon petit village de campagne : j'étais souvent confronté à d'imposantes montées au cours desquelles je devais mettre pied à terre sans jamais en voir la fin. Certes, il y avait bien quelques routes peu accidentées, mais c'étaient principalement de grands axes de circulation qu'empruntaient d'énormes poids lourds ravitaillant les vallées voisines. Malgré ces péripéties, j'avais hâte de retourner m'aventurer du côté du col de la Pistourle et après trois

intenses semaines d'entraînement, je choisis la fraîcheur matinale du dernier dimanche de juillet pour entreprendre ma première longue randonnée.

Il me fallut presque deux heures pour atteindre la fontaine près de laquelle nous avons chaussé les skis avec Manu. L'eau y coulait maintenant abondamment et je pris le temps de remplir mon bidon en même temps que je me désaltérais. L'impression était très différente de celle ressentie lors de mon précédent passage, et pas seulement en raison d'un paysage qui n'avait plus les mêmes couleurs, le vert des mélèzes ayant pris le dessus sur la blancheur hivernale. Ce qui avait radicalement changé, c'était que je n'avais plus cette même sensation de solitude ; j'entendais distinctement tous les sons en provenance de la vallée : le bruit du torrent qui coulait ; un moteur de tronçonneuse dans la scierie de la zone artisanale ; le ronronnement incessant des voitures et des camions. L'activité humaine, assoupie l'hiver sous la couverture neigeuse, semblait vouloir aujourd'hui rattraper son retard.

Après cette courte pause, je remontai sur mon vélo en même temps que la voiture du facteur parvenait à ma hauteur pour déposer le courrier dans une boîte aux lettres. « Hé bien mon garçon, heureusement qu'ils m'ont donné une bagnole à La Poste, parce qu'avec tous ces chalets disséminés çà et là sur les hauteurs, il me faudrait plus d'une journée pour livrer tout le monde en vélo ! Sans compter qu'avec les sacoches pleines de courrier, je me vois mal monter ces fichues côtes ! Quand je pense que mon prédécesseur, au début de sa carrière, livrait tout le village en pédalant, je me demande comment il faisait ! Enfin bon, le village était bien moins étendu que maintenant. Et puis... il lui arrivait souvent de donner le courrier à des bergers qui montaient dans les alpages voire à un voisin qu'il rencontrait au bistrot avant de partir en tournée ! Tu imagines un truc pareil de nos jours ? Impensable n'est-ce pas ! Moi, je dois me dépêcher de faire le tour des boîtes aux lettres le matin pour pouvoir

refourguer des produits financiers et autres services à la con aux petites mamies qui viennent l'après-midi retirer un peu de leurs économies au guichet. Quant aux villageois, ils sont de moins en moins nombreux à bien vouloir m'accueillir à la fin de l'année pour m'acheter mon calendrier ; ils sont surtout là pour râler quand leur lettre en provenance de l'autre bout du pays aura eu besoin de trois jours pour faire le trajet au lieu des deux réglementaires. Mais que les gens sont bien pressés de nos jours, même dans un petit village de montagne comme celui-là ! Dans une grande ville, je dis pas, mais ici, franchement ! Et puis avant, j'avais l'impression d'être au service des usagers ; ils étaient d'ailleurs contents. Hélas, au fur et à mesure... Bon allez, je te laisse faire ta randonnée en vélo ; j'arrête de radoter comme un vieux schnock ! Et à propos de vélo, ils sortent de sacrées machines maintenant ! C'est pour faire du tout-terrain ton engin ? » Et avant que je pusse lui répondre, il remonta prestement dans sa voiture et redescendit la route en trombe en même temps qu'il klaxonnait en me faisant un signe de la main. Je me mis à sourire ; effectivement, l'hiver était beaucoup plus paisible, mais l'été apportait son lot de rencontres inattendues !

Je repris la route ; un dernier passage assez raide et j'entamai l'interminable faux plat menant au vallon. Il était encore relativement encaissé à cet endroit : sur le flanc gauche, une falaise en calcaire se dressait sur plus de deux cents mètres tandis qu'en contrebas le torrent se transformait en petites cascades successives pour atteindre plus rapidement la vallée. Il me fallut atteindre la bifurcation qui menait au col de la Pistourle pour voir enfin le vallon s'élargir ; j'entendis au loin le son des clarines et dans les alpages qui se dévoilaient devant moi, de longues herbes ressemblant à des cheveux d'ange jouaient avec le vent. En levant la tête vers le col, je reconnus le fameux passage sous la barre rocheuse. Plus haut encore, les chocards saluaient bruyamment mon retour ; je commençai mon ascension avec prudence. Le terrain me parut beaucoup plus accidenté que cet hiver ; sans doute la neige adoucissait-elle les

reliefs. J'avais l'impression de suivre une ancienne route forestière dont j'apercevais par endroit d'antiques plaques de béton se mêler à la terre et aux cailloux. Si je m'étais inquiété de devoir pousser, voire porter mon vélo en raison d'un chemin complètement défoncé, il s'avéra finalement très praticable : durant toute la montée, je ne dus mettre pied à terre que deux ou trois fois et en moins d'une heure, j'atteignis la fameuse barre rocheuse où je pris le temps de m'imprégner une nouvelle fois du paysage. Face à moi, les dernières pentes de la Tête de Tivos et de la Pointe de la Perdine accueillait encore de la neige. Peu avant d'arriver en haut du col, je reconnus la clairière et peut-être même la souche sur laquelle nous avions déjeuné avec Manu l'hiver précédent. Cette fois, je me contentai d'eau dans laquelle j'avais ajouté quelques cuillerées d'une boisson énergétique en poudre, et tant pis si le goût d'orange chimique était nettement moins agréable que l'odeur de cannelle du vin chaud de Manu. Je ne m'attardai pas bien longtemps : le plateau qui s'étalait de part et d'autre du col était investi par les vaches et je fus très vite chassé par les mouches et les taons qui leur tenaient compagnie.

Avant d'entamer la descente, j'eus une légère pointe d'appréhension : je n'avais encore jamais réalisé une telle dénivelée avec un vélo ; de plus, ma chute en ski de fond était encore très présente dans ma mémoire. Dès le premier virage, je fus pourtant rassuré : sur ce versant du col, je retrouvai un large chemin carrossable. Dans les lignes droites, sentant le vent me fouetter le visage, je lâchai les freins ; le paysage défilait rapidement, mais je ne me montrai pas imprudent pour autant : bien avant le virage, je décélérais avant de reprendre progressivement de la vitesse dans la ligne droite qui suivait ; cette fois-ci, je n'allais pas rater un tournant pour me retrouver trois mètres plus bas, car sans la neige pour amortir ma chute... Je chassai immédiatement cette funeste pensée de mon esprit ; d'ailleurs, j'avais passé depuis longtemps le virage en question : j'arrivais à la bifurcation qui permettait de remonter vers la station de ski ou de continuer vers Fontperdu.

Plutôt que de prendre la route, je choisis d'emprunter un sentier de randonnée serpentant dans une dense forêt de mélèzes. Ce secteur fut assez délicat à maîtriser et je dus donner de bons coups de reins pour permettre aux quinze kilos du vélo de prendre les lacets les plus serrés sans finir dans le décor. Enfin, je parvins en bas de la descente et longeai un centre équestre dont les pensionnaires hennirent à mon passage avant que je rejoignisse la route goudronnée. Si je la suivais vers la droite, j'emprunterais la vallée qui me ramènerait vers la ville. En prenant à gauche, je remonterais vers le village de Fontperdu situé à un kilomètre de là.

J'eus soudain très envie de passer voir Manu dans son petit hameau. Malheureusement, j'étais déjà bien fatigué et je savais que le retour allait être fastidieux ; il me parut bien imprudent de m'attaquer à l'ascension de trois kilomètres qui me mènerait à son chalet. Toutefois, je ne pus m'empêcher de faire un petit crochet par Fontperdu, ne serait-ce que pour m'arrêter à une fontaine : l'après-midi était déjà bien entamé, et avec la chaleur qui se faisait plus vive dans la vallée, j'avais besoin de me ravitailler en eau. En m'approchant de la fontaine située à l'entrée du village, quelle ne fut pas ma surprise de voir Manu, assis contre un mur, en train de griffonner quelque chose sur un bloc de papier posé sur les genoux. Il était si absorbé qu'il ne me vit pas arriver.

« Alors Manu, tu fais des plans pour un chalet ?

Manu resta interloqué en me dévisageant ; il eut besoin d'un long moment avant de me reconnaître derrière mon casque et mes lunettes.

— Frédo ! Quelle surprise ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Et c'est quoi ce vélo ? On dirait que tu as traversé le désert ou un canyon, tu es couvert de poussière !

— Tu sais, dans la descente du col de la Pistourle, il y a effectivement une sacrée poussière en été ! C'est grâce à toi si je suis là d'ailleurs, j'ai refait la même balade que nous avons réalisée en ski de fond cet hiver, tu te souviens ?

— Si je me souviens ? Tu penses bien que je ne suis pas près de l'oublier ! On s'était quand même bien marré malgré ta gamelle au milieu d'une neige imbibée de vin chaud ! Si tu continues comme ça, tu vas devenir un vrai gars de la montagne... sur deux roues certes, mais de la montagne quand même !

— Et toi, que fais-tu assis contre ton mur, tu dessines ?

Pendant quelques secondes, Manu garda la main sur son bloc, comme s'il souhaitait en masquer le contenu. Je le vis hésiter avant de m'adresser de nouveau la parole. Quand il se mit à parler, les inclinaisons de sa voix s'étaient mues en quelque chose qui s'apparentait à de la confiance ; sa faconde habituelle se fit même plus discrète.

— Non, je ne suis pas en train de réaliser des croquis pour mon père, je... Tu sais Frédo, les soirées là-haut sont parfois un peu longues. L'hiver, il nous arrive régulièrement d'être bloqués par la neige pendant deux ou trois jours. Sais-tu qu'au mois de décembre, le soleil peut se coucher avant trois heures de l'après-midi ? Ce n'est pas que je me sente seul ou triste, c'est... comment dire... Je ne sais pas trop comment l'exprimer... En fait, à l'époque du collège, il m'arrivait de me sentir un peu loin de tout et de m'ennuyer dans mon hameau ; j'étais tellement heureux de prendre le car tous les matins, en bas à Fontperdu, puis de filer vers la ville rejoindre le monde civilisé. Parfois, ma mère venait me chercher à la fin des cours et nous allions flâner dans un centre commercial avant d'aller au cinéma. Pour moi, ce sont des souvenirs inoubliables ! Quand j'ai débarqué au lycée, il s'est passé quelque chose de bizarre. Alors que

j'étais fermement décidé à suivre les traces de mon père, j'ai commencé à lire des bouquins suite à une discussion avec la dame qui s'occupait du centre de documentation. Tu penses bien qu'elle fut trop heureuse de tomber sur un élève de lycée professionnel s'intéressant un tant soit peu à la littérature ! Un jour, elle m'a prêté les romans de Marcel Pagnol sur son enfance et là... en lisant les vacances de Marcel avec son ami Lili, j'ai immédiatement pensé à nous deux avec nos chasses à la boudrague ! Alors je me suis dit, comme ça, sans réfléchir : pourquoi pas moi ? Je t'arrête tout de suite Frédo ! Je n'ai pas la prétention de me comparer à Pagnol ! Tout ce que j'ai de commun avec cet immense écrivain, c'est d'être né pas très loin de chez lui ! Mais quand même, ça m'a fait sacrément réfléchir... Alors depuis deux ans maintenant, j'écris des petits textes qui ressemblent un peu à des cartes postales. Je me pose à un endroit et j'écris quelque chose en fonction de ce que je vois, de ce que je ne vois pas aussi ! Bien entendu, il est souvent question de montagne. Je... tiens, ça fait un moment que je travaille sur celui-là et je crois qu'il est à peu près terminé ; tu veux y jeter un coup d'œil ou tu es pressé de rentrer chez toi ? »

Fonte des neiges

Au pied de montagnes enneigées dont le sommet est teint en rose par le soleil levant, un village se réveille en sursaut : des ouvriers s'affairent à l'intérieur du terrain de camping pour préparer la saison estivale. À grand renfort de marteaux et de perceuses, ils remettent en état les bungalows abîmés par la neige. D'ici quelques mois, les premiers vacanciers s'installeront et devront s'habituer au grondement du torrent qui coule à proximité. Ce matin, ce dernier sort à peine de sa torpeur hivernale ; son débit augmente doucement, mais on n'entend pas encore le bruit sourd des rochers entraînés par le courant.

En quittant le terrain de camping par un petit pont de pierre, on accède à une large plaine au milieu de laquelle un grand serpent blanc finit de se dorer au soleil : plus qu'un jour ou deux et la piste de ski de fond aura complètement disparu. Encore un peu grise, l'herbe tarde à se relever. Elle préfère rester couchée, pour le plus grand bonheur d'un joueur de golf qui trouve là un tapis idéal pour s'entraîner. Inlassablement, il tape des coups de trente à cinquante mètres en visant le pied du mât qui accueille en été la manche à air servant de repère aux parapentistes. Parfois, il met un peu de temps pour localiser une balle qui a roulé dans une des nombreuses galeries creusées par les rongeurs et dont on voit nettement les coulées affleurer à la surface du sol. En ramassant sa balle, l'homme tombe régulièrement sur des vestiges de la saison hivernale : un gant, un tube de crème solaire, quelques pièces de monnaie, un feutre de couleur rouge ; et plus insolite, le rond d'un panneau de sens interdit.

Sur le chemin du retour

J'appréhendais la dernière partie de ma randonnée, car pour couper au plus court, je choisis d'emprunter la route nationale avec ses longs faux plats montants et ses interminables lignes droites. Heureusement, il n'y avait pas de vent et la chaleur de l'été commençait à se dissiper avec la fin de l'après-midi ; la route ne connaissait pas non plus sa circulation habituelle et je laissai, la fatigue aidant, mes pensées m'envahir. Les images de ma sortie se mélangèrent avec ma rencontre inopinée avec Manu et une facette de sa personnalité dont j'ignorais jusqu'ici l'existence.

Nous devions avoir à peine plus de dix ans lors de notre première rencontre et il m'avait paru évident qu'il deviendrait plus tard un grand gaillard magnant avec aisance la hache et le marteau, crachant dans ses mains avant de prendre fermement l'outil en poussant un juron sonore pour se donner du courage. D'ailleurs, son entrée dans un lycée professionnel et son avenir tout tracé au sein de l'entreprise de son père me confirmèrent en grande partie mes premières impressions. De mon côté, mon physique que je jugeais souffreteux et mon déménagement au grand air, mes désillusions au collège ainsi que mes incessants états d'âme me firent volontiers penser au parcours chaotique et douloureux d'un artiste. Alors que nous venions d'atteindre l'un comme l'autre la majorité, si nous avions eu envie, à cet instant même, de partir à la chasse à la boudrague, sans doute aurais-je piloté le vélo, avec Manu sur mon porte-bagages ; et, une fois arrivé près du torrent, ce dernier aurait certainement sorti un petit carnet de sa poche pour noter l'esquisse d'une description qu'il peaufinerait plus tard dans la soirée et la solitude de son chalet. Je pensais de nouveau au fait que je devais décider de mon orientation pour l'année prochaine ; cela commençait

à franchement m'inquiéter. C'était étrange ; alors que j'étais aux portes d'un choix qui allait certainement avoir d'importantes répercussions sur mon avenir, je n'y avais consacré que bien peu de temps. Comme la plupart des garçons, j'avais bien dit à mes camarades de l'école primaire, histoire de changer un peu de pompier ou policier, que je voudrais être pilote d'hélicoptère quand je serai grand ; mais à l'adolescence, devant mes mornes bulletins scolaires et devant le peu d'intérêt que je portais aux métiers exercés par mes proches, j'avais préféré faire l'autruche. Ce qui était étonnant également, c'était que jamais je ne m'étais imaginé devenir coureur cycliste professionnel ou exercer un métier dans le monde du vélo malgré son importance dans mon existence. Pour quelles raisons n'osais-je pas me lancer dans cette aventure ? Que s'était-il passé pour que je m'interdisse si tôt de rêver ? Une fois le baccalauréat en poche, je m'étais pourtant retrouvé du jour au lendemain sur une bicyclette à pédaler pendant des heures durant. S'agissait-il d'une nouvelle tentative d'évasion, une évasion certainement salutaire quand on avait vécu comme moi dans des établissements scolaires comme dans une prison à ciel ouvert ? Ou bien prenais-je de nouveau le temps de rêver et de...

Un furieux coup de klaxon me fit sursauter ; je venais de m'engager dans un rond-point sans vraiment regarder autour de moi. Heureusement, l'automobiliste qui arrivait sur ma gauche fut plus vigilant. J'entrais dans les faubourgs de la ville ; il était préférable que je me concentre sur l'ultime kilomètre qui me séparait de la maison si je ne voulais pas que mes divagations sur la complexité de la destinée s'arrêtent brutalement.

Le col de Frédo

Durant la première moitié de l'été, je me consacrai entièrement aux chemins cahoteux et aux sentiers, découvrant des lieux plus sauvages les uns que les autres où souvent se dévoilèrent devant mes yeux émerveillés de splendides panoramas. Pourtant, tout en sachant que mon vélo n'était pas franchement la machine idéale pour les longues sorties sur le goudron, plus les jours passaient et plus j'avais envie de me frotter aux géants de la route qui dominaient les vallées voisines. J'étais fasciné par leur renommée et surtout très impressionné par ce qui m'attendait. Pour l'un d'entre eux, les chiffres parlaient d'eux-mêmes : plus de mille mètres de dénivellée en seize kilomètres ; une pente moyenne de sept pour cent avec des passages à plus de dix ; une arrivée au sommet du col à près de deux mille quatre cents mètres d'altitude. Et tout ceci pour une sortie qui totaliserait cent kilomètres ! Une telle distance me faisait presque tourner la tête, moi dont la sortie la plus longue devait se situer entre cinquante et soixante kilomètres.

Quelques jours après le quinze août, enfin je me décidai : peu avant sept heures, je m'attaquai, moi le petit Frédo et mon *mountain bike* bleu foncé, à un des monstres sacrés du Tour de France. J'étais habillé avec des vêtements courts et le froid me mordait férocement les avant-bras et les jambes. J'avais beau pédaler comme un forcené, rien n'y faisait : empruntant une large route qui descendait en suivant le torrent, j'étais transi sur mon vélo. Je dus attendre plus d'une heure pour enfin me réchauffer grâce aux premiers rayons du soleil qui illuminaient un long faux plat montant. Pour mieux profiter de cette chaleur bienvenue, je fis une pause aux abords d'un cours d'eau asséché et grignotai une barre de céréales. « Le Merdaillon », indiquait le panneau surplombant le petit ru ; en souriant, je me

demandai si c'était en raison de sa taille minuscule ou de son nom que ma chère maîtresse ne l'avait jamais évoqué quand elle nous montrait avec sa règle la Durance sur la carte de France.

Quelques kilomètres plus loin, je quittai la grande route pour entrer dans une petite ville qui cohabitait avec une forteresse dominant la vallée. Pendant deux kilomètres, la pente s'éleva progressivement avant de longuement zigzaguer dans des gorges somptueuses et tortueuses à en perdre la tête. Je devais vite revenir à la raison : je connus pour la première fois la traversée d'un très long tunnel, seul dans le noir, avec comme unique point de repère une faible lueur au loin ; et cette peur incontrôlable qui me saisit en entendant, non pas le moteur d'une voiture, mais des grondements assourdissants. Pris de panique, je pédalai à en perdre haleine, fixant au loin le petit trait de lumière qui me semblait être ma seule chance de salut. Le bruit démoniaque se rapproche, je vais disparaître dans la gueule d'un monstre assoiffé de sang ! La fin du tunnel est là, juste devant moi ! Un dernier effort et tu vas peut-être t'en sortir ! Je suis sauvé ! Oui ! Le tunnel est fini ! Je suis sain et sauf ! Hourra ! ... Une camionnette me double en pétaradant joyeusement... Aujourd'hui comme hier, je bascule souvent dans un univers fantasmagorique dès lors que j'entre dans un tunnel. C'est un des rares moments où je prends pleinement conscience de ma fragilité de cycliste même si elle atteint en ces instants le paroxysme de l'irrationnel.

Le tunnel n'est plus qu'un lointain souvenir ; je ne me suis jamais senti aussi vivant. Arrivé à une intersection, je tourne à gauche et attaque les contreforts du col. La pente s'élève fortement et par prudence, j'opte pour un rythme assez lent, afin de ne pas me laisser griser par l'événement. Je me sens bien, mais je n'accélère pas pour autant ; j'essaye de maintenir un pédalage le plus souple possible ; cela semble efficace puisque je double, à leur grande surprise, quelques cyclistes en danseuse sur leur vélo de route. Après

trois kilomètres de montée, un village de montagne apparaît devant moi au pied d'une courte descente. Je me laisse glisser en profitant du paysage : à droite des alpages ; à gauche, une falaise qui surgit d'une forêt de mélèzes. En traversant le village, j'aperçois une fontaine. Je m'arrête pour reprendre des forces et remplir mes gourdes ; un vent léger fait son apparition ; j'ignore à cet instant qu'il va se renforcer et s'allier avec une pente sévère et sans fin qui va me coller à la route. Pas un seul lacet pour se relancer ; seulement une longue ligne droite sur une route au revêtement revêche et le vent qui, de façon implacable, me pousse en arrière. La pente s'élève encore et toujours alors que j'aperçois furtivement des enfants sortir en riant d'un magasin de jouets en bois. Je commence à fatiguer, je pédale comme je peux ; parfois, je fais un écart sur le côté ; j'ai l'impression de faire du surplace.

Alors que je m'apprête à mettre pied à terre, j'aperçois enfin un long virage qui rabat la route vers une forêt de mélèzes : j'espère qu'ils vont faire barrage à ce mistral qui s'est aventuré bien loin de ses terres habituelles. Je m'engage dans le virage en retrouvant un peu de courage ; hélas, la pente est encore plus prononcée. Certes, les lacets offrent, lorsque je les prends bien à l'extérieur, une petite accalmie, mais dès que j'en suis sorti, je me retrouve face à la route qui s'élance vers les sommets. Comment vais-je pouvoir continuer à progresser ? Je suis de plus en plus fatigué ; je baisse les yeux et fixe le bitume qui défile lentement sous mes roues ; je ne vois plus que le vert et le brun de la forêt de mélèzes ; je n'arrive plus à regarder en arrière sans faire de dangereux écarts. Soudain, alors que je suis une nouvelle fois proche de descendre de vélo, je crois distinguer comme une clairière au bout d'une ligne droite ; une nouvelle fois, je reprends espoir et dans un voile blanc, il me semble apercevoir le ballet de voitures qui se garent ou repartent. Enfin, j'arrive à leur hauteur. Mon Dieu ! quel spectacle ! Une immense casse rocheuse m'ouvre les bras ; elle semble vouloir avaler la route qui redescend pendant cinq cents mètres avant de s'élancer de plus belle vers les

hauteurs au milieu d'un paysage lunaire.

Tout à coup, j'ai l'impression de repousser la fatigue ; venue de nulle part, une exaltation intense m'aide à trouver des forces insoupçonnées. Je file dans la courte descente à toute vitesse, comme si je voulais prendre un élan majestueux qui me projetterait jusqu'en haut du col. Bien entendu, il n'en est rien ; les jambes me brûlent ; j'ai passé depuis longtemps ma dernière vitesse ; je suis constamment en danseuse ; mes yeux se brouillent ; je tangue, un coup à gauche, puis un coup à droite. Vite, les mains tremblantes, je saisis mon bidon pour boire une gorgée d'eau ; je peine à l'avalier et en recrache presque la totalité. Il ne me reste plus que deux lacets avant d'arriver en haut du col ; plus que cinq cents mètres me séparent du Graal ! Suis-je en train de vivre un cauchemar, un rêve ? Mais qu'ai-je à gagner à souffrir autant dans mon corps que dans ma tête ? Plus qu'un virage ; la pente se radoucit légèrement. Je redescends une vitesse et accélère ; je vais de plus en plus vite ; je me mets à sprinter comme un forcené en découvrant le monument marquant le haut du col que je dépasse en esquissant un geste de victoire. Je m'arrête un peu plus loin, épuisé ; je pose mes pieds par terre, mais mes bras tremblants restent accrochés à mon guidon ; ils accueillent alors ma tête dont les tempes battent à tout rompre ; je tarde à retrouver mon souffle. Lorsque je prends conscience de mon environnement, je remarque que quelques personnes me dévisagent ; sans doute sont-elles interloquées par le curieux spectacle d'un type complètement exténué, affalé sur une drôle de machine. Je me relève aussi dignement que possible, descends de mon vélo avec d'infinies précautions et pars me reposer un peu à l'écart.

Avant d'entamer la descente, j'achète une boisson gazeuse bien sucrée à la petite boutique de souvenirs ; j'enfile un maillot à manches longues. Il ne me reste plus que vingt-cinq kilomètres à parcourir. Je descends prudemment, encore complètement ahuri par la performance que je viens de réaliser ; de nombreux cyclistes me

doublent à une vitesse folle. Peu avant la fin de la descente, je quitte la route du col pour retrouver un itinéraire moins fréquenté ; j'ai besoin d'un peu de solitude pour apprécier à sa juste valeur la première ascension d'un col alpestre que je baptiserai un peu plus tard le « col de Frédo », car pour l'avoir ensuite escaladé à de nombreuses reprises, j'ai toujours eu la sensation qu'il y avait, entre lui et moi, quelque chose de particulier que je ne ressentirais nulle part ailleurs.

Au cours de cette fin d'été, j'allais successivement escalader trois autres grands cols de la région en prenant énormément de plaisir à rouler sur la route. Pourtant, au cours d'une de mes dernières sorties sous un ciel maussade, je manquais d'être renversé par une voiture à une intersection. L'été s'achevait et...

Ah, j'allais oublier ! Au milieu de toutes mes randonnées cyclistes qui m'occupèrent pendant ces deux mois, à aucun moment je ne consacrai du temps à mon orientation future. Le couteau sous la gorge, je choisis un BTS¹ comptabilité en alternance, orienté vers la gestion des PME² et par une heureuse coïncidence, en discutant un jour avec le père de Manu lors d'une de mes visites à leur chalet, ce dernier m'indiqua que son fils l'abandonnait pour une faculté de lettres ; le père de Manu acceptait de me prendre sous son aile.

1 Brevet de Technicien Supérieur

2 Petites et Moyennes Entreprises

Marlène

Au cours des deux années qui suivirent, je fis beaucoup moins de vélo. Avec les études, l'école était à une quarantaine de kilomètres de la maison, et le temps passé dans l'entreprise du père de Manu, il ne me restait plus guère de temps pour pédaler. De plus, je n'hésitais pas à donner des coups de main ponctuels aux ouvriers dès que l'occasion se présentait ; je me demande d'ailleurs si je ne préférerais pas me retrouver sur la charpente pour hisser les plaques de zinc nécessaires à la réalisation d'un toit, plutôt que de mettre à jour la comptabilité ou organiser les interventions des divers corps de métier sur les chantiers. Mon travail était certes stimulant et j'aimais à devoir négocier avec tel ou tel intervenant, ici un responsable de l'urbanisme pour accélérer l'obtention d'un permis de construire, là un fournisseur pour tenter d'obtenir les prix les plus avantageux. Pourtant, rien ne remplaçait l'arrivée sur le chantier aux premières lueurs du jour, le café et les croissants avec les ouvriers avant de démarrer la journée ; sans compter la fierté d'avoir aidé le chalet à sortir de terre.

Mon BTS en poche, je devins presque naturellement le bras droit du père de Manu ; d'ailleurs, ce dernier me traitait comme si j'étais son fils, ce qui provoqua des tensions que les deux hommes peinèrent à surmonter, et moi à supporter : d'un côté je voyais un Manu malheureux s'éloigner de son père et de l'autre je sentais le père se raccrocher à moi comme si j'allais miraculeusement remplacer son fils. Persuadé d'avoir une grande part de responsabilité dans cette situation, j'envisageai non sans tristesse de quitter l'entreprise familiale, le temps de trouver un autre employeur et de régler les dossiers les plus délicats. Au printemps, j'avais d'ailleurs dû intervenir à plusieurs reprises sur un de nos chantiers où

comme cela arrivait parfois, nous avons connu les pires difficultés : fissures sur la façade, fuites d'eau au niveau de la toiture, sans compter des retards successifs dus à des problèmes d'approvisionnement en matériaux. Face à l'agacement légitime du futur propriétaire, je m'étais démené comme un beau diable pour que le chalet fût achevé en temps et en heure au début du mois de juillet.

Très satisfait de mon intervention, l'homme m'invita quelques mois plus tard à sa crémaillère au cours de laquelle me furent présentées son épouse et sa fille. Au cours de la soirée, je discutai longuement avec cette dernière et ne restai pas insensible à son charme : aimable et attentive, elle se montra très intéressée par mon métier, ce qui était plutôt rare chez les demoiselles avec lesquelles je n'avais eu jusqu'à présent que des aventures sans lendemain. Un peu plus âgée que moi, Marlène venait de terminer de brillantes études à Paris et au mois de septembre, elle serait embauchée comme interprète en langue anglaise au sein de la société dans laquelle elle venait d'effectuer son stage. À cette occasion, la jeune femme me confia également maîtriser parfaitement l'allemand et parler couramment l'espagnol. Si je crus tomber amoureux d'elle ce soir-là, sans doute m'étais-je surtout laissé impressionner par son intelligence et son élégance. Subjugué, soudainement entreprenant, je lui proposais de nous revoir dès le lendemain au bar de l'edelweiss ; et, avant de vraiment réaliser ce qu'il m'arrivait, je quittais ma vallée montagneuse pour m'installer quelques semaines plus tard avec Marlène dans une petite ville située aux portes de la région parisienne. J'avais l'impression d'être transporté au cœur d'un conte de fées tant cette idylle inattendue se déroula dans la facilité la plus déconcertante : Marlène était déjà propriétaire d'un bel appartement au cœur de la vieille ville et grâce aux relations de son père, j'obtins sans difficulté un poste de comptable chez le plus gros promoteur de la région. Certes, je ne prenais plus mon café au petit matin avec les ouvriers face aux montagnes teintées de rose, mais j'avais maintenant l'assurance de pouvoir entrevoir une belle carrière dans la

région capitale.

Pendant quatre ou cinq années, j'eus une vie flamboyante : je passais de dîners entre amis à des fins de semaine dans les plus belles capitales européennes où je retrouvais Marlène à la fin de ses conférences. Pendant les vacances, nous partageons notre temps entre la côte normande et leur chalet de Fontperdu ; je pouvais alors rendre visite à Manu et bien entendu à mes parents qui, même s'ils avaient été étonnés par ce brusque changement, étaient heureux de me voir en si charmante compagnie. J'étais fiancé, j'avais une situation professionnelle solide, je visitais l'Europe et je voyais du beau monde. Après tout, que pouvais-je rêver de mieux ? De rien justement... si bien que je commençai à doucement m'ennuyer. De plus en plus fréquemment, Marlène se rendit à l'étranger sans que je la rejoignisse en fin de semaine ; après tout, une capitale ressemblait à une autre capitale : bruyante, embouteillée, et pleine à ras bord de gens trop pressés. Sur le plan professionnel, je me satisfaisais de mon poste de comptable et ne ressentais nullement l'envie de prendre de plus amples responsabilités. Le père de Marlène commença d'ailleurs à s'agacer du fait que je ne faisais que bien peu d'efforts pour monter en grade. « Et ce mariage, il est pour quand ? Toujours pas de bébé en vue ? » s'inquiétait de son côté sa mère. Marlène elle-même se sentait gênée par mon manque patent d'ambition ; et, de façon plus intime, je voyais bien que sa gaieté s'étiolait à force de m'attendre.

Monsieur Gontran

Marlène venait de s'envoler vers les États-Unis pour trois semaines. C'était la première fois qu'elle partait si loin ; si longtemps également. En la conduisant à l'aéroport, j'essayai de lui parler, mais je restai trop elliptique : laborieusement, je tentai de lui faire comprendre que la montagne me manquait un peu, que j'aimerais me remettre au vélo, mais comme ici je n'en avais pas, que peut-être faudrait-il que j'envisage de... Je posais sa valise à ses pieds, l'embrassais rapidement et quittais l'aéroport au milieu des embouteillages, seul avec mon envie de vélo sur les bras. Depuis que nous étions tous les deux, je ne dépensais pas grand-chose ; forcément, je n'avais besoin de rien puisque tout était déjà là ! D'ailleurs, si nous devions nous marier, et le sujet revenait maintenant très régulièrement sur le tapis, je serais bien en peine de savoir quoi inscrire sur notre liste de mariage. Non, franchement, je ne voyais pas ce dont je pourrais avoir envie, surtout que... Derrière moi, un automobiliste klaxonna : j'avais laissé une vingtaine de mètres entre la voiture qui me précédait et mon propre véhicule. Et puis merde à la fin ! je gagne honnêtement ma vie, je peux bien m'acheter un vélo de course non ? Et toi derrière, si tu es pressé, tu n'as qu'à passer par-dessus ma bagnole, bordel de merde ! Bon sang, comment ai-je fait pour supporter tout ça aussi longtemps ?

Cela faisait maintenant une semaine que Marlène était partie et curieusement, j'appréciais d'être seul dans notre grand appartement. Me sentant beaucoup plus serein que d'ordinaire, j'eus envie de profiter du soleil radieux de ce samedi après-midi et après un quart d'heure à flâner dans les rues, je quittai le centre-ville en empruntant une allée le long de laquelle veillaient des chênes en rangs bien serrés. Au bout d'une impasse, je traversai une rivière

avant de m'enfoncer dans les bois par un petit chemin. J'étais surpris de découvrir cet espace boisé si proche du centre, sachant que je déboucherais un peu plus loin dans une des multiples bourgades qui s'étaient développées en bordure de la ville ; d'ailleurs, j'entendais distinctement les voitures qui circulaient sur la grande avenue située à moins de cent mètres sur ma gauche.

J'émergeai du bois en longeant de hauts murs qui s'effacèrent au moment où j'atteignis une petite place pavée ; autour de celle-ci cohabitaient un bar, une petite supérette et un marchand de cycles. J'avais déjà remarqué le magasin de vélos en passant à plusieurs reprises par ce secteur où de nombreux projets immobiliers y voyaient le jour, car malgré le carré de forêt sauvegardé, de nombreuses zones pavillonnaires repoussaient toujours plus loin la campagne environnante. Je m'assis quelques instants sur un des bancs qui sommeillaient autour de la place ; mes yeux fixaient avec intensité le marchand de cycles. Vue de l'extérieur, l'échoppe semblait minuscule et d'un autre temps ; pourtant, derrière une vitre sale, on pouvait distinguer un vélo de course flambant neuf. Lentement, je me levai de mon banc et m'avançai vers le magasin. Je sentais que j'allais me lancer dans une aventure qui ne serait pas du goût de Marlène. Mais que pouvais-je y faire ? N'avais-je pas, sans jamais oser le formuler, juré fidélité à la petite reine ? Et malgré les longues années au cours desquelles je l'avais laissée sur le bord de la route, non seulement je revenais toujours vers elle, mais à chaque fois elle m'accueillait à bras ouverts, sans jamais me faire le moindre reproche.

En poussant difficilement une porte qui m'accueillit avec un grincement plaintif, je pénétrai au milieu d'un capharnaüm indescriptible : des cadres, des roues, des pièces détachées éparpillées dans le moindre recoin d'une pièce submergée par l'odeur de la cigarette, de la poussière et de la graisse. J'allais repartir sans demander mon reste quand des yeux d'un bleu intense vinrent me

clouer sur place. La tête de Monsieur Gontran et des cycles du même nom venait de surgir de derrière une pile de chambres à air et une épaisse fumée blanche : « Hé ouais, je peux fumer comme bon me semble maintenant que je ne cours plus le cacheton sur les différents critères de la région. J'ai raccroché depuis une bonne vingtaine d'années et je me consacre dorénavant à équiper des p'tits gars comme toi prêts à prendre la relève ! Ah ah ! c'est que je n'étais pas manchot sur les critères ! J'ai même connu mon heure de gloire lors d'un critérium d'après-Tour, quand j'ai réussi à prendre les roues des pros qui venaient arrondir leurs fins de mois et vérifier leur popularité auprès du public. C'est vrai que dans le dernier tour, quand ils en ont eu marre de voir un inconnu leur coller le train, ils ont méchamment accéléré et m'ont laissé sur place ! Mais n'empêche, ce soir-là, j'ai fini neuvième et premier amateur ; mon plus beau souvenir ! un souvenir encore plus intense que la plupart de mes victoires ! Enfin bon, je suppose que si tu es entré dans mon fourbi, ce n'est pas pour t'entendre raconter des histoires d'ancien combattant ! Qu'est-ce qu'il lui faut au jeune homme ? »

Je sortis du magasin deux heures plus tard, le portefeuille allégé d'environ six mille francs : j'étais l'heureux propriétaire d'un vélo en aluminium frôlant les dix kilos et dont le cadre incliné était composé de gros tubes, ce qui était loin d'être la norme à cette époque. Ce jour-là, Monsieur Gontran m'affirma que le vélo en valait le double, mais qu'avec cette couleur, un vert pomme virant au fluo, personne n'en voulait et qu'il était obligé de le brader. J'ai toujours cru à sa version, car souvent dans les pelotons on se moqua gentiment de la couleur criarde de mon vélo. Je m'équipai également de pédales automatiques. Le temps de procéder à quelques réglages, de monter le cycle avec un triple plateau et de commander des chaussures à ma taille et je pourrais prendre livraison de ma nouvelle monture le mercredi suivant.

Et je perdis les pédales

Le jour dit, revêtu d'un vieux collant de sport et d'un haut de survêtement retrouvés au fond d'un placard, je poussai joyeusement la porte du magasin de cycles. En me voyant arriver, Monsieur Gontran ne put s'empêcher de sourire et de déclarer : « Hé bien, j'espère effectivement que l'habit ne fait pas le moine, parce que si jamais tu croises la maréchaussée avec un tel accoutrement, ils vont croire que tu te balades sur un vélo volé ! » Je ne fus même pas vexé par son observation peu flatteuse, sans doute parce que le bonhomme faisait partie de ces rares personnes dont les propos, quels qu'ils fussent, véhiculaient une sorte de sincérité bienveillante. De plus, j'étais tellement impatient d'étrenner mon premier vélo de course que je ne prêtai pas vraiment attention à sa remarque ; à ses précieux conseils non plus et notamment à la façon bien particulière d'enclencher les pédales automatiques.

Je sortis précipitamment du magasin en manquant de tomber : avec les chaussures de vélo et leurs cales sous mes pieds, j'avais glissé sur les pavés. Je m'étais imaginé que la fixation des chaussures ressemblerait aux attaches des skis de fond ; il n'en fut rien. Je me sentis tout à coup bien démuni avec mon matériel flambant neuf ; et, au moment de monter sur le vélo, je me demandai bien de quelle manière j'allais pouvoir enclencher mes chaussures sur les pédales automatiques. La petite place était vide et la route qui un peu plus loin s'évanouissait dans la campagne presque déserte en ce début de matinée ; je montai sur le vélo : j'avais l'impression d'être un crapaud sur une boîte d'allumettes. Je respirai un bon coup avant de poser précautionneusement mes mains sur les cocottes en haut du cintre ; je démarrai prudemment. Sans forcer, les pédales s'enclenchèrent miraculeusement dans un claquement sec. La

sensation était curieuse : je ne ressentis pas la même liberté que j'avais connue sur mon *mountain bike*, mais je fus surpris de l'impression de puissance qui se dégageait à chaque coup de pédale.

J'approchais déjà des dernières maisons ; un croisement, un ultime feu rouge et le terrain de sport, au bout duquel un large étang accueillait chaque dimanche matin les pêcheurs, m'ouvriraient enfin la clef des champs. Alors que j'allais passer au feu vert, ce dernier vira à l'orange ; par réflexe, j'appuyai sur les freins. Le freinage fut si brutal que je me retrouvai presque à l'arrêt et si je ne mettais pas rapidement pied à terre, je serais inévitablement déséquilibré. À la première tentative, la chaussure de droite resta dans son emplacement ; au deuxième essai... il n'y eut pas de deuxième essai : je fus incapable d'éviter la chute. Je me relevai immédiatement, si vexé et si en colère que je n'eus pas le moindre regard pour mon épaule gauche ; j'auscultai avec angoisse mon vélo tout neuf : une rayure de cinq centimètres avait entamé la peinture verte au niveau du tube principal et j'en fus extrêmement contrarié. Pendant près de quinze jours, je ne vis plus que cette trace indélébile sur mon cadre, ce petit point de détail qui m'avait fait douloureusement comprendre que l'état de grâce et la gaieté ne dureraient jamais bien longtemps, qu'à chaque coin de rue pouvait surgir l'inattendu, pour le pire le plus souvent, et venir nous jeter à terre. Marlène était rentrée de son long séjour et j'eus bien d'autres blessures à panser que la balafre de mon vélo quand elle le découvrit dans la buanderie qui donnait sur le palier de l'appartement. Le séjour de Marlène avait-il été trop fatigant ? Jugea-t-elle l'achat trop onéreux ? Commençait-elle à se lasser de ma compagnie, ou plutôt du fait que je ne « faisais aucun effort pour avancer dans la vie » comme elle me le reprocha en levant les yeux au ciel ? Toujours fut-il que je refusai d'affronter ces questions ; leurs réponses surtout. Je préfèrai me mettre en quête d'un club cycliste qui me permettrait de mettre mes soucis de côté, au moins le temps des entraînements.

Lors d'un passage chez les cycles Gontran au cours duquel je m'achetai une tenue plus appropriée que mon vieux collant et mon haut de survêtement, je croisai deux cyclistes aux couleurs bleues et blanches du principal club de compétition de la région ; en moins de dix minutes, ils me persuadèrent de rejoindre leurs couleurs. Je contactai sans tarder leur président qui m'indiqua que les signatures pour la saison à venir auraient lieu en fin de semaine et que je n'avais qu'à venir m'inscrire : « la division régionale, c'est pas mal pour découvrir la compétition », m'avait-il alors indiqué. Les entraînements n'avaient pas encore officiellement repris, mais un certain nombre de coureurs roulaient déjà ensemble plusieurs fois par semaine et un mercredi après-midi, je décidai de me joindre à eux. En arrivant sur les lieux du rendez-vous, je ne me sentis pas à mon aise ; d'ailleurs, personne ne sembla s'intéresser à moi quand je saluai timidement les dix coureurs présents. Le temps de quitter l'agglomération à une allure qui fut d'emblée bien trop rapide et j'explosai à la première accélération.

Suite à cette première expérience désastreuse, je revins deux semaines plus tard après m'être entraîné seul de mon côté : je lâchai prise après quinze kilomètres et j'en fus profondément blessé. Ce n'était pas tant la flagrante différence de niveau qui me fit le plus de mal, c'était cette indifférence, cette certitude de n'avoir aucune existence au milieu du groupe. J'avais même l'intime conviction qu'à aucun moment ils n'avaient remarqué mon absence quand j'avais été par deux fois dé cramponné. Mais d'un autre côté, pouvais-je vraiment leur en vouloir ? J'arrivais dans une tenue qui n'était pas celle du club et je balbutiais un timide bonjour avant de me placer discrètement à l'arrière, mes « coéquipiers » discutant et plaisantant de leur côté en roulant deux par deux.

En guise de premier entraînement officiel, les dirigeants avaient organisé un petit stage d'une journée : échauffement de cinquante kilomètres le matin ; repas collectif pris dans une salle

polyvalente puis sortie plus intense l'après-midi d'environ soixante-dix kilomètres ; en fin de journée, les nouvelles tenues seraient alors distribuées à l'ensemble des coureurs. À l'issue de la sortie matinale, je fus plutôt satisfait de ma prestation même si je dus m'accrocher dans les derniers kilomètres. Notre peloton comptait une trentaine d'unités et j'avais réussi à me comporter honorablement, allant même jusqu'à prendre quelques relais ; et, si je devais continuellement me concentrer, n'étant pas habitué à rouler en groupe, je réussis à converser quelques instants avec deux ou trois coureurs. Malheureusement, au moment du repas, je me trouvai de nouveau esseulé : très rapidement, des groupes se formèrent, et trop timoré pour m'imposer dans l'un d'entre eux, j'atterrissais au bout d'une longue table où s'étaient regroupés les cadets, des gamins d'environ seize ans dont les premières conversations, en raison de leur manque de maturité, ne m'intéressèrent guère. Vers le milieu du repas, ils évoquèrent enfin le cyclisme et je me sentis alors complètement dépassé. La plupart de ces jeunes avaient commencé le vélo bien avant l'âge de dix ans et ils avaient déjà une longue expérience de la course ; moi, je n'avais que mes souvenirs d'enfance et les courses cyclistes suivies devant mon écran de télévision. À la fin du repas, j'avais bien compris que je ne faisais pas partie de leur univers et l'entraînement de l'après-midi ne fit que confirmer de façon implacable ce douloureux constat.

Après un départ assez lent, le temps de sortir d'une vaste zone industrielle, le peloton accéléra sous un ciel gris ; puis, à l'occasion d'un léger faux plat montant, l'allure se durcit de nouveau et je fus alors incapable de suivre le rythme, perdant mètre après mètre sur le dernier coureur. Rageusement, je parvins à rejoindre l'arrière du groupe avant de me faire distancer une nouvelle fois. Dans le jargon, je faisais l'élastique ; et bien entendu, il cassa : alors que je fournissais un énième effort pour recoller au peloton, je sentis derrière la cuisse droite comme un déchirement que suivit une brûlure intense ; il m'était devenu impossible de pédaler. Je m'arrêtai

sur le bord de la route ; il commençait de pleuvoir. La voiture du club arriva à ma hauteur, un membre de l'équipe technique mit mon vélo sur le toit et sans rien dire, je m'assis à l'arrière du véhicule en m'enfonçant le plus loin possible dans la banquette. Rapidement, nous rattrapâmes le peloton et la voiture se cala à une vitesse proche de quarante kilomètres par heure pendant que le conducteur et son passager échangeaient leurs impressions sur la forme de tel ou tel coureur ainsi que sur la nouvelle recrue qui promettait. Il pleuvait de plus en plus fort et je fixai les essuie-glaces qui chassaient l'eau du pare-brise. Des larmes coulaient le long de mes joues.

De retour à la salle polyvalente, je m'éclipsai sans faire de bruit avant la remise des maillots, en boitant. Le lendemain, je téléphonai au président du club en lui indiquant que je m'arrêtais là ; je lui exprimai à la fois mon désarroi et le sentiment d'avoir été trompé, qu'il était évident que je n'avais pas les capacités pour évoluer au niveau régional. Je n'attendis pas ses explications ; je raccrochai, triste et en colère. Pourquoi avait-il accepté mon inscription ? Pour avoir une licence supplémentaire ? Ou m'étais-je moi-même laissé aveugler par quelque chimère ? Il me fallut presque trois semaines pour me rétablir, aussi bien mentalement que physiquement, sous le regard indifférent de Marlène qui de toute façon était de plus en plus souvent absente, à l'étranger ou à l'autre bout du pays pour telle ou telle conférence où l'on refaisait le monde à grand renfort de phrases joliment tournées, mais où l'on se moquait éperdument d'un pauvre type qui venait de se blesser en pratiquant le cyclisme. « Ce que tu peux être égocentrique », m'avait-elle répondu quand je lui avais tenu ces propos. Ce n'était peut-être pas très adroit de ma part, mais j'avais tellement de peine de m'être ainsi fourvoyé.

Il n'y eut que Monsieur Gontran auprès de qui je trouvai une oreille attentive. « Mais mon garçon, pourquoi diable ne m'en as-tu pas parlé avant ? Je t'aurais tout de suite déconseillé le Vélo Sport, c'est le meilleur club de la région. Il y a même un ou deux coureurs

qui participent à des courses d'envergure nationale ! Il est quand même couillon son président de t'avoir fait signer comme ça. Et puis toi aussi quand même, tu as bien dû te rendre compte à la première sortie que tu n'étais pas au niveau ! Bah, c'est un mal pour un bien comme on dit ; une petite contracture, ça n'a jamais tué personne, au contraire ! Reprends des forces le temps de digérer ton échec et de soigner ta blessure et tu verras, tu oublieras vite cet épisode ! Tiens, je connais même un club qui pourrait te convenir, à une quinzaine de kilomètres d'ici, dans le petit village de Mainville. Ils roulent le dimanche matin, parfois le mercredi après-midi ; ils ne font pas de compétition, mais ce ne sont pas pour autant des papys qui musardent en route en s'arrêtant tous les dix kilomètres pour soulager leur vessie ! On appelle ça du cycloport, à savoir des sorties longues menées à très bon rythme ; ça pourrait correspondre à ce que tu recherches, à tes capacités aussi, vu ce que tu m'as raconté de tes escapades en montagne. D'ailleurs, il y a pas mal de cycloportives organisées en montagne. L'explosivité, la capacité à gérer les changements de rythme, tu verras ça plus tard, si jamais tu vois ça un jour... »

Il serait exagéré de dire que les cycles Gontran étaient devenus ma deuxième maison, mais l'homme bourru semblait apprécier ma personnalité timide, voire taciturne ; de mon côté, j'étais heureux de retrouver cette simplicité que j'avais perdue au contact de Marlène et de son entourage. Il ne me fallut pas bien longtemps pour suivre les conseils de Monsieur Gontran.

De Mainville à Gironville

Après trois semaines d'arrêt, je ne percevais plus qu'une très légère gêne à la cuisse et je tournais depuis plusieurs jours dans l'appartement tel un lion en cage : il était vraiment temps que je remonte sur un vélo. Et puis... j'avais besoin d'une excuse pour éviter la traditionnelle sortie en ville du samedi après-midi qui me pesait de plus en plus. Marlène, pour la première fois depuis que nous vivions ensemble, par lassitude sans doute alors que je crus naïvement qu'elle comprenait enfin l'importance de la bicyclette dans ma vie, ne formula aucune objection à ce que je ne l'accompagne pas. Le cœur léger et le corps revigoré, je partis en direction de Mainville.

Avec Marlène, nous avons l'habitude de fréquenter les restaurants du centre-ville, ainsi que les musées et les théâtres de la capitale ; je connaissais encore très mal la campagne environnante. D'ailleurs, j'avais été assez déçu de retrouver des paysages semblables à ceux de mes souvenirs de collégien au cours de mes premières sorties en vélo. Les quinze kilomètres qui me séparaient de Mainville me confirmèrent d'abord cette impression : d'immenses plaines battues par les vents, d'interminables et monotones lignes droites le long de champs aux couleurs sombres au sein desquels les cultures printanières sortaient poussivement de terre. En approchant de Mainville, je sentis néanmoins un changement imperceptible : quelques bosquets apparurent çà et là ; puis, en quittant la large départementale pour prendre une route plus étroite, je fus agréablement surpris de plonger, pendant trois virages, au cœur d'une forêt de châtaigniers. Un kilomètre après cette heureuse découverte, j'entrai dans le village pour m'arrêter devant la mairie, là où le CycloMainvillois donnait habituellement rendez-vous à ses

adhérents. Sur un panneau d'affichage réservé aux associations, je découvris un petit article qui leur était consacré, tiré d'une gazette locale et accompagné d'une photo en noir et blanc d'un groupe de cyclistes ; et ce petit texte ajouté à la main en bas de l'article : « pour tout renseignement, contacter Yvette » suivi d'un numéro de téléphone. Par chance, j'avais un petit crayon de papier dans une de mes poches : je notai le numéro de téléphone sur un emballage de pâte de fruits.

Je ne ressentais plus aucune douleur dans la cuisse ; le vent était tombé et le bleu commençait à envahir le ciel. J'avais l'impression de revivre. Plutôt que de rentrer par le même chemin, je traversai le village en franchissant un cours d'eau par un petit pont de pierres avant de longer un large verger composé de pommiers tandis qu'un peu plus loin, de belles maisons se prélassaient au milieu de vastes terrains ombragés. Peu après la sortie du village, une petite route sur ma droite indiqua « Vallée de la Gire » ; je suivis l'indication. Pendant une dizaine de kilomètres, la route serpenta de concert avec la petite rivière, le temps de traverser deux hameaux puis de parvenir au panneau « Gironville », qui marquait l'entrée d'une bourgade plus importante. En débouchant sur la place principale, je découvris le mur d'enceinte d'un château dont on pouvait apercevoir un donjon carré surmonté d'une toiture en ardoises d'où jaillissaient de hautes cheminées ; je longeai le parc du château et passai sous les ruines d'un vieil aqueduc sur lequel de hautes herbes avaient élu domicile. En quittant Gironville, je retrouvai la rivière de la Gire et un nouveau panneau m'indiqua que j'étais à une vingtaine de kilomètres à peine de mon point de départ. La route suivit alors un vallon encaissé ; de temps à autre, une petite route s'élevait sur ma gauche ; je brûlais d'envie de découvrir cet inattendu terrain de jeu, mais je choisis de m'abstenir. Je reviendrais, c'était certain maintenant. À quelques kilomètres de l'appartement de centre-ville de Marlène, au milieu de plaines qui m'avaient toujours paru bien austères, je venais de découvrir un petit coin de paradis.

Le Picon bière

J'étais à peine rentré de mon périple du côté de Mainville que je téléphonai à Yvette pour lui faire part de mon souhait de rejoindre leur club ; rendez-vous fut pris pour le dimanche suivant, à huit heures trente sur le parking de la mairie. Depuis cinq ans maintenant, j'accompagnais Marlène à la piscine le dimanche matin et jusqu'à présent, je devais reconnaître que ces deux heures hebdomadaires m'avaient bien aidé à me maintenir dans une bonne condition physique, même si je n'avais pas hésité, la première fois, à lui faire remarquer que la matinée avait traîné en longueurs. Mon humour n'avait guère été apprécié, et lors des séances suivantes, je m'étais contenté de suivre le sillage de Marlène sans rien dire. En lui annonçant mon nouveau programme dominical, Marlène ne sembla pas contrariée de me voir de nouveau l'abandonner ; elle insista seulement sur le fait que je devais être rentré vers midi ; nous étions conviés à manger chez ses parents.

Je choisis de me rendre à Mainville en vélo. Certes, les quinze kilomètres du retour seraient peut-être un peu difficiles, mais malgré mon expérience ratée avec le Vélo Sport puis mon repos forcé, j'avais eu l'agréable surprise de retrouver d'excellentes sensations au cours de ma dernière sortie. Dès sept heures et demie, je quittai le centre-ville ; si la proximité de l'hiver laissait encore des traces blanches le long des bas-côtés, une belle journée s'annonçait et je revis avec un plaisir non dissimulé la descente au milieu des châtaigniers. J'arrivai sur place avec près de vingt minutes d'avance. Le village s'éveillait doucement et en passant devant la boulangerie, je sentis la bonne odeur du pain à peine sorti du four. Je profitai quelques instants de cette atmosphère paisible avant que deux coureurs d'une cinquantaine d'années me rejoignissent à leur tour. Ils

se présentèrent rapidement et nous commençâmes à discuter : je leur racontai en deux mots mes péripéties puis leur indiquai que j'étais venu ici sur les conseils de Monsieur Gontran tandis que de leur côté, ils me présentèrent les membres du club qui ralliaient la place les uns après les autres. Tout à coup, mon attention se porta sur l'arrivée d'un petit bout de femme avec de longs cheveux bouclés dépassant d'un casque blanc. C'était Yvette ; son mari Bruno l'accompagnait. J'apprendrai au cours de la matinée qu'elle avait fondé le club quinze ans auparavant pour permettre à son époux de vivre au mieux sa passion pour le cyclisme. Plus tard, elle me confiera que Bruno avait participé en son temps au championnat national amateur, et qu'un de ses coéquipiers de l'époque avait ensuite joué les premiers rôles chez les professionnels. Bruno, par modestie sans doute, ne faisait quant à lui jamais état de son glorieux passé. Je ne pus m'empêcher de penser avec une certaine tendresse qu'Yvette devait profondément aimer son époux quand elle m'avoua ne pas être franchement amateur de cyclisme avant leur rencontre. Pourtant, après avoir suivi Bruno au gré des compétitions, le jour où il avait mis un terme à sa carrière amateur un peu avant d'avoir quarante ans, elle avait décidé de partager la passion de son mari en même temps qu'elle fondait le CycloMainvillois. Depuis, elle parcourait chaque dimanche une cinquantaine de kilomètres avec le « groupe loisirs » avant de se rendre dans le local du club pour préparer la collation qui serait servie aux participants des différentes randonnées de la matinée.

Ce fut dans une ambiance très conviviale qu'une vingtaine de coureurs quittèrent Mainville à allure modérée. Pourtant, en me renseignant sur le nombre de kilomètres que nous allions effectuer, environ quatre-vingt-dix, je devins circonspect : quatre-vingt-dix... plus quinze... plus quinze... ah oui quand même... Je me demandai si pour ma première sortie avec mon nouveau club, je n'avais pas été quelque peu présomptueux ; d'ici la fin de la matinée, j'allais allègrement franchir le seuil des cent kilomètres.

Pendant plus d'une heure, notre groupe évolua selon une organisation bien rodée : nous prenions des relais d'environ cinq cents mètres deux par deux avant de nous écarter pour céder la place au duo situé derrière nous ; il y avait peu de vent et il était agréable de rouler en tête. J'en profitai pour faire plus ample connaissance avec les autres coureurs et admirer le paysage puisque nous empruntions des routes qui m'étaient totalement inconnues. Il fallut une montée sèche d'un demi-kilomètre pour rompre cette belle harmonie : quelques coureurs, se sentant des fourmis dans les jambes, choisirent d'accélérer. J'hésitai à les accompagner, mais en interrogeant du regard Bruno qui était resté en arrière, ce dernier me répondit : « dans les côtes, c'est toujours chacun pour soi ; l'important c'est que tout le monde se regroupe là-haut ; fais-toi plaisir si tu as les jambes ! » Je n'en demandais pas tant et m'élançai à la poursuite des fuyards. Je les rattrapai assez rapidement, mais essoufflé par mon effort, je choisis de rester sagement dans leurs roues. La portion plate qui suivit fut parcourue à faible allure, le temps que se reformât le peloton ; puis nous escaladâmes deux nouvelles côtes et le schéma précédent se répéta. Je regardai mon compteur : il indiquait dix heures trente et nous avions déjà parcouru presque cinquante-cinq kilomètres.

Après le passage de ces trois difficultés, l'allure se fit plus rapide, les conversations plus discrètes et l'organisation en tête en fut modifiée : ils n'étaient plus que cinq ou six à prendre des relais appuyés pendant que le reste de la troupe se contentait de suivre sans dire un mot. De mon côté, je ressentais le poids des kilomètres peser sur mes cuisses ; je m'accrochai en serrant les dents. À dix kilomètres de l'arrivée, alors que je pensais être tiré d'affaire et que je parviendrais à tenir mon rang jusqu'au bout, je devinai qu'il y avait de l'excitation dans l'air. Bruno se porta alors à ma hauteur et me prévint : « Ne sois pas surpris Frédéric, ça va visser sévère ; dans les derniers kilomètres, on aime bien se tirer la bourre ! Si tu as du mal à suivre, ce qui peut arriver surtout pour une première, on se

retrouve au local : on va arriver à Mainville par une petite descente ; à un moment, tu longeras un long mur d'enceinte sur la gauche de la route ; tu t'arrêtes à hauteur des vélos qui seront posés contre le mur et tu verras une porte de couleur verte ; tu entres et tu trouveras toujours quelqu'un pour te servir l'apéro. Allez, bonne chance ! » Sans doute était-ce le signal que tout le monde attendait, car immédiatement l'allure devint extrêmement rapide et je fus rejeté sans ménagement à l'arrière. Je suivis tant bien que mal pendant près de cinq kilomètres, mais dans le long faux plat descendant qui nous ramenait sur Mainville, le rythme devint infernal. En regardant le peloton s'éloigner inexorablement, j'esquissai néanmoins un sourire : j'étais heureux ; j'avais l'impression d'avoir trouvé le club qui correspondait à mes attentes. Au tout début de la sortie, j'avais même pu avoir une assez longue conversation avec Bruno, ce dernier ayant pris le temps de m'expliquer qu'aux beaux jours, le club participait aux randonnées cyclotouristes de la région et au mois de juin, à une épreuve de renom en montagne.

Quand, bon dernier, j'entrouvris la porte qui donnait sur un parc verdoyant, je fus accueilli en héros par l'ensemble des membres du club. En une seule sortie, ils m'avaient adopté et j'en fus si touché que j'en oubliai l'heure et le fait que je m'étais fait distancé par des types qui avaient, pour la plupart d'entre eux, plus de vingt ans que moi. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. Yvette, aidée par deux jeunes adolescents, finissait de poser sur une grande table un impressionnant apéritif : petits gâteaux, olives, cacahuètes et autres pistaches ; sans compter que de belles assiettes de charcuterie côtoyaient divers sodas ainsi que des jus de fruits. Je remarquai également une mystérieuse bouteille à l'aide de laquelle Bruno remplissait le fond des verres avant d'y ajouter de la bière qui moussait généreusement. « Alors Frédo, on peut t'appeler Frédo hein ! Un petit Picon ? » Je n'eus pas le temps d'exprimer un timide « non » que Bruno me tendit un verre en riant. Depuis mon aventure avec le vin chaud de Manu, je ne buvais que rarement de l'alcool.

D'ailleurs, au cours de mes soirées mondaines en compagnie de Marlène, je me sentais souvent bien seul au fur et à mesure que l'heure avançait et que l'alcool faisait son effet sur mes voisins. Là, associé à la fatigue et à la bière, le Picon me fit rapidement tourner la tête. Je devins très loquace, limite euphorique, discutant et plaisantant allègrement avec mes nouveaux coéquipiers. Je fus sur mon petit nuage jusqu'au moment où je vis les premiers coureurs me serrer la main et indiquer à la cotonnade : « bon, ce n'est pas tout ça, mais ma petite famille m'attend pour manger. Allez, à dimanche prochain ! »

Le retour sur terre fut brutal. Je fixai ma montre avec incrédulité : il était treize heures ; j'avais déjà une heure de retard et il me restait encore quinze kilomètres de route ; Marlène allait me tuer. Je lui téléphonai en m'excusant, mais au ton courroucé de sa voix, je préfèrai lui mentir lâchement en prétendant que j'avais crevé par deux fois et qu'il ne fallait pas qu'elle m'attende pour se rendre chez ses parents ; que j'étais fatigué, ce qui était vrai en revanche, et que je resterais me reposer à l'appartement. Elle raccrocha sans dire un mot. Il me restait cependant une dernière difficulté à affronter : j'avais plus de cent kilomètres dans les jambes, un Picon bière qui commençait sérieusement à me peser sur l'estomac et devant moi quinze kilomètres à parcourir. Qu'ils furent difficiles ces quinze kilomètres ! Crampes, nausées ; je dus même m'arrêter deux fois tellement j'avais envie de vomir. Je crois qu'il me fallut près d'une heure pour réaliser la fin de mon parcours. En entrant en titubant dans l'appartement et en déposant mon vélo dans la buanderie, je consultai le compteur : j'avais effectué près de cent trente kilomètres. Jamais je n'aurais imaginé réaliser un jour une telle distance ! En revanche, lors de la prochaine sortie, je me rendrai à Mainville en voiture, ce qui de surcroît me fera une bonne excuse pour refuser le Picon bière ! Je m'effondrai sur le canapé.

Je n'entendis pas Marlène quand elle rentra vers seize heures.

Le soir, pour tenter de briser le lourd silence qui planait sur le repas, j'essayai de lui faire partager, en omettant les détails les plus compromettants, ma joie d'avoir découvert ce club ; je vis bien que son sourire était de façade, que le temps de notre rencontre dans les montagnes n'était plus qu'un lointain souvenir et que... mais je n'avais pas encore trente ans, j'étais encore jeune et notre relation pourrait très bien connaître des jours meilleurs, surtout si de mon côté je retrouvais ce qui m'avait finalement tant manqué. J'étais tellement heureux d'avoir renoué avec le cyclisme.

Pendant les mois qui suivirent, je ne manquai pas un seul rendez-vous dominical avec le CycloMainvillois au sein duquel je fis d'impressionnants progrès. Alors certes, je ne pouvais plus rivaliser avec mes coéquipiers au picon bière, mais j'arrivais dorénavant toujours dans les premiers pour l'apéritif ! En parallèle, je m'entraînais presque tous les mercredis après-midi et il n'était pas rare que ma sortie en solitaire avoisinât les cent kilomètres. Il m'arrivait également de faire un petit tour d'échauffement le samedi. Je parcourrais près de deux cent cinquante kilomètres par semaine.

Marathon en montagne

J'avais intégré le club au printemps et déjà se profilait la fameuse sortie du mois de juin. Cette année, Yvette avait choisi un haut lieu du cyclotourisme ; les cols de cette région de moyenne montagne n'étaient pas aussi réputés que ceux des Alpes, mais nous évoluerions sur un terrain où il n'y avait pas un seul kilomètre de plat. De plus, le parcours était, de l'avis de ceux qui l'avaient déjà emprunté, de toute beauté. Il était prévu que nous arrivions sur place le jeudi après-midi ; suivrait un entraînement tranquille sur le début du parcours le vendredi matin avant la randonnée qui était programmée le samedi ; et, après une nuit de repos bien méritée, nous rentrerions le dimanche dans nos foyers.

Un des membres du club, bricoleur hors pair, avait fabriqué une remorque où l'on pouvait installer puis véhiculer avec une facilité déconcertante une douzaine de vélos. J'étais admiratif de l'énergie et du temps passé par tous les bénévoles du CycloMainvillois. C'est certainement en raison de leur enthousiasme communicatif que je me proposai de participer à l'organisation de ce rendez-vous important : je rejoignis le gîte dès le mercredi après-midi avec ladite remorque et trois autres membres du club afin de préparer les lieux avant l'arrivée de l'ensemble des participants. Très tôt dans la matinée, nous avons chargé la remorque avant de faire le trajet de cinq cents kilomètres qui nous séparait du lieu de la concentration cycliste. Une fois arrivés sur place, nous avons rangé avec soin les dix vélos avant d'aller faire les courses pour une quinzaine de personnes puis de préparer les repas pour les jours suivants. Nous avons dû en outre effectuer un grand ménage et donner un bon coup d'aération au gîte, ce dernier n'ayant pas été habité depuis l'été précédent. En m'allongeant enfin sur mon lit vers

vingt-deux heures, je ne pus m'empêcher de penser que j'avais vécu une journée certes éreintante, mais qui avait eu à elle seule beaucoup plus de sens que toutes celles passées à éplucher les comptes d'une entreprise pour laquelle je n'avais aucune affinité ; et que dire quand, après cette journée de travail sans âme, je devais ensuite passer la soirée dans un appartement dans lequel je me sentais trop à l'étroit en regardant un film dont j'oublierais le titre dès le lendemain. Je sombrai dans un profond sommeil.

Je devais garder un formidable souvenir de cette longue randonnée avec le CycloMainvillois même si elle fut entachée d'un bien triste incident survenu au cours de notre reconnaissance du vendredi matin. Nous étions partis vers dix heures avec comme objectif de reconnaître le deuxième col du parcours, un col qui avait le double avantage de ne comporter aucune difficulté et d'être peu éloigné de notre gîte. Il faisait un temps magnifique et nous n'étions pas les seuls à avoir eu cette idée : des dizaines de cyclistes avaient envahi la route ; le vélo était à la fête. Si mes compagnons choisirent d'escalader le col à un rythme assez soutenu, je préfèrai pour ma part monter sans forcer, pour profiter du paysage et ne pas me laisser griser par l'atmosphère qui régnait sur la route ; je voulais également préserver toute mon énergie pour la journée du lendemain. La pente était relativement douce et je sentais monter la chaleur en provenance de l'asphalte. Au cours de mon ascension, une belle vallée boisée se découvrit en contrebas ; sur le versant opposé, un petit village s'accrochait à la montagne. Un vent léger fit son apparition et je compris que l'horizon allait se dégager : je m'approchais du col. Brutalement tiré de ma contemplation, je dus faire un écart pour éviter un cycliste qui était allongé par terre ; les pompiers s'affairaient autour de lui et un des sauveteurs lui prodiguait un massage cardiaque. Lorsque je rejoignis le reste de mes compagnons au sommet du col, nous n'évoquâmes pas le drame qui très certainement était en train de se jouer une centaine de mètres plus bas. Lors de la descente, nous fûmes d'abord silencieux ; puis la joie

de nous trouver là tous ensemble, la beauté du paysage et le soleil qui brillait et nous commençâmes à oublier ce que nous avions vu ; les conversations et les rires reprirent : rien ne viendrait gâcher notre fête même si aujourd'hui encore, j'ai parfois une pensée pour ce coureur que j'avais vu allongé sur la route. Qu'était-il devenu ?

Au pied du gîte coulait une tranquille rivière et plusieurs d'entre nous bravèrent la fraîcheur de l'eau pour piquer une tête ; je me contentai de faire une sieste sur un rocher patiné par le temps. Derrière la longue bâtisse, une petite voie ferrée qui semblait désaffectée longeait des champs de luzerne ; quelle ne fut pas notre surprise de voir passer, vers la fin de l'après-midi, alors que nous jouions au tarot sur la terrasse, un train à vapeur avec deux wagons de passagers qui nous saluèrent joyeusement. À la fin de cette journée qui se termina sous un magnifique coucher de soleil, après que le cri des hiboux eut résonné au crépuscule, le début de nuit fut plus chaotique : nous étions quatre par chambre, installés dans des lits superposés et le coureur situé au-dessus de moi s'endormit immédiatement en ronflant comme un sonneur. Au-delà de ce bruit insupportable, je nourrissais également quelques inquiétudes pour la journée du lendemain. C'était ma première randonnée cycloportive et même si j'avais l'expérience des longs cols alpins avec mon *mountain bike*, cela remontait maintenant à plusieurs années. Certes, je disposais aujourd'hui d'un vélo beaucoup plus léger, mais avec tous ces cyclistes rassemblés autour de moi, comment allais-je me comporter au milieu de cet immense peloton ? De nombreuses autres questions s'invitèrent au milieu des ronflements sans que je leur trouvasse une réponse satisfaisante. Je ne m'endormis que très tardivement, et quand le réveil sonna dès quatre heures trente, il me fut bien difficile d'émerger de mon sommeil. Pourtant, après une bonne douche et devant les premières lueurs du jour qui effaçaient les étoiles, j'oubliai l'appréhension d'avoir passé une nuit courte et agitée.

Le départ était situé à une dizaine de kilomètres de notre gîte, à huit heures trente. Si nous nous étions levés si tôt, c'était pour deux raisons : trouver sans trop de difficultés une place pour garer la remorque sur les parkings mis à notre disposition et être parmi les premiers sur la ligne de départ, car l'épreuve rassemblait plusieurs milliers de participants. Le spectacle était impressionnant : dans un village d'environ neuf cents âmes, je vis des centaines de vélos se diriger vers l'immense banderole qui symbolisait le départ ; nous étions loin d'être les seuls à souhaiter être bien placés sur la ligne. Une fois arrivés sur place, nous avions encore presque deux heures à patienter avant d'être libérés ; mais il était maintenant hors de question de quitter notre petit bout de bitume si durement acquis ! De toute façon, nous étions tellement nombreux qu'il nous était presque impossible de faire le moindre mouvement. L'attente fut si longue que malgré la fraîcheur matinale, je me laissai peu à peu gagner par la torpeur. Tout autour de moi, l'agitation se transforma en une sorte de fond sonore et je m'assoupis en écoutant d'une oreille distraite les conversations des cyclistes les plus proches ; je fermai les yeux et commençai à somnoler : dans mon esprit défilaient les images d'une route serpentant en direction d'un col verdoyant ; je roulais sur cette route en dépassant des dizaines de coureurs ; le col se rapprochait ; l'intensité lumineuse devenait de plus en plus forte, comme irréaliste ; j'avais l'impression de tutoyer les sommets et de...

Le départ vient d'être donné et je suis précipité dans un univers chaotique : il y a des vélos partout ; ça roule vite, très vite alors que nous sommes dans une légère descente. L'impression est étrange... Nous formons un immense peloton et pourtant chacun semble uniquement concentré sur sa propre machine. Pour ne pas me laisser submerger par la peur, je fixe un point invisible loin devant moi et je jette toutes mes forces dans la bataille, avec comme objectif de le rejoindre au plus vite. Je n'entends que le sifflement des roues, parfois un coup de frein qui provoque une accélération des battements de mon cœur. Au milieu de tout ce brouhaha mécanique

règne un étrange silence du côté des hommes : aucune parole, aucun cri en provenance des visages crispés. Au bout de quelques kilomètres, je commence néanmoins à m'habituer à cette singulière atmosphère et je distingue la route qui un peu plus loin poursuit sa descente dans la forêt. Tout à coup, l'angoisse m'étreint ; j'ai la sensation d'avoir crevé de la roue arrière. Un long frisson parcourt tout mon corps ; je suis proche de la panique. Comme je peux, je ralentis progressivement en même temps que je tente de rejoindre le bord de la route ; je me fais doubler de tous les côtés et il me faudra d'interminables secondes pour m'arrêter sans dommage sur le talus. Fébrilement, je regarde ma roue : elle n'a absolument rien. Entre soulagement et colère, je m'apprête à remonter sur mon vélo. Nous sommes en bas de la descente ; devant moi, j'aperçois les lacets du premier col de la journée. Le bruit des vélos est assourdissant : je vois un torrent de cyclistes déferler sous mes yeux incrédules. À plusieurs reprises, je sens des guidons me frôler. Comment vais-je faire pour m'insérer dans ce trafic infernal ? J'attends une légère accalmie ; une minute, deux minutes, peut-être plus ; en vain. Le flot est ininterrompu ; je ne parviendrai jamais à reprendre ma place ; je vais devoir attendre que tout le monde soit passé et... et puis j'arrête de réfléchir, je monte sur mon vélo, regarde droit devant et me jette d'un coup de pédale rageur sur la route. Je ferme les yeux. Derrière moi, j'entends le bruit des freins... rien de plus... je suis reparti au milieu de cette folie... En quelques minutes, j'ai l'impression de m'être vidé de tout l'influx que j'avais patiemment emmagasiné au cours de ces derniers jours.

À mon grand soulagement, la pente s'élève enfin. L'immense peloton, surpris par ce changement de relief, renâcle de toutes parts. Des groupes de quatre ou cinq coureurs se forment pour affronter cette première difficulté. Quelques cyclistes s'arrêtent sur les bas-côtés pour souffler ou régler un petit problème mécanique ; je vois déjà des visages grimacer sous l'effort. Quant à moi, je peux enfin entamer la montée en retrouvant le sourire ; je crois entendre le cri

d'un rapace loin dans les arbres. Au bout de trente kilomètres, à la faveur d'un long faux plat, je me laisse glisser dans un gros peloton d'environ soixante coureurs. L'accalmie sera de courte durée. Alors que le groupe roule sans à-coups, un concurrent fait un écart et celui qui le suit ne peut éviter la chute. Quelque peu en retrait, je parviens à m'arrêter sans tomber ; je descends porter secours au cycliste malheureux. Par chance, il est tombé dans le fossé où l'herbe a amorti sa chute ; il n'a que quelques égratignures. En revanche, son vélo a heurté le bitume de plein fouet et la fourbe est endommagée ; il ne pourra pas continuer. Légèrement contrarié par ce nouvel incident, j'accélère le rythme et dans le col suivant, je rattrape un à un la plupart de mes anciens compagnons. Peu avant d'arriver en haut du col, je double un coureur dont la tige de selle vient de se casser et qui se retrouve à devoir pédaler en danseuse avant de probablement abandonner. Vraiment, quel début de matinée bien agité !

Il y a toujours énormément de monde sur la route, mais les groupes sont de plus en plus espacés ; parfois, quelques coureurs me doublent en trombe dans une descente. Sans vraiment m'en être rendu compte, il est midi passé et j'ai déjà parcouru près de cent kilomètres. En abordant le deuxième ravitaillement, je ne me trouve pas spécialement fatigué. Pourtant, peu de temps après cet arrêt au cours duquel je prends le temps de bien m'alimenter, je suis surpris par une montée revêche. En étudiant le parcours sur la carte, je n'avais pas noté cette difficulté ; je ressens un peu de lassitude, une légère angoisse également, car dans trois kilomètres je vais devoir faire un choix : suivre une très longue descente ou tourner à gauche pour prendre le grand parcours qui allongera ma sortie de près de cinquante kilomètres. Je suis alors rattrapé par un groupe d'environ vingt coureurs et je me place prudemment en queue de peloton pour récupérer un peu. Nous sommes confrontés à un fort vent de face et j'entends les hommes à l'avant demander de l'aide pour les relais. Les volontaires sont rares et la tension monte au sein du groupe. Je

me fais aussi discret que possible à l'arrière ; je ne suis pas très fier de me comporter en passager clandestin. Nous arrivons enfin en vue de la bifurcation. Le vent souffle maintenant très violemment. Sur la droite, un curieux mont tout pelé émerge d'une ceinture arborée ; tout autour, des champs parsemés de bruyères et de genêts accueillent des vaches au pelage blanc. Un cycliste s'exclame : « Hé bien, pas fâché d'en terminer avec ce putain de faux col ! On aura bien mérité la longue descente qui s'annonce. Et bonne chance aux courageux qui partent sur la grande boucle ! » À ma grande surprise, je vois l'intégralité des coureurs s'engager dans la descente au moment où je tourne à gauche : je me retrouve tout seul au milieu de la lande.

Pendant plusieurs kilomètres, je me sens complètement perdu ; j'hésite même à faire demi-tour ; le vent souffle toujours aussi fort. Loin devant, j'aperçois un coureur que je n'arrive pas à rattraper ; il n'y a personne derrière moi. Puis, peu à peu, le paysage se fait plus accueillant ; les arbres reprennent le dessus sur la lande et le vent semble vouloir faiblir. J'apprécie la solitude des lieux. Après cette matinée passée au milieu des autres cyclistes, je m'aperçois que j'avais besoin, sinon de silence, d'une atmosphère plus apaisée : si je dois toujours être attentif à la route, je n'ai plus à prêter attention aux autres coureurs ; je peux enfin me relâcher. Pendant plus de dix kilomètres, je me laisse descendre le long d'une route qui serpente au milieu des arbres ; plus loin, je la vois remonter en bordure d'un coteau pierreux. À l'horizon, pas la moindre trace d'habitation ; je goûte le côté sauvage des lieux.

Le paysage change une nouvelle fois : j'emprunte une gorge encaissée ; sur la gauche, une falaise abrupte ; à droite en contrebas, un torrent court vigoureusement à mes côtés. Je dois me montrer plus prudent : la route se gondole ; l'hiver, le gel doit la mettre à rude épreuve. Il fait très sombre dans ces gorges qui peu à peu deviennent inhospitalières. Tout à coup, j'aperçois des maisons accrochées à la

roche surgir de la rive opposée ; un pont en pierre me guide vers l'entrée d'un village où je suis accueilli, à mon plus grand étonnement, presque en héros : j'apprends que je suis seulement le quarante-cinquième coureur à me présenter, la difficulté et la longueur de ce circuit qui dépasse allègrement les deux cents kilomètres n'attirant pas les foules, m'indique-t-on au ravitaillement. Je commence à me demander si je n'ai pas été quelque peu inconscient de me lancer dans cette aventure ; je me rassure en me rappelant les propos de Monsieur Gontran : peut-être ai-je de bonnes dispositions pour les épreuves d'endurance. Et puis, ne suis-je pas sur mon terrain de jeu favori ? À proximité du ravitaillement, je m'assieds pendant quelques instants sur le rebord d'une fontaine et j'admire le spectacle de l'eau qui jaillit au soleil. Deux coureurs s'arrêtent à leur tour et je choisis de repartir en leur compagnie ; un col long de onze kilomètres nous attend. La dénivelée n'est pas exceptionnelle, mais située à ce moment du parcours, je pressens que son ascension pourrait s'avérer difficile ; je ne vais pas être déçu. Alors que je me sentais encore très frais en bas du col, plaisantant avec mes deux camarades de route, l'effet de ma pause certainement, la fatigue me gagne avant même d'être à la moitié du col ; irrésistiblement, les deux cyclistes qui m'accompagnent prennent le large, non sans m'avoir encouragé avec bienveillance. Leur sollicitude est loin d'être suffisante et la deuxième moitié de la montée tourne au calvaire. Victime d'un énorme coup de barre, je zigzague sur la route ; je suis collé au goudron et mon compteur ne parvient qu'à afficher un bien maigre huit voir neuf kilomètres à l'heure. Je dois même m'arrêter et m'asseoir dix minutes sur le bas-côté, le temps de manger et de boire abondamment pour tenter de rassembler mes forces. Il me faudra presque une heure trente pour parcourir les onze kilomètres de l'ascension, une éternité. Heureusement, la longue descente qui suit me permet de me refaire une santé ; je retrouve également l'itinéraire commun à l'ensemble des parcours. Alors que j'évoluais en solitaire depuis près de trois heures, me voici de nouveau au milieu des randonneurs ; ces derniers

sont plus lents que moi puisqu'ils comptent cinquante kilomètres de moins à leur actif. Pendant toute la fin de la course, je rattrape des dizaines de cyclistes ; j'ai l'impression d'effectuer une remontée fantastique qui me galvanise autant sur le plan mental que physique. La dernière difficulté est presque une formalité, malgré de forts pourcentages au pied d'un col qui emprunte une route très étroite. Encouragé par les quelques spectateurs encore présents, je revis totalement.

Enfin la dernière descente... Je sens comme une vague d'émotion me submerger. J'ai l'impression, non pas d'être seul sur terre, mais de jouir intensément d'un moment qui m'est exclusivement réservé, quelque chose de précieux que jamais personne ne pourra me voler : mon exploit m'appartient comme semblent m'appartenir tous les lieux que j'ai traversés au cours de cette incroyable journée. Même le soleil que je vois descendre à l'horizon semble me saluer avec honneur et respect. Si j'étais du genre à faire des grandes phrases qui ne veulent pas dire grand-chose, je dirais que je suis en train d'approcher, le temps de cette dernière descente, la quintessence de la liberté, avec un grand L ! Quelque chose qui rimerait avec Vérité... Mais si je ne crains pas me brûler les ailes comme Icare, il serait dommage que je terminasse ma course dans un ravin... Passé cet instant de lyrisme un rien grand-guignol, je profite prudemment de la descente et des derniers rayons du soleil avant de passer, avec un sourire béat sur le visage et les larmes aux yeux, la ligne d'arrivée.

Malgré quelques crampes qui se rappelèrent à mon bon souvenir, je restais sur mon petit nuage une bonne partie de la soirée avant de m'endormir, terrassé par la fatigue, dans un sommeil sans rêves. Le lendemain matin, installé à l'arrière de la voiture qui me ramenait dans la plaine, et en regardant derrière la vitre le paysage défiler, j'essayai de me souvenir de ma folle journée. J'avais bien du mal à croire que tout ce que j'avais vécu et ressenti eût existé. À mon

retour, j'aurais souhaité partager tous ces moments magiques avec Marlène, en lui racontant le gîte, le torrent et le petit train, et bien entendu ma formidable épopée. Pourtant, quand je pénétrai le visage radieux dans l'appartement, et devant les yeux mélancoliques de Marlène qui me demanda poliment comment s'était déroulée mon escapade, je ne pus articuler qu'un bref : « c'était bien. Vraiment bien ».

Six cent trente kilomètres plus tard

L'été qui suivit, nous passâmes la majeure partie de nos vacances à Fontperdu dans le chalet des parents de Marlène. Au cours d'un dîner au restaurant, ma compagne m'avoua qu'elle allait restreindre ses voyages à l'étranger qui la fatiguait plus qu'elle ne l'aurait pensé ; quant à moi, je lui indiquai que j'avais demandé à changer de poste pour prendre la responsabilité du bureau des contentieux, ce qu'elle s'empressa dès le lendemain d'annoncer fièrement à son père. Ce que j'avais bien pris soin d'éviter de préciser, c'était que ledit bureau n'était composé que de deux personnes et que j'espérais m'organiser avec plus de souplesse que dans mon emploi précédent. Au service de la comptabilité où le travail tombait avec la régularité d'un métronome, il m'était parfois difficile de m'absenter le mercredi après-midi sans quelques grincements de dents.

Ce fut au cours de ce bel été que je croisai pour la troisième fois le Tour de France. Dix ans après notre dernière rencontre, rendez-vous avait été pris sur les pentes d'un de ces cols mythiques qui font partie de la légende de la Grande Boucle. C'était la dernière ascension de la journée et l'arrivée allait être jugée en bas de la descente qui suivrait. Plutôt que de devoir jouer des coudes dans les ultimes lacets qui avaient été pris d'assaut par les spectateurs depuis trois ou quatre jours, j'avais préféré me poster au tout début de l'ascension ; j'étais presque tout seul sur le bas-côté de la route. Quand l'homme de tête apparut à la sortie du premier virage, je songeai un court instant à prendre sa place pour filer vers la victoire. Je m'identifiai d'autant plus facilement à lui que j'avais escaladé ce col à de nombreuses reprises et souvent j'avais rêvé de participer au

Tour de France, quand après une pénible journée de travail, au moment où j'allais basculer dans le sommeil, je me voyais gagner une étape sous les vivats au cours d'une arrivée au sommet. Derrière l'échappée, il y avait un groupe de quatre ou cinq coureurs, à environ deux minutes ; il était peu probable qu'ils parviennent à rattraper l'homme de tête avant l'arrivée. Peu de temps après, je vis déboucher un autre concurrent, tout seul ; difficile de dire s'il venait d'être lâché du groupe de poursuivants ou s'il tentait de les rejoindre après s'être extirpé du peloton. Alors qu'il allait passer sur le côté droit de la route, j'étais installé dans le talus à gauche, le cycliste commença à se diriger vers moi en criant : « ils sont loin les autres devant ? Ils sont loin ? » Malgré ma surprise, je parvins à lui balbutier qu'ils devaient être à un peu moins d'une minute, et soufflant un « merci » derrière un masque de souffrance, le coureur poursuivit alors sa vaine poursuite. En y songeant aujourd'hui avec une certaine émotion, avec un peu de fierté aussi je crois, je me dis que j'avais moi-même participé à la course, et tant pis si mon intervention n'avait été ce jour-là qu'une poussière microscopique perdue au milieu de toute la tornade médiatique qui suivait le Tour ; ce tout petit événement m'avait rendu intensément heureux.

*

Au tout début du mois de septembre eu lieu l'assemblée générale du CycloMainvillois ; et, à cette occasion, j'appris une nouvelle importante. Cela faisait maintenant plusieurs années que les dirigeants réfléchissaient à inscrire le club à une épreuve de cette envergure dont l'organisation demanderait un investissement important aussi bien côté bénévoles que côté coureurs : le CycloMainvillois participerait la saison prochaine à *La Guyenne*, une randonnée cycliste de six cent trente kilomètres qui, peu avant l'été, traverserait une bonne partie du pays pour se terminer non loin de Mainville. Les dirigeants précisèrent d'emblée que l'objectif serait de rallier l'arrivée en un seul groupe et en moins de trente heures ; pour

un départ donné à six heures du matin, cela signifiait arriver au plus tard à midi le lendemain, soit une moyenne de vingt et un kilomètres à l'heure, pauses comprises. Il n'était pas question de dormir, mais seulement de s'arrêter pour se restaurer le midi et le soir ; tout ce qui était nourriture, matériel et vêtements de rechange serait acheminé par des voitures suiveuses. Ces voitures seraient au nombre de trois : le « camion-bar » en amont, comme la surnomma Bruno, pour préparer et servir les repas ; une voiture à proximité des coureurs pour les dépannages rapides ; et plus loin derrière, un véhicule avec la grande remorque qui pourrait accueillir, même si personne ne le souhaitait, ceux qui auraient abandonné. En quittant Mainville à la nuit tombée, j'avais bien du mal à retenir tout ce que j'avais entendu au cours de la soirée ; en revanche, je me voyais très bien sur mon vélo, filant dans la nuit sous la protection de la pleine lune qui m'ouvrait la route en l'éclairant avec bienveillance.

Nous fûmes une douzaine à souhaiter tenter l'aventure et entre les mois de janvier et de juin, nous nous réunîmes à plusieurs reprises dans le pavillon d'Yvette et Bruno afin de préparer dans le moindre détail cette longue randonnée. J'aimais la chaleur et la douceur qui se dégageait de leur foyer ; et, à chaque fois que notre bande quittait leur maison dans un joyeux bazar, j'étais toujours un peu gêné d'avoir eu l'impression de profaner les lieux pendant les deux heures qu'avait duré notre présence. Au-delà des questions d'ordre logistique, il était également essentiel de bien nous organiser sur le vélo. Lors de nos sorties du dimanche, nous prîmes ainsi le temps de travailler la cohésion du groupe ; et, si certains d'entre nous durent ralentir quelque peu l'allure, les plus lents de leur côté s'efforcèrent de gagner un peu en vitesse. Nous nous entraînâmes aussi à lisser nos efforts, à prendre des relais à vitesse constante ainsi qu'à modérer nos ardeurs dans les côtes. Il fallut plusieurs semaines avant que le groupe devînt homogène, mais avec la bonne volonté affichée par les uns et les autres, et surtout sous l'autorité de Bruno sur le vélo et d'Yvette en dehors qui veillèrent à gérer les petits

conflits d'ego qui ne manquèrent pas de survenir, nous réussîmes dans cette délicate entreprise.

Nous allions en outre être confrontés à devoir rouler la nuit, des conditions si particulières que nous y consacrâmes plusieurs entraînements. Pour notre première sortie, nous étions partis un peu avant le coucher du soleil et je garderai une impression étrange, presque mélancolique, du moment où nous nous retrouvâmes entre chien et loup, à cet instant où les bruits se font plus discrets, avant d'être étouffés par le silence qui se répand inexorablement, ne laissant échapper épisodiquement que l'aboïement d'un chien ou le cri strident d'un oiseau de proie. Des tons d'abord rouges, les quelques nuages présents dans le ciel se couvrent de brun pendant que les premières étoiles se mettent à scintiller faiblement ; c'est la nouvelle lune et la nuit promet d'être bien noire même si derrière nous notre voiture creuse un sillon jaune sur la route. « Alors Frédo, tu crois que c'est le moment de rêvasser ? Tu viens de sauter deux relais ! Allez, au boulot comme tout le monde ! » J'acceptai la remontrance sans broncher, m'excusant auprès de Bruno notre capitaine de route, avant d'aller prendre un très long relais. Avec mon petit éclairage et malgré les phares de la voiture qui nous suivait, ce n'était effectivement pas le meilleur moment pour se laisser aller à la rêverie : j'eus l'impression d'être aveugle avant que mes yeux s'habituent à la noirceur de la nuit. La route, qui avait été rectiligne jusqu'à présent, aborda une partie légèrement accidentée avec plusieurs virages d'affilée ; je redoublai d'attention. Enfin, mon relais se termina et je retournai sagement me reposer à l'arrière en attendant d'être de nouveau mis à contribution. Suite à cette soirée, je passai voir Monsieur Gontran afin de m'équiper pour rouler de nuit dans les meilleures conditions, faisant notamment l'acquisition d'un éclairage puissant que j'installerais sur le cintre ainsi qu'une lampe frontale qui serait attachée à mon casque.

Porté par l'ambitieux projet du club de vélo, encouragé par la

timide éclaircie dans nos relations, je proposai à Marlène de partir à l'étranger l'été suivant : « Et si tu me faisais découvrir les États-Unis ? » Marlène fut si enthousiaste qu'à partir de cet instant, elle consacra de longues soirées à élaborer un séjour de trois semaines qui nous conduirait de la Côte Ouest jusqu'à New York. Assis à ses côtés, j'étudiais le parcours de *la Guyenne* afin de le découper en tronçons d'environ cent kilomètres, notant le moindre changement de relief et les rares traversées de ville. J'avais mené cette tâche avec une telle précision que vers la fin du mois d'avril, je connaissais le parcours dans ses moindres détails alors que je n'avais jamais roulé sur les routes que nous allions emprunter ; pour me sentir capable d'avaloir six cent trente kilomètres sans fermer l'œil, j'étais persuadé que l'aspect psychologique était plus important que d'aligner de longues sorties sur le vélo. Pour la première fois depuis longtemps, je me sentis incroyablement serein ; enfin, la vie s'écoulait à un rythme qui me convenait et Marlène semblait heureuse. Quelques semaines plus tard, quand j'installai au petit matin mon vélo sur la remorque avec ces autres compagnons, je ne voyais vraiment pas comment nous pourrions ne pas mener notre aventure à son terme.

*

Il faisait encore nuit lorsque nous nous présentâmes au départ, situé aux abords d'un gymnase de la périphérie. Nous avions toute une ville à traverser au petit matin, avant de retrouver pendant près de six cents kilomètres une atmosphère champêtre composée de longues lignes droites longeant les vignes et les champs de colza. Malheureusement, le début de notre périple ne se déroula pas comme nous l'avions envisagé : surpris par l'immense peloton qui traversa à vive allure un majestueux pont sous lequel un large fleuve coupait la ville en deux, nous n'eûmes pas le loisir de profiter du magnifique spectacle qui s'offrait à nos yeux. Pire, nous fûmes très vite séparés en trois groupes ; je fus même proche de me retrouver tout seul à

l'arrière ! Heureusement pour moi, trois autres coureurs du club, tous des hommes d'expérience, ne cédèrent pas à la folie du départ et partirent prudemment. Après deux heures de course, nous menions si bon train que nous rattrapâmes le deuxième groupe dans lequel figurait Bruno. Ce dernier avait la mine des mauvais jours quand il nous raconta comment il avait tenté de résoudre la délicate équation suivante : nous attendre sans laisser trop de champ au premier groupe. Soulagé de nous avoir retrouvés, Bruno décida que nous roulerions sans nous préoccuper du groupe de tête ; nous le rejoindrions certainement vers treize heures pour la pause déjeuner. En arrivant sur les lieux du rendez-vous où Yvette et trois autres membres du club étaient en train de faire cuire une immense marmite de spaghettis, nous retrouvâmes les fuyards qui furent aussitôt sévèrement vilipendés par Bruno. Après ce rappel à l'ordre et cet arrêt réparateur, nous repartîmes tous ensemble dans la bonne humeur, heureux d'avoir laissé passer l'orage sans trop de dommages ; toute la tension du début de course était enfin retombée. Du côté du ciel, les nuages s'amoncelaient au-dessus de notre tête sans qu'aucune pluie fût annoncée pour le reste de la journée et vers dix-huit heures, alors que nous franchissions la barre des trois cents kilomètres, nous eûmes même droit à un passage très ensoleillé au moment d'aborder un relief vallonné, rare exception d'un parcours qui dans son ensemble comportait peu de difficultés.

Le soleil était encore haut dans le ciel et nous venions de nous arrêter à un point de contrôle qui faisait office de ravitaillement. J'étais reparti le premier en prenant soin de prévenir mes coéquipiers que j'allais musarder devant. Alors que nous étions partis depuis près de douze heures, je ne ressentais aucune fatigue. Mieux, j'avais le sentiment, en contemplant le paysage autour de moi, de saisir des impressions que jamais je n'avais pu saisir auparavant : je voyais le monde qui m'entourait dans toute sa limpidité. C'était extraordinaire, et la sensation était d'autant plus exacerbée que je me trouvais seul sur la route. Cette sensation fut à la fois si intense et si fugace

qu'aujourd'hui encore je peine à croire avoir vécu ce moment si particulier. Soudain, un coup de klaxon retentit derrière moi : c'était Yvette dont la voiture ralentit en se portant à ma hauteur : « Alors, on en profite pour fuguer ? Yvette me regarda en souriant, comme si elle comprenait ce que je pouvais ressentir. On se retrouve dans deux heures pour le repas du soir. Bonne route ! » Et la voiture de s'éloigner avant de disparaître dans le lointain. Alors mes compagnons me rejoignirent et je sentis que notre groupe était serein, soudé comme jamais ; tout le monde semblait en bonne forme et chacun profitait de cette belle fin de journée. Personne ne l'évoqua, mais sans doute pensions-nous, avec une pointe d'appréhension, à la nuit qui s'approchait.

Nous venions de finir de manger et le crépuscule s'avancé doucement ; la température baissait. En regardant le ciel qui s'assombrissait, j'installai mon éclairage sur le guidon et troquai mon équipement estival pour une tenue longue et automnale avant d'enfiler une chasuble fluorescente. Après nous être brièvement encouragés les uns les autres, nous reprîmes notre route dans un faux plat montant. Je n'entendais maintenant plus que le bruit des roues... et le silence... la nature elle-même semblait retenir sa respiration. Je constatai rapidement que mon éclairage était beaucoup plus puissant que celui de mes coéquipiers. Je ne sus jamais si c'était pour cette raison ou parce que j'étais particulièrement affûté, mais j'allais passer une bonne partie de la nuit aux avant-postes. Curieusement, je ne garderai que très peu de souvenirs de la nuit, peut-être parce que pendant que mon corps continuait à s'employer, mon esprit, de son côté, essaya de se reposer un peu, et m'aura transformé le temps de quelques heures en une sorte d'automate sur roues. Je me souviens seulement que nous fûmes suivis pendant près d'une demi-heure par un véhicule équipé de phares si puissants que nous pûmes relâcher quelque peu notre attention. Vers quatre heures du matin, Bruno lui-même connut un passage difficile et dut s'allonger dix minutes dans la voiture d'Yvette. De mon côté, j'avalai un comprimé d'un

tube de vitamine C déjà bien entamé ; mon estomac ne savait plus trop s'il devait manger quelque chose ou pas ; j'avais perdu la notion de faim ; l'ensemble de mon corps et de mes sens étaient maintenant obnubilés par un seul objectif : tourner les jambes en évitant tout effort superflu.

Nous sortîmes de notre léthargie au petit jour et pendant plus d'une heure, à l'approche du dernier poste de contrôle, nous roulâmes à vive allure, entre trente et trente-cinq kilomètres par heure, galvanisés par l'aube qui peinturlurait timidement un ciel dans les tons orangés. Il était six heures du matin quand nous prîmes le petit déjeuner dans le café-restaurant qui abritait le dernier ravitaillement. Les visages étaient marqués ; la fatigue, lentement, avait fait son œuvre. En sortant, nous eûmes la désagréable surprise de voir la pluie tomber ; par précaution, je gardai mon équipement de la nuit ; j'ajoutai même un garde-boue sur la roue arrière en même temps que je rangeais mon système d'éclairage. Il restait un peu moins de quatre-vingts kilomètres à parcourir. Alors que nous allions repartir, Pascal, le plus jeune d'entre nous, nous indiqua qu'il était trop fatigué pour continuer et que sa selle le faisait atrocement souffrir. Bruno essaya de le convaincre de remonter sur le vélo ; en vain. Cela sera le seul abandon ; peut-être que la brusque accélération matinale lui avait été fatale, et peut-être avions-nous perdu un peu de notre lucidité à ce moment-là. Peut-être avait-il laissé des plumes au départ en suivant le premier groupe ; peut-être, peut-être... Malgré notre préparation sérieuse, nous n'avions pu tout prévoir. D'un autre côté, nous n'avions eu que deux crevaisons à déplorer et pas un seul incident mécanique et... mais je n'eus pas le temps, et encore moins le courage de continuer à m'interroger. Il fallait repartir...

Les trois dernières heures furent dantesques. À la bruine fine qui se transforma en trombes d'eau, s'ajoutèrent de nombreuses côtes et une circulation qui s'intensifiait avec le jour et l'approche de zones

beaucoup plus denses que celles traversées jusqu'alors. Pourtant, malgré le froid, malgré la pluie, malgré les côtes interminables et les descentes glissantes, malgré les ronds-points, malgré les ralentisseurs et de tortueux passages en ville, plus je voyais l'arrivée se rapprocher et plus je souhaitais retarder le moment où l'aventure se terminerait. J'aurais souhaité rester sur mon vélo et garder précieusement en moi la sensation que je m'apprêtais à accomplir une performance quelque peu hors norme ; qu'une fois la ligne d'arrivée franchie, l'aventure qui m'avait portée durant toute une année serait terminée. Qu'allait-il advenir de moi quand demain je me réveillerai après une très longue nuit de sommeil réparateur ? Non, surtout ne pas y penser ; profiter et vivre avec intensité la fin de mon épopée.

Accélération

Nous franchîmes la ligne d'arrivée sous une pluie battante vers neuf heures du matin, soit vingt-sept heures après notre départ ; l'objectif des moins de trente heures était atteint au-delà de nos espérances. Marlène était venue me chercher, et après avoir évoqué de façon évasive mon long périple, je m'endormis au cours du trajet qui nous ramenait vers notre appartement. Pendant une dizaine de jours, je me sentis complètement ailleurs, et si je récupérai très rapidement sur le plan physique, je ne me rendis plus à Mainville avec le même enthousiasme qu'auparavant ; j'étais nostalgique de l'année qui venait de s'écouler. En deux saisons à peine, le club m'avait énormément apporté ; mais voilà, j'en voulais plus.

Au mois de septembre, j'annonçais avec un peu de tristesse à Yvette et Bruno que je quittais le CycloMainvillois pour rejoindre le club de Gironville, ce dernier participant à des courses de niveau départemental ainsi qu'à quelques cyclosportives. J'avais roulé à plusieurs reprises avec certains de leurs membres dans la vallée de la Gire et je m'étais aperçu que j'arrivais, tant bien que mal, à suivre leur rythme. Aurais-je dû prendre le temps de la réflexion après *La Guyenne* ? Certainement ; mais je manquais de lucidité après cette aventure qui m'avait fatiguée beaucoup plus que je voulais bien l'admettre. Sans compter que j'étais de nouveau en difficulté dans ma relation amoureuse qui s'était nettement dégradée au cours de notre séjour aux États-Unis. Difficile de savoir si Marlène attendait trop de notre voyage ou si de mon côté je n'étais pas encore complètement revenu de mes six cent trente kilomètres, mais il me fut impossible de la suivre avec enthousiasme dans tous les lieux que nous visitâmes : j'aurais préféré profiter des hôtels et de leurs immenses piscines alors que Marlène avait envie de laisser éclater

toute l'énergie qu'elle avait accumulée au cours de la préparation de ce voyage ; et puis, peut-être espérait-elle secrètement m'intéresser à autre chose que le cyclisme. D'ailleurs, à quelle scène avais-je eu droit du côté de Boston quand je lui avais fait part de mon intention de rejoindre le club de Gironville dans le but de m'essayer à la compétition.

De retour en France, perturbé par la tournure prise par les vacances ainsi que trois semaines sans monter sur un vélo, je repris l'entraînement avec d'autant plus d'acharnement que je m'inquiétais de ne pas être au niveau de mes futurs coéquipiers. Je ne m'étais pas trompé. Au cours de l'entraînement hivernal, je subis le rythme de façon implacable : pendant deux mois, je ne vis que l'arrière du peloton et je me faisais régulièrement décramponner en fin de sortie, lorsque tous les coureurs s'amusaient à « faire la pancarte », c'était l'expression consacrée pour savoir qui allait franchir en tête le panneau d'entrée de la petite ville de Gironville. Je serrais les dents malgré tout et encouragé par la plupart des coureurs, je progressais, certes lentement, mais je progressais. Le mercredi après-midi, je retrouvais même certains d'entre eux pour une partie de manivelles autour de la vallée de la Gire ; j'aimais de plus en plus les lieux.

Au début du mois de mars, sans vraiment réfléchir, je m'inscrivis à la première course de la saison tandis que deux semaines plus tard, je prévoyais de participer à une cycloportive d'environ cent cinquante kilomètres dans les Préalpes. Jamais je n'aurais imaginé que ces deux épreuves prennent une si mauvaise tournure.

Plus rude sera la chute

Ma première course se termina de façon prématurée : au milieu d'un peloton d'une quarantaine de coureurs, je fus cueilli à froid par un départ incroyablement rapide et me retrouvai immédiatement relégué dans les dernières positions. Le premier tour fut un véritable supplice : j'avais l'impression d'être un petit morceau de caoutchouc au sein d'un immense élastique dont je subissais chacune des multiples extensions. À chaque entrée de virage, je devais freiner brutalement pour ne pas percuter le cycliste qui me précédait ; à peine sorti du virage, je devais pédaler comme un damné pour tenter de suivre le peloton qui s'étiolait en file indienne. Après dix kilomètres de course, j'étais déjà épuisé. Tout à coup, deux coureurs se percutèrent devant moi : l'un chutait lourdement sur le bitume pendant que l'autre terminait sa course dans le fossé. Par miracle, je parvins à les éviter ; hélas, j'avais freiné si sèchement que j'avais déjà perdu dix mètres sur le dernier coureur du peloton. Je compris, après quelques minutes d'efforts désespérés, que jamais je ne pourrais le rejoindre. Déçu et inquiet de constater combien j'étais loin d'être au niveau de la concurrence, car même sans la chute je n'étais absolument pas certain que je serais allé beaucoup plus loin, je quittai les lieux, fatigué et terriblement déçu ; je sentais confusément que le plaisir de rouler s'était peu à peu transformé en une pénible contrainte, conséquence de ma volonté de vouloir progresser à tout prix. Pourtant, j'étais toujours persuadé que mes efforts seraient bientôt récompensés.

J'oubliais vite ma déconvenue pour me concentrer sur l'épreuve cyclosportive à venir. J'étais le seul coureur du club à faire le déplacement, mes autres coéquipiers trouvant qu'il était un peu tôt dans la saison pour une course de ce genre : selon leurs dires et

malgré un kilométrage raisonnable, cette épreuve était loin d'être une formalité. Pour ma part, après la Guyenne, je ne voyais pas trop ce qui pourrait m'arrêter...

Peu de temps après le départ, non seulement il se mit à pleuvoir, mais le rythme imprimé par le peloton se montra aussi élevé que lors de ma première course qui ne comptait pourtant que cinquante kilomètres. Pour couronner le tout, le relief était très escarpé ; je ne pouvais m'accorder aucun temps de repos : dès que je parvenais au terme d'une montée, je devais enchaîner par une descente glissante au cours de laquelle il m'était impossible de récupérer. Au bout de cent kilomètres, je fus à bout de force ; avec la pluie incessante, j'avais si froid que mes doigts s'étaient engourdis à un point tel que je ne parvenais plus à changer les vitesses avec ma main droite. Seul dans le brouillard, loin derrière les premiers qui étaient certainement arrivés depuis longtemps, j'étais à la dérive. Alors que j'abordais un rond-point, un signaleur me fit signe de ralentir : « attention, la chaussée est glissante par ici ! » Je n'eus pas le temps de réagir ; je sentis la roue arrière se dérober et je chutai lourdement sur le côté droit. Je me relevai péniblement avec le genou en sang. Remontant sur mon vélo sous la pluie qui redoublait, je ne pédalai plus qu'avec ma jambe gauche, mon genou droit me faisant trop souffrir. Ralliant l'arrivée tant bien que mal, je fus pris en charge par la cellule de secours qui soulagea la douleur au genou et nettoya une plaie qui s'avéra peu profonde ; je pus même prendre une douche avant de repartir. Le trajet du retour fut néanmoins compliqué : seul au volant avec mon genou endolori, je dus m'arrêter à plusieurs reprises pour me reposer. J'arrivai très tard à l'appartement. Dans l'après-midi, j'avais tenté de joindre Marlène, sans succès ; depuis, je n'avais pas donné de mes nouvelles ; j'espérais qu'elle ne s'inquiéterait pas trop.

*

L'appartement était étrangement calme quand je posai les clefs dans un léger tintement sur le petit secrétaire qui ornait l'entrée. Sur ce dernier, bien en évidence, je découvris une enveloppe blanche avec seulement inscrit : « Frédéric ». En l'ouvrant, je sentis mon cœur s'emballer.

Frédéric,

Dès que tu as quitté l'appartement vendredi soir, j'ai compris que ce n'était plus possible. Je n'en peux plus de devoir attendre un homme qui passe sa vie la tête dans le guidon. Nous deux, c'est terminé. Vu que tu as été incapable de choisir entre le vélo et moi, j'ai choisi à ta place. Nous avons passé de bons moments ensemble, mais aujourd'hui, j'ai besoin d'avoir un projet pour les années à venir. J'ai besoin de sentir que mon compagnon est prêt à fonder une famille et à avoir des enfants. Frédéric, je vais avoir trente-cinq ans et je commence à penser qu'il va bientôt être trop tard. J'avais des scrupules à me séparer de toi, car cela voulait également dire que je devrais te mettre dehors. Pour me faciliter les choses, Papa t'a trouvé un point de chute : grâce à ses relations, tu peux prétendre à un petit appartement de la cité HLM du quartier de la Minarderie ; cela ne sera pas aussi confortable qu'ici, mais cela te laissera au moins le temps de te retourner. Je suis parti pour quinze jours à Londres. Je crois que ces deux semaines te seront suffisantes pour que tu puisses déménager tes affaires.

*Je te souhaite le meilleur pour la suite,
Marlène*

Pour lire la lettre, je m'étais assis sur une chaise de la cuisine ; sans doute avais-je compris qu'il aurait été inapproprié de la lire confortablement installé au fond du canapé. Bien entendu, jamais je ne me serais imaginé devoir vivre une telle scène ; dans le même temps, je savais bien qu'un tel dénouement était inéluctable. Je sentais depuis longtemps que j'aurais dû faire quelque chose ; malheureusement, je ne m'en étais jamais senti capable. Il serait malhonnête de dire que je ne fus pas en colère contre Marlène ; je fus même vexé d'avoir été mis si brutalement à la porte, sentiment qui se transforma au fil des jours en une terrible honte. D'ailleurs, je n'osais plus me promener dans les rues de peur de rencontrer Marlène ou ses parents, voire des connaissances que nous avions en commun et qui, je ne le savais que trop bien, allaient être soulagées de constater ma disparition. Sur mon lieu de travail, je ne regardais plus que mes pieds ; je me sentais surveillé de toutes parts. Paranoïa ? Réalité ? Peu m'importait, je n'avais plus qu'une idée en tête : quitter les lieux au plus vite pour me consacrer entièrement à mes courses cyclistes... jusqu'au jour où je perdis une nouvelle fois les pédales et traitai, à la fin d'une épreuve, un concurrent de connard.

*

« Qu'est-ce que ça peut te foutre, pauvre connard ! » je n'en pouvais plus de répéter cette phrase en boucle. « En à peine deux minutes, j'ai été avalé par le peloton, alors qu'est-ce que ça peut te foutre, pauvre connard ! » J'étais nul sur le vélo ; j'étais nul en dehors ; pas de jambes et pas de cerveau. Le constat était sans appel. Du jour au lendemain, je ne m'inscrivis plus à aucune course cycliste ; je refusai même de participer aux sorties du mercredi après-midi que me proposèrent gentiment mes coéquipiers pour me remonter le moral. Je pris avec complaisance le chemin de la dépression ; j'étais décidé à me rouler dans la fange, prêt à me retrouver le héros malheureux d'un mauvais roman... enfin, pas nécessairement un mauvais roman, mais plutôt un de ces bouquins

où le protagoniste vivait une vie de merde dans un monde de merde, entouré par des gens de...

Avachi dans un sofa avec une barbe de trois semaines, je me levai en marmonnant avant de traîner péniblement les pieds vers la porte d'entrée dont la sonnerie retentissait pour la quatrième fois. « Alors mon p'tit gars, on ne vient plus me rendre visite ? »

Nuit blanche

D'abord étonné de ne plus me voir pousser la porte de son magasin, Monsieur Gontran s'était ensuite inquiété. Comme il comptait parmi ses clients plusieurs membres du club de Gironville, il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre la situation dans laquelle je m'étais abîmé, car si je ne m'épanchais que très rarement sur mes problèmes personnels, j'avais bien été obligé de répondre aux interrogations de mes coéquipiers qui me trouvaient de plus en plus fatigué.

Ce jour-là, Monsieur Gontran n'était pas resté très longtemps dans mon appartement. « Hé bien, tu t'es mis dans un bel état ! Si tu continues comme ça, tu vas réussir l'exploit de perdre deux petites reines en moins de trois mois ! Allez, tu me rases tout ça, tu passes la meilleure nuit possible et je t'attends demain matin à sept heures trente devant le magasin. Et habille-toi avec autre chose qu'un costard, c'est toujours plein de graisse chez moi ! » Je n'avais pas protesté ; je crois que j'avais même lâché un piteux « Oui, monsieur Gontran ».

*

À sept heures et quart en ce samedi matin, j'attendais avec un peu d'anxiété devant la devanture baissée du marchand de cycles : je venais de passer une nuit blanche, intrigué par ce que me voulait Monsieur Gontran et échafaudant mille hypothèses à ce sujet. De plus, j'avais pris le temps de me remémorer comment j'en étais arrivé là. Une nuit à passer en revue les souvenirs d'un homme bien ordinaire pour lequel il n'y avait là pas de quoi écrire une histoire et... « Je suis sacrément content de te voir mon garçon ! » me lança

Monsieur Gontran en même temps qu'il me pressait amicalement l'épaule avec sa grosse main. Allez, rentrons et prenons un café. J'ai deux ou trois trucs à te dire ! »

Il était presque vingt heures quand je refermai la porte de mon petit appartement, éreinté par ma journée à laquelle s'ajoutait une nuit blanche. En m'écroulant sur mon lit, je n'eus pas le temps de repenser au samedi qui venait de s'achever. Plus tard, je verrais tout cela plus tard...

Changement de cadre

Trois années ont passé ; il est sept heures et quart et je m'apprête à lever le rideau de fer qui protège la devanture des cycles Gontran. Chaque fois que j'effectue ce geste, chaque fois que j'entre dans le magasin, je me souviens de ce matin où Monsieur Gontran m'avait fait asseoir sur un tabouret en m'intimant l'ordre de l'écouter sans que je vienne l'interrompre :

« Mon garçon, ça fait longtemps que je pense à ce moment ; d'une certaine manière, j'aurais bien voulu que cela arrive plus tôt, mais voilà, ce n'est pas le tout de songer à passer la main, encore faut-il tomber sur la bonne personne. C'est marrant, il aura fallu que tu disparaisses de la circulation du jour au lendemain pour qu'enfin je comprenne que tu n'étais pas un client comme les autres ! Au début, j'ai juste pris cela pour de la sympathie réciproque, rien de plus, même si j'ai bien senti que tu t'intéressais de près à mon travail. Tu sais Frédo, je peux t'appeler Frédo mon garçon ? Je viens d'avoir soixante ans et je commence à fatiguer. Ce n'est pas le métier qui me fatigue, c'est mon âge, j'en ai bien peur. Cela fait quand même trente ans que je gère ce magasin tout seul. J'en suis fier d'ailleurs ! Mais ça laisse des traces. Oui, ça laisse des traces... Mon dos commence à être salement amoché... Les vélos ont beau être de plus en plus légers, les cartons sont toujours aussi lourds ! Alors voilà... j'aimerais que... putain, je crois bien que je sais pas trop comment te le dire... Tu sais, je suis un vieux célibataire ; cela fait bien longtemps que mon seul et unique amour, c'est ce petit commerce. Oui, en ce qui me concerne, c'est plus facile de dire à un magasin qu'on l'aime et qu'on compte sur lui plutôt qu'à avoir à le dire à une femme qui... enfin passons... Ce que j'aimerais mon garçon, c'est que tu viennes bosser avec moi afin que je te transmette

tout ce que je sais et le moment venu, quand je serai certain que l'œuvre à laquelle j'ai consacré toute ma vie est entre de bonnes mains, hé bien, je te léguerais mon magasin ! Les Cycles Frédo, ça serait pas mal non plus, qu'en penses-tu ? »

Sur l'instant, j'en fus abasourdi. J'étais assis là, sur un petit tabouret, avec en face de moi Monsieur Gontran qui me proposait, les larmes aux yeux, quelque chose que jamais je n'aurais osé imaginer. C'était irréel et presque trop beau après toutes mes déconvenues. L'espace d'un instant, je doutai même de sa sincérité. Pourtant, quand quelqu'un vous tendait si généreusement la main, ne devrait-on pas la saisir avec chaleur et détermination plutôt que de se poser des questions à la con ? Pendant quelques minutes, je tentais de le convaincre, et surtout de me convaincre, qu'il me serait difficile de quitter mon travail du jour au lendemain ; que je n'avais pas beaucoup d'expérience pour réparer ou vendre des vélos et que... Mais Monsieur Gontran arrivait sans difficulté à battre en brèche ma faible résistance. Au bout d'une demi-heure de discussion, il me proposa simplement de passer la journée à travailler avec lui. « Comme ça, mon garçon, plutôt que de causer dans le vide, on va vite se rendre compte si cela peut te plaire ou non ! »

J'avais donc passé mon samedi avec Monsieur Gontran, à l'observer tout d'abord, avant de l'aider à réceptionner les livraisons du jour. En fin de matinée, il m'apprit à dévoiler une roue et à entendre les rayons ; au cours de l'après-midi, alors qu'il était déjà occupé avec un client, je renseignai comme je le pus un jeune homme désirant acheter un vélo tout-terrain. À aucun moment je ne pensai à ma rupture avec Marlène. En une journée, j'eus l'impression de me retrouver du côté de Fontperdu, au petit matin en compagnie des ouvriers, avec la merveilleuse odeur du café et les premiers rayons du soleil qui venaient me réchauffer les épaules...

J'étais retourné voir Monsieur Gontran à son domicile dès le

dimanche matin ; nous avons longuement parlé. Le lundi, je donnais ma démission et le mardi je débutais mon nouvel apprentissage au sein de son magasin. Pendant plus d'un an et demi, je ne pris pas un seul jour de congé, mais quelle importance puisque je n'avais pas vraiment l'impression de travailler ; j'étais en train de découvrir un métier qui faisait écho avec ma passion de toujours : le cyclisme. En parallèle, je repris contact avec le club de Gironville puisque de nombreux coureurs venaient s'approvisionner chez les cycles Gontran. D'ailleurs, je fus très sensible à leur gentillesse puisqu'ils me demandèrent régulièrement à quel moment j'allais les rejoindre, ce à quoi je répondais invariablement que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre. Mais je m'empressais d'ajouter que ce n'était qu'une question de temps avant que je pusse de nouveau rouler avec eux. Intérieurement, je ressentais de nouveau l'envie de courir, cette envie qui s'était en partie envolée après *la Guyenne*.

Au bout de deux ans, Monsieur Gontran commença doucement à passer la main ; il ne vint plus qu'un jour sur deux au magasin et six mois plus tard, je ne le vis plus qu'une fois par semaine. Plus le temps passait et plus je m'investissais avec passion dans la gestion du commerce. Ainsi, je ne manquais pas d'idées pour assurer la pérennité des cycles Gontran et le mercredi par exemple, avec l'aide de quelques clients fidèles, j'organisais une sortie cyclo au départ du magasin et j'offrais à cette occasion une paire de chambres à air à chaque participant. Avec le samedi, la journée du mercredi était maintenant celle au cours de laquelle je faisais le meilleur chiffre d'affaires. Bien entendu, je fus parfois confronté à quelques difficultés, mais Monsieur Gontran, qui profitait de sa retraite pour s'adonner enfin au cyclotourisme, était toujours là pour m'apporter son aide et ses précieux conseils.

Le magasin était fermé le lundi, mais dans les premiers temps, cette journée n'était pas de trop pour tenir les comptes, passer les commandes et réparer les cycles des clients. Avec l'habitude, je

parvins à boucler ce travail en une grosse matinée, si bien que je roulais de nouveau tous les lundis après-midi. Refusant l'adage selon lequel les cordonniers étaient les plus mal chaussés, je m'achetai un vélo en carbone que j'adaptai au mieux selon mes aptitudes et ma morphologie, le matériel n'ayant maintenant plus aucun secret pour moi. Les vélos haut de gamme sont un peu comme les voitures de course ; il ne suffit pas d'avoir les moyens de se les offrir ; encore faut-il savoir les piloter. Pour moi qui ne serais jamais un champion, je ne ressentis pas le besoin de faire des folies sur le plan financier. Et puis, j'avais un autre projet en tête...

Depuis que j'avais repris mes sorties à vélo, j'allais invariablement rouler dans la Vallée de la Gire ; il faut dire que j'habitais toujours dans mon petit appartement coincé au sommet de sa tour HLM et j'appréciais retrouver, le temps de mes escapades, un environnement plus propice à mes aspirations. Durant ma courte saison au sein de l'entente sportive de Gironville cyclisme, j'étais définitivement tombé sous le charme de la grosse bourgade dont j'aimais emprunter toutes les côtes des alentours, et en haut desquelles je pouvais admirer le Gire et sa verte vallée. Au cours d'une de mes sorties, à un kilomètre à peine de Gironville, alors que je croyais avoir sillonné toutes les routes des environs, je découvris par hasard une montée m'ayant jusqu'alors échappé, une bosse assez courte, mais très raide, qui me déposa devant un petit panneau bleu sur lequel était écrit en blanc : « Les Hautes Pierres » ; je descendis de mon vélo. Devant moi se tenait une placette herbeuse qui accueillait un puits surmonté d'une pompe à main en fonte. Par curiosité, j'actionnai la pompe et j'eus la surprise de voir l'eau couler ; j'en profitai pour remplir ma gourde et me désaltérer, le dos posé contre le muret qui entourait le puits. Autour de la placette, six maisons étaient rassemblées et parmi elles, je remarquai une petite longère au crépi fatigué dont les deux fenêtres donnant sur la rue étaient closes ; je m'approchai. Sur le côté de la maison, un petit portail grillagé ne tenait plus fermé que par l'entremise d'une grosse

chaîne rouillée ; des ronces immenses passaient à travers le portail et je n'aperçus le petit panonceau qu'au moment où j'allais repartir : « À vendre. Contacter l'agence de la Chaumerie à Gironville. » J'avais économisé suffisamment pour envisager sereinement l'avenir sur le plan financier : je pus faire sans trop de difficultés l'acquisition de l'ancienne ferme et même si elle nécessitait des travaux assez conséquents, mon expérience passée dans l'entreprise du père de Manu me permettrait d'en effectuer moi-même la restauration. Lors des deux longues visites effectuées avec l'agence, j'avais pu constater que la charpente et les murs porteurs étaient encore en excellent état ; c'était certes une vieille demeure qui n'était plus habitée depuis deux ans, mais dont la structure était encore très saine.

*

Voilà comment, en trois années, ma vie changea du tout au tout. Je partageais dorénavant mon temps entre le magasin et ma maison : du mardi au samedi, je vendais et réparais des vélos. Le lundi après-midi, je faisais ma sortie hebdomadaire pendant que le dimanche je me consacrais à la restauration de ma petite longère. Pour mes premiers travaux, je rénovai la cuisine en remplaçant un affreux carrelage blanc et noir par des tomettes ocre et en achetant dans une brocante une vieille table en chêne aux pieds légèrement piqués. Je perpétuais ainsi le souvenir du petit garçon tournoyant avec son tricycle dans la cuisine familiale. Pas grand-chose n'avait changé finalement sinon que mes capacités physiques s'étaient bien développées depuis mon enfance et que les humiliations du collège étaient bien loin derrière : alors que je ne roulais qu'une seule fois par semaine, j'étais heureux de constater que je pouvais boucler une sortie de cent kilomètres en moins de quatre heures avec un plaisir sans cesse renouvelé.

Une photo jaunie

Malgré mon retour dans les plaines, j'étais resté proche de Manu qui lui n'avait toujours pas quitté le petit hameau au-dessus de Fontperdu. Quand je lui demandais de ces nouvelles, il s'arrangeait toujours pour rester très elliptique. Je savais qu'il avait fini par travailler avec son père à la fin de ses études de littérature sans pour autant abandonner l'écriture. D'ailleurs, il m'envoyait régulièrement un texte de sa composition et je sentais bien qu'il était important pour lui que j'en prissoin ; et, par amitié, je ne manquais jamais de le faire. Quelques jours auparavant, au cours de ma sortie du dimanche matin, j'avais été charmé par le soleil matinal qui, dans les champs, illuminait le colza arrivé à maturation : j'avais pris une photo avant de l'envoyer à Manu. Une dizaine de jours plus tard, je reçus dans la boîte aux lettres un texte de sa part intitulé « Une photo jaunie » :

Retrouver dans le fond d'un tiroir une vieille photo jaunie nous renvoie souvent vers d'anciens souvenirs empreints de nostalgie. Nous nous arrêtons quelques instants sur le bord du chemin de notre mémoire et regardons passer en trombe les années, avec leur lot d'amis disparus, d'enfants qui ont grandi, de parents qui sont partis, et puis aussi de ses petites choses que nous aurons laissées amoureusement reposer bien tranquillement au fond d'un garage, le temps de retrouver l'envie de reprendre la route. Nous aurons pris le temps de repenser aux petits mots d'encouragement récoltés çà et là pendant les descentes sinueuses, les montées interminables et surtout les lignes droites plates et monotones qui ressemblent parfois aux moments difficiles de notre existence. Et puis, après de longues années de silence, la couleur revient le long des chemins et la blé d'or qui s'élève au-dessus de Gironville efface

les mauvais souvenirs, la nostalgie cédant enfin devant les assauts de ce printemps pourtant bien tardif. Il conviendra maintenant d'être patient avant de retrouver les sensations perdues et le chemin des entraînements ; cela nous laissera un peu de temps pour ranger nos tiroirs et peut-être découvrir d'autres photos jaunies que ne demandent qu'à reprendre des couleurs. Tiens, en voilà une justement : « Que le temps est agité en ce moment ! Pluie et vent. Vraiment beaucoup de vent. Si je parviens pour l'instant à m'abriter dans quelque recoin de la vallée, il me faudra bientôt me frotter aux rafales qui me regardent de travers, prêtes à m'envoyer dans le fossé. Dans ces moments, il m'arrive de penser que mon vélo s'est transformé en une vulgaire tête de mule qui n'a qu'un rêve, celui d'aller brouter l'herbe sur le bas-côté ! »

Même si j'étais loin d'être amateur de littérature, j'aimais beaucoup lire la prose de Manu ; j'appréciais sa façon mélancolique de dépeindre un paysage ou une scène de la vie quotidienne. Cette fois-ci, le fait qu'il parle en grande partie de moi ajouta une dimension supplémentaire à son texte. L'impression de nostalgie qui s'en dégageait était d'autant plus saisissante que j'avais ressenti des impressions similaires à la suite de ma rupture avec Marlène. J'étais étonné ; lui qui vivait comme un ermite, c'était ainsi qu'il aimait à se définir, cela ne l'empêchait pas d'exprimer des sentiments et des situations qu'il semblait ne jamais avoir connues ; ou alors peut-être était-ce sa façon à lui de me permettre de partager son intimité. Je lui écrivis en retour que j'avais reçu son très beau texte comme un précieux cadeau et il en fut très heureux.

Plus étonnante encore était la coïncidence de cette *photo jaunie* avec mes propres aspirations, car maintenant que ma vie était bien en place, j'envisageais de plus en plus sérieusement de retrouver les entraînements du club de Gironville. Je venais d'avoir trente-cinq ans, j'étais en excellente condition physique et le moral était au beau fixe.

Photo de famille

Quatre années après ma dernière course cycliste, je prenais une nouvelle licence à l'Entente sportive de Gironville. Le jour de l'Assemblée générale du club, vers la fin du mois d'octobre, je retrouvai avec un peu d'émotion des visages familiers dans la salle des fêtes de la mairie. Il y avait notamment les Pasquier dont presque tous les membres faisaient du vélo. À chaque course, toute la famille arrivait sur les lieux dans un grand camping-car conduit par Marcel, le grand-père, qui participait aux courses réservées aux vétérans pendant que sa petite-fille Zoé évoluait chez les minimes. Les parents de Zoé, Francis et Aline Pasquier, formaient une redoutable équipe qui gagnait la plupart des courses de vélo tout-terrain dans la catégorie tandem mixte, tandis que leur fils Julien commençait à se faire un prénom chez les cadets. C'était toujours un spectacle étonnant que de voir le camping-car garé sur le bas-côté de la route, peu avant la ligne d'arrivée, et d'entendre Gisèle, l'épouse de Marcel, cachée derrière une épaisse fumée et la bonne odeur des grillades, crier à la cantonade que le déjeuner était prêt. Je revis avec plaisir l'attachant Arthur, âgé de soixante ans environ, gagnant encore régulièrement des courses dans sa catégorie, et qui semblait considérer l'ensemble des coureurs un peu comme les enfants qu'il n'avait pu avoir. Il était toujours attentif à chacun d'entre nous, prodiguant conseils et autres mots de réconforts ; et plus rarement, une remontrance si cela s'avérait nécessaire. Chaque année, lors des rendez-vous importants du club, comme le critérium de Gironville ou le repas de fin d'année, son épouse Louise l'accompagnait et se muait alors en une bénévole discrète et efficace. Il y avait également le jovial Robert qui ne faisait plus de vélo depuis bien longtemps, mais qui ne manquait jamais un entraînement : c'était lui qui conduisait la voiture du club et jouait avec brio, sa casquette vissée

sur la tête et la cigarette au bec, le rôle de mécanicien, le temps de changer une roue ou de procéder à un réglage quelconque. Je retrouvai Nicolas, l'entraîneur des plus jeunes, tellement passionné pour transmettre son amour du vélo aux enfants qu'il ne lui restait que bien peu d'énergie pour s'entraîner pour ses propres échéances, si bien qu'après dix années de compétition, il en était toujours à courir après son premier succès. Je remarquai une nouvelle recrue, une jeune femme, la seule du club parmi les adultes. Elle s'appelait Aurélie et je devais l'avouer, en plus d'un joli visage, elle disposait d'impressionnantes cuisses qui maintenaient fermement de très jolies fesses ; et, du peu que je pus entendre au cours de cet après-midi, un sacré tempérament, ce qui était nécessaire dans un univers où, faute d'être assez nombreuses, les femmes participaient aux mêmes courses que les hommes.

Quant à moi, je n'étais plus un simple coureur puisque le nom des cycles Gontran était dorénavant inscrit en lettres blanches sur fond bleu dans le dos du maillot de l'Entente sportive de Gironville. En échange, les membres du club bénéficiaient d'une remise systématique de quinze pour cent sur l'ensemble du magasin, excepté les vélos neufs sur lesquels je ne faisais que très peu de marge. D'ailleurs, je réalisais le plus gros de mon bénéfice sur l'entretien des machines et la vente d'accessoires et de textiles, le vélo en lui-même ne constituant finalement qu'un produit d'appel pour fidéliser le client. Si je n'avais encore que bien peu la science de la course, je commençais à avoir un certain sens des affaires.

En quittant la joyeuse atmosphère qui régnait dans la salle polyvalente, je n'avais qu'une hâte, celle de retrouver tout ce petit monde au début du mois de janvier pour l'entraînement hivernal. En attendant, je comptais me préparer en amont pour ne pas avoir à subir les premières sorties comme cela avait été le cas lors de ma saison avortée.

Faux départ ?

Pour cette nouvelle aventure, plutôt que de viser la victoire, ce qui m'avait valu dans le passé de me mettre beaucoup de pression pour un bien piètre résultat, je n'eus qu'une seule ambition : m'entraîner sérieusement. Ainsi, si victoire il devait y avoir au cours de la saison, celle-ci ne serait que la conséquence d'un entraînement réussi. Ainsi formulé, le raisonnement me semblait imparable. Je savais néanmoins qu'il me faudrait travailler mes points faibles : ma relative lenteur à me mettre en action, ma tendance à dépenser trop d'énergie dès lors que je roulais en peloton ; et enfin, mon sens tactique qui était, je le reconnaissais volontiers, inexistant. À ma décharge, je n'avais disputé que très peu de courses au cours desquelles j'avais finalement passé le plus clair de mon temps à tenter de suivre le rythme qui m'était imposé.

Profitant d'une arrière-saison favorable, j'entrepris de me rendre au magasin en vélo. À raison de quarante kilomètres aller-retour cinq jours par semaine et en ajoutant une sortie de cent kilomètres le dimanche matin ou le lundi après-midi, je pourrais ainsi totaliser trois cents kilomètres par semaine pendant l'automne. À partir du mois de décembre, période souvent peu favorable à la pratique de la bicyclette, je m'adapterais en fonction des conditions climatiques. Au cours de cet automne, je dus parfois braver la pluie, mais rien qui me sembla insurmontable, jusqu'à ce matin de la fin du mois de novembre où j'arrivais à proximité de mon magasin sous un ciel parfaitement dégagé ; il ne me restait plus qu'un rond-point et un feu rouge à négocier. Ne voyant personne sur ma gauche, je m'engageai dans le rond-point, et tandis que je devais prendre la deuxième sortie, je vis surgir une voiture en provenance de la première intersection. « Tiens, j'ai l'impression qu'elle ne m'a pas

vu ! » et instinctivement de me déporter sur la gauche de la route. « Mais putain, elle ne m'a vraiment pas... » J'entendis un bruit sourd : mon guidon venait de heurter la carrosserie et je fus projeté à terre. Presque instantanément, sans doute mû par une brusque montée d'adrénaline, je me relevai pour ramasser mon vélo couché au milieu de la chaussée. Autour de moi, tout se mit à bouger ; je m'assis sur le rebord du rond-point. Je commençai à voir trouble ; à avoir des nausées. Je m'allongeai et perdis connaissance pendant quelques secondes...

Au-dessus de moi, je perçus confusément une voix angoissée, celle du conducteur de la voiture. « Ne bougez pas Monsieur, j'ai appelé les pompiers ; ils sont en route. Je suis désolé, avec l'angle mort, je ne vous ai pas vu arriver. Quand je vous ai aperçu, il était déjà trop tard. Je... je suis vraiment désolé... » Un gros hématome sur le haut de la jambe me fit boiter pendant une semaine ; j'arborai également une belle minerve bleue pendant quatre jours, ma tête ayant heurté le sol. En contemplant la longue fissure qui courrait le long de mon casque, je savais que je pouvais m'estimer heureux que mes blessures fussent superficielles. En revanche, depuis ce jour, j'ai la hantise des ronds-points.

Quinze jours à peine après mon accident, je repris mes allez-retour entre le travail et mon domicile, mais avec peu d'enthousiasme, d'autant que la pluie et le froid semblait vouloir durablement s'installer. Il y avait également la nuit qui était de plus en plus présente, le matin comme le soir : quand le soleil daignait enfin se lever, j'étais arrivé depuis un bon moment au magasin ; et pour profiter de la lumière du jour dans l'après-midi, je devais quitter les cycles Gontran de très bonne heure. Il était temps pour moi de trouver une autre façon de m'entraîner.

J'investis alors dans un vélo d'appartement et enchaînai soirée après soirée d'intenses entraînements qui avaient néanmoins

deux inconvénients : je suis abondamment à chaque séance et surtout, je m'ennuyais assez rapidement. Heureusement, avec un peu d'organisation, c'est-à-dire une serviette-éponge ainsi qu'un lecteur de DVD couplé à un écran de télévision, je pus continuer, mon vélo bien fixé sur mon engin de torture, à enchaîner les exercices les plus variés avant de finir mes entraînements en roue libre en même temps que mon épisode s'achevait par l'arrestation des dangereux malfaiteurs qui avaient fait sauter la banque au début de ma session.

Peu avant Noël, je me fis une nouvelle frayeur. Ce matin-là, je m'étais exceptionnellement décidé à prendre le vélo dans l'optique de fermer le magasin assez tôt pour rentrer en musardant avant la tombée de la nuit. Malgré quelques étoiles qui brillaient encore dans le ciel, il faisait nuit noire. Alors que je montais sur ma machine, je n'eus pas le temps d'allumer mon éclairage que j'entendis derrière moi une sorte de grondement suivi du bruit des branchages que l'on piétine. Je compris immédiatement qu'un sanglier m'avait pris pour cible et sans réfléchir, je m'élançai sur la route comme un perdu. Sans lumière, je ne voyais absolument rien ; en revanche, me parvenait distinctement le bruit des sabots qui se rapprochaient ; je pédalais de toutes mes forces. Au moment d'aborder la descente, j'entendis des aboiements qui se firent de plus en plus lointains. Le monstre, qui était un chien, venait d'abandonner la poursuite. Je ne pus m'empêcher de rire nerveusement d'avoir paniqué de la sorte. Malgré mes jambes qui étaient en coton, malgré mes bras qui tremblaient, je pris à peine le temps de ralentir afin de mettre en marche mon éclairage et préfèrai continuer ma route plutôt que de m'arrêter quelques instants pour me remettre de mes émotions. Ce fut mon dernier trajet en vélo entre mon domicile et le magasin avant la reprise des entraînements.

L'entraînement hivernal

Nous sommes le premier samedi de janvier ; il fait un froid de canard. Officiellement, l'entraînement ne reprendra que la semaine prochaine. Pourtant, nous sommes une dizaine à nous retrouver sur le parking de la salle polyvalence malgré des visages dont les traits sont encore marqués par les fêtes de fin d'année. Pour moi, Noël a été calme, le Nouvel An également. Entièrement focalisé sur ma saison cycliste, je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool et je suis parvenu à éviter l'indigestion. J'ai surtout eu le plaisir d'accueillir mes parents qui me rendaient visite pour la première fois et c'est avec beaucoup de fierté que je leur fis visiter mon magasin. Fait rarissime, mon père fut élogieux quant à mes capacités de résilience, c'est le terme qu'il employa, et devant mon air interrogateur il ajouta avec un sourire : « ta mère et moi nous sommes beaucoup inquiétés quand tu nous as annoncé ta rupture avec Marlène. Aujourd'hui, nous sommes rassurés de voir de quelle façon tu as su réagir face à l'adversité. Mieux, nous sommes très impressionnés par ton courage et ton sérieux dans ton nouveau métier. Je suis certain que ces qualités t'aideront au cours de ta saison cycliste. S'il est peu probable que nous venions te voir sur le bord des routes, sache que nous serons avec toi par la pensée pour t'encourager. » Après cette longue tirade, mon père me serra maladroitement dans ses bras sous le regard attendri de ma mère. C'est certainement, avec le château en *lego* reçu pour mes huit ans, le plus beau cadeau qu'ils m'aient jamais offert.

Je ne peux repousser une pointe d'anxiété. J'ai beau me sentir dans les meilleures dispositions, aussi bien physiques que mentales, cela fait si longtemps que je n'ai pas roulé en compagnie d'autres cyclistes qu'il m'est bien difficile d'évaluer mon niveau ; j'ai peur de ne pas être capable de suivre le groupe. Heureusement, la bonne

humeur de Jules et Laurent, deux anciens du club dont les épouses respectives n'hésitent pas à dire que leurs maris ont surtout épousé leur bicyclette, m'aide à oublier mon angoisse. Suite à la trêve automnale, on sent que les coureurs sont contents de se retrouver. Quant à moi, réalisant enfin que je suis de nouveau parmi eux, je goûte avec une joie immense mes retrouvailles avec le club de Gironville. Des larmes perlent à la pointe de mes yeux ; le froid sans doute, et un peu d'émotion également. Pendant toute la sortie, profitant d'une allure qui n'est pas très rapide, je m'applique à prendre de longs relais ; et surtout, j'évite de traîner à l'arrière du groupe. Pour cette reprise, le parcours choisi est sans difficulté. Une seule exception : peu avant de rentrer dans Gironville à la fin de notre entraînement, Jules et Laurent tournent d'autorité à droite pour prendre la côte des Hautes Pierres en disant : « Attention, les gars, on monte tranquillement ; on fait juste ce petit détour pour que Frédo nous fasse admirer sa maison ! » Je souris. J'aurais bien envie de les serrer dans mes bras, mais je crains de mettre ces deux ours dans l'embarras. Parvenus en haut de la bosse, nous nous arrêtons quelques minutes devant mon domicile. J'explique à notre petit groupe les travaux déjà effectués et ceux qui me restent à réaliser : « j'en ai à peu près fini avec l'intérieur. Maintenant, j'ai tout le jardin à reprendre en main, à commencer par le vieux portail qui disparaît sous la rouille et les orties au début de l'été. Un joli chantier en perspective ! » Et chacun d'y aller d'un petit compliment ou d'un conseil bienveillant. Je suis tellement heureux de me savoir enfin chez moi.

Une semaine plus tard, le premier entraînement officiel se concluait par la traditionnelle et chaleureuse galette où chacun, un verre de cidre à la main, put faire part de ses objectifs pour la saison à venir. Débutant le premier dimanche de mars pour s'achever au cours de l'automne, les rendez-vous importants étaient situés au mois de mai et juin avec notamment les championnats départementaux et régionaux. À partir du Quatorze Juillet, les courses se raréfiaient et il

faudrait visiter les départements limitrophes pour participer à quelques épreuves au cours de l'été. Je n'avais pas établi un calendrier bien précis des courses auxquelles je participerais. J'avais plutôt en tête de courir le plus souvent possible, en tentant de privilégier des parcours vallonnés. Il y aurait également la course du club, programmée début avril, et à laquelle nous étions fortement incités à participer. C'était d'ailleurs, avec les championnats départementaux, les seules épreuves où l'on nous demandait de bien vouloir prendre part en nombre. Pour le reste, nous étions libres de gérer le calendrier à notre convenance. Cela n'empêchait pas le club d'organiser, à plusieurs reprises au cours de l'année, des réunions avec les coureurs afin de planifier au mieux la présence des uns et des autres sur les courses de notre département, car chaque épreuve était pourvue d'un classement par équipe. À l'issue de la saison, un prix serait remis au club le plus régulier.

Au fur et à mesure des entraînements qui s'écoulèrent sur deux mois, je devins de plus en plus confiant. Non seulement je ne subissais plus le rythme, mais je figurais parmi les coureurs les plus affûtés ; et, au cours des fameuses pancartes qui ponctuaient la fin de nos sorties, je me classais régulièrement dans les cinq premiers. Il m'arriva même de remporter cette victoire de prestige en surprenant tout le monde par un démarrage effectué un peu avant le dernier kilomètre. Mes coéquipiers comprirent un peu tardivement que je me faisais la belle pour jouer la pancarte : ils entamèrent la poursuite avec un temps de retard pour venir échouer à quelques secondes derrière moi. Je participai également à quelques sorties du mercredi après-midi avec les jeunes du club. Si le rythme était un peu moins soutenu et les sorties moins longues qu'avec les adultes, j'appris, avec l'aide de Nicolas, à mieux gérer mes efforts et mon positionnement au sein du peloton. On pense souvent, à raison d'ailleurs, que le cyclisme demande d'importantes qualités physiques. Il n'en reste pas moins vrai qu'il nécessite également d'avoir un sens tactique bien aiguisé ainsi qu'une excellente

technique sur le vélo. Sur ce dernier point, si ma dextérité s'améliora quelque peu, un curieux incident me rappela combien elle demeurait fragile face à l'imprévu.

Nous étions vers le milieu du mois de février et je venais de passer un long moment à changer entièrement le système de freinage d'un vélo de route. J'avais pour habitude, dès lors que j'effectuais une réparation d'envergure, d'aller tester le vélo sur une piste cyclable de deux kilomètres aménagée non loin du magasin. À cette saison, l'endroit était peu fréquenté et je me mis à rêvasser. Peu avant de dépasser un des rares piétons qui déambulait sur la chaussée, je voulus ralentir afin de ne pas le surprendre. Pour une raison inconnue, les freins refusèrent de répondre et pris de panique, je me mis à crier : « Attention ! attention ! poussez-vous ! je n'arrive pas à freiner ! » Le piéton sursauta et dut se jeter sur le côté pour m'éviter. Je parvins à arrêter tant bien que mal ma machine un peu plus loin, en équilibre précaire sur un petit talus ; un mètre de plus et je terminais ma course dans la rivière située en contrebas. Je balbutiai quelques mots d'excuse au piéton interloqué avant de repartir si précipitamment que je ne parvins pas à enclencher mes cales automatiques. En revanche, les freins fonctionnèrent de nouveau correctement. En rentrant dans mon atelier, j'analysai méthodiquement le système de freinage : il était en parfait état. Quand je repense aujourd'hui à cette mésaventure, je me demande encore comment les freins avaient pu se bloquer de façon aussi inexplicable et quelles auraient été les répercussions de cet incident si j'avais plongé dans l'eau, ou pire, si j'avais percuté violemment le malheureux piéton. Sa vie comme la mienne n'en aurait-elle pas été dramatiquement changée ? Moi qui étais si solitaire, devais-je accepter que les chemins de ma destinée pussent également dépendre de la route empruntée par ceux que l'on croisait par le plus grand des hasards ? Enfin, si tant est que le hasard existe vraiment...

La fin du mois de février touchait à sa fin et avec lui le cycle

des entraînements. Pour clore cette partie de la saison, le club avait pour habitude d'organiser une sortie longue hors de nos bases. Au-delà de la distance et de la difficulté du parcours, environ cent vingt kilomètres avec quelques bonnes montées, cette sortie rassemblerait environ trente-cinq coureurs et je comptais bien en profiter pour me tester. J'étais toujours en forme ascendante ; l'entraînement hivernal n'avait pas entamé mes réserves, en raison notamment de conditions climatiques qui avaient été très favorables : dans une région habituellement humide et ouverte aux vents, le temps avait été particulièrement ensoleillé. Ce samedi après-midi ne dérogea pas à cet hiver clément, et quand nous nous retrouvâmes vers treize heures à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Gironville, le café et le chocolat chaud servis par les dirigeants du club furent surtout un prétexte pour passer un moment agréable avant le départ. Après un démarrage en douceur, l'ambiance devint studieuse après une trentaine de kilomètres : sous la direction de Nicolas, nous enchaînâmes des relais longs peu appuyés avant une séance de relais courts plus intenses qui dura près d'une heure. Puis arrivèrent les premières difficultés avec de longs faux plats montants qui furent abordés à vive allure. Pendant une bonne vingtaine de kilomètres, nous fûmes quatre ou cinq à assurer un gros tempo en tête de peloton ; derrière, les premières grimaces puis les premiers décrochés. Un retour au calme s'imposait.

Nous étions aux deux tiers de notre sortie quand la principale difficulté du parcours s'annonça : une montée à plus de dix pour cent de moyenne pendant presque deux kilomètres sur une petite route sans aucun rendement ; une rareté, même pour une région plus vallonnée que notre vallée de la Gire. En étudiant le parcours, je m'étais promis de faire la montée dans les conditions de course... c'est-à-dire à fond ! En jugeant le peloton, je sentis la tension monter d'un cran : je ne semblais pas être le seul à vouloir en découdre. Je surpris même quelques coureurs jouer des coudes pour revenir se placer à l'avant. Pour ma part, je restai serein ; j'avais

confiance en mes capacités du moment. De plus, la pente était si raide dès le pied de la montée que j'étais persuadé qu'en très peu de temps, les coureurs peu à l'aise dans les bosses seraient rapidement en difficulté. La suite allait me donner raison. Alors que nous terminions une descente sinueuse à près de cinquante kilomètres par heure, les premières rampes clouèrent l'ensemble du peloton sur place. Au bout de trois cents mètres, nous n'étions plus que cinq en tête ; je me portai ostensiblement à l'avant, ne laissant à personne le soin d'imposer son rythme. Mieux, j'accélérai progressivement l'allure, lâchant les uns après les autres mes quatre compagnons d'échappée. Même si j'accueillis modestement les compliments de mes coéquipiers lorsque nous nous regroupâmes dans le long plat qui suivit, j'appréciai ma performance à sa juste valeur : près d'un tiers des coureurs présents étaient des cyclistes évoluant dans des catégories plus élevées que la mienne. Je pouvais aborder la saison des courses avec beaucoup d'ambition.

Un travail d'équipe

Premier dimanche de mars. Il fait un temps effroyable. Il est neuf heures du matin et je viens de garer ma voiture dans un champ gorgé d'eau. Pour me rendre au départ, je dois patauger dans la boue. Il pleut à verse et je sens déjà le froid et l'humidité pénétrer mes vêtements alors que je suis recouvert d'une veste imperméable. La course risque d'être difficile, sans compter qu'il va falloir être prudent : il est fréquent que le vélo se transforme en véritable savonnette lorsque la chaussée est détrempée. Pour limiter les risques d'un départ qui pourrait s'avérer dangereux, je viens me placer très tôt sur la ligne. Une petite quinzaine de coureurs sont déjà présents et nous avons presque un quart d'heure à attendre sous une pluie incessante. Au bout de cinq minutes, nous sommes frigorifiés et commençons à grelotter.

Peu avant le départ, Francis et son fils Julien viennent se faufiler derrière moi. « Pour un baptême du feu, ça risque de finir en pétard mouillé cette histoire » plaisante Francis en me donnant une tape amicale sur l'épaule. « Un conseil Frédo, vu le temps, on sera mieux devant que derrière » me lance-t-il en désignant les quarante courageux qui sont prêts à braver les intempéries pour une hypothétique victoire. L'espace d'un instant, je me demande ce qui peut bien nous pousser à nous retrouver là. Je suis certain que la plupart des coureurs présents rechigneraient à travailler dans de telles conditions, moi le premier. Le départ est donné ; la pluie redouble d'intensité.

La première partie du circuit emprunte de tortueuses petites routes de campagne et c'est Francis qui lance les hostilités dès le premier virage. Personne ne réagit. J'hésite un instant ; il n'ira pas

bien loin en solitaire, mais si j'essaye de faire la jonction, je risque de ramener tout le peloton sur mon porte-bagages. D'un autre côté, personne ne s'attend à ce qu'un autre coureur de Gironville tente de s'échapper. Francis a déjà cent mètres d'avance et je peine à l'apercevoir derrière les trombes d'eau qui tombent du ciel et les gerbes de flotte noirâtre qui sont projetées par les roues des vélos. Il faut que je me décide au plus vite. Je me déporte sur le côté gauche, me laisse un instant décrocher vers le premier tiers du peloton... et place une violente attaque ! Julien, qui a vu mon petit manège, tente l'aventure avec moi ; seuls quatre autres coureurs répondent à notre accélération. Devant, Francis s'est relevé et nous attend. Ma manœuvre a réussi au-delà de mes espérances puisque sur sept coureurs, l'échappée compte trois membres du club ; reste à savoir si l'on ne va pas nous laisser faire tout le boulot !

Vers la fin du premier tour, au bout d'une longue et large ligne droite en faux plat montant battue par le vent, nous prenons un virage à plus de quatre-vingts degrés afin de retrouver la petite route au bout de laquelle sera jugée l'arrivée, dans sept tours. En tournant légèrement la tête sur ma droite, j'ai la désagréable surprise d'apercevoir le peloton ; il est à deux cents mètres à peine. Rien n'est fait, loin de là. À l'entame du deuxième tour, j'augmente sensiblement l'allure en tête du groupe avant d'être relayé par les autres coureurs de l'échappée. Je suis rassuré, tout le monde semble jouer le jeu. Pendant les trois tours suivants, nous continuons d'accroître sensiblement notre avance et au fameux virage qui nous ramène vers l'arrivée, je n'aperçois plus le peloton. Dans ces conditions, je ne serais pas étonné que nous ayons des chances d'aller au bout ; mais mon optimisme ne m'empêche pas de me montrer très prudent dans les portions en légère descente et dans les virages : la chaussée est trempée et la glissade peut survenir à chaque instant.

Dans l'avant-dernier tour, Francis et Julien connaissent l'un

après l'autre une grosse défaillance. Alors que je viens de prendre un long relais, je me replace à l'arrière du groupe et constate que Francis a perdu deux ou trois mètres. Je me laisse glisser pour lui faire raccrocher les wagons. Pendant plusieurs minutes, Francis est au bord de se faire lâcher. Coup de froid ? Coup de fringale ? Un peu des deux sans doute. Devant, nos compagnons d'échappée commencent à s'impatienter de ne plus voir le bleu du club de Gironville aux avant-postes. Alors que je repasse en tête pour assurer ma part du travail, Julien connaît à son tour une sérieuse baisse de régime et je dois retourner à l'arrière « faire la nourrice », c'est ce que je leur dirai en plaisantant une fois la course terminée. L'échappée s'est un peu désorganisée et la tension monte au sein du groupe. Au moment d'aborder le dernier tour, si la pluie a cessé, j'entrevois avec stupeur le peloton qui se rapproche dangereusement. Je me porte aussitôt à l'avant et effectue une grosse part du boulot en tête de l'échappée ; après tous ces efforts, pas question que nous soyons repris dans les derniers kilomètres ! Et Francis et Julien qui semblent avoir récupéré alors que l'arrivée se profile. La ligne étant située en haut d'une petite bosse, je sais qu'il faudra être explosif pour aller chercher la victoire. Avec sa jeunesse, Julien a les capacités requises ; quant à son père, sa grande expérience joue en sa faveur. Moi, c'est la première fois que j'arrive pour la gagne ! Je sens mon cœur accélérer.

J'aborde le dernier virage en tête, et après l'avoir franchi prudemment en raison d'une chaussée toujours très humide, je constate avec soulagement que le peloton est définitivement battu ; j'accélère pour imprimer un rythme aussi soutenu que possible afin de limiter les attaques. Soudain, une centaine de mètres avant d'aborder la bosse, les six coureurs me doublent sans que je sois capable de les suivre. Je suis abasourdi de les voir ainsi s'envoler ; je suis tellement dépité que je ne les regarde même pas se jouer la victoire. Je termine septième à une dizaine de secondes. C'est Francis qui remporte la course devant son fils Julien. Le peloton

coupera la ligne avec plus d'une minute de retard.

J'ai beau être content pour eux et pour le club, je ne peux cacher une pointe d'amertume en voyant le père et le fils se congratuler. L'espace d'un instant, j'ai même l'impression de m'être fait rouler dans la farine lors de leur baisse de régime. Était-elle réelle finalement ? Je retourne vers ma voiture ; le froid s'ajoute à la déception alors que je patauge dans la boue. Avant de quitter les lieux, je me dirige du côté de la petite tente organisatrice pour rendre mon dossard où je suis accueilli par le président du club, qui tout sourire, m'indique que je suis attendu pour la cérémonie protocolaire. Je suis quelque peu étonné ; le septième serait également récompensé ? Au pied du podium, Francis et Julien m'accueillent en me serrant chaleureusement la main. Le club de Gironville, en plus de la victoire individuelle, remporte le prix d'équipe, basé sur le classement des trois meilleurs coureurs de chaque club. Forcément, avec la victoire, une deuxième et une septième place, le prix d'équipe ne pouvait nous échapper et je me retrouve sur le podium en compagnie de mes deux compagnons. Francis me tend alors la coupe du prix d'équipe : « sans toi, Frédo, j'explosais à deux tours de la fin et je pense que Julien aurait connu le même sort si tu n'avais pas été là. Cette victoire, c'est donc un peu la tienne ; mais... Francis hésite un peu et ajoute : peut-être devrais-tu apprendre à plus t'économiser si tu veux un jour gagner une course ; et aussi à vraiment te faire très mal dans les ultimes hectomètres, à vouloir aller au-delà de ce que tu crois être capable de faire. C'est quelque chose qui n'est pas facile à sentir, mais, comment dire... nous avons tous, au fond de nous, des ressources insoupçonnées qui nous permettent de nous transcender. Bien entendu, il faut bien se connaître ; il m'aura fallu du temps pour découvrir que je pouvais, sur les deux cents mètres d'une montée très courte, mettre tout le monde dans le vent. En regardant Julien, il ajoute avec un sourire : lui, ce n'est pas pareil, il a à peine dix-huit ans et déborde d'énergie ! Allez, Frédo, encore merci pour ton aide

précieuse et ne te décourage pas ; sois patient, cela n'est finalement que la première course de la saison, tu as encore le temps pour en claquer une belle. Tu en as le potentiel en tout cas. »

En pataugeant une dernière fois dans la boue, je ne peux m'empêcher, malgré les propos rassurants de Francis, de repenser au déroulement de la course. Moi qui pensais pourtant avoir ma destinée bien en main, il aura suffi que trente secondes d'une course de plus d'une heure trente m'échappent pour avoir l'impression d'être passé complètement à côté. Je suis d'autant plus déçu que je m'étais imaginé que ma première course connaîtrait un meilleur sort vu ma condition physique à l'issue des entraînements. Dans le même temps, septième et le prix d'équipe pour une course de reprise après quatre années sans la moindre compétition, devais-je vraiment faire la fine bouche ? J'ai de plus en plus froid et je suis en train de transformer l'intérieur de ma voiture en champ de labour. Vite, il faut que je rentre à la maison me réchauffer avant d'attraper une bronchite.

Au pied du podium

La déception passée, je me plongeai dans l'étude du calendrier : la prochaine échéance importante était la course du club au début du mois d'avril. D'ici là, j'avais trois épreuves pour m'y préparer et en songeant à tête reposée à ma première course ainsi qu'aux propos de Francis, j'avais toutes les raisons d'être optimiste. Pourtant, la course suivante ne se déroula pas comme je l'avais espéré : bousculé par un départ très rapide, je ne fus pas loin de me faire distancer dès le premier virage. J'avais à peine le temps de reprendre mes esprits qu'un coureur de Gironville tentait l'aventure en solitaire vers la fin du premier tour, au gré d'un ralentissement du peloton. Le fuyard compta rapidement plus d'une minute d'avance ; très frustré de devoir ronger mon frein pour ne pas compromettre les chances de mon coéquipier, je me contentai de me glisser dans le contre composé de cinq coureurs qui s'extirpa d'un peloton apathique à la mi-course. Malgré la bonne entente d'un groupe au sein duquel je ne pris aucun relais, l'homme de tête qui comptait alors plus de deux minutes d'avance ne fut jamais repris et je ne participai que mollement au sprint des battus, terminant sixième de la course.

Un scénario similaire se répéta la semaine suivante, même s'il fallut attendre deux tours avant que trois hommes, avec une nouvelle fois un coureur de Gironville, faussent compagnie au peloton. Enfermé au milieu des autres coureurs au moment où l'échappée se formait, je dus encore me contenter de m'immiscer dans un petit groupe qui lutta pour une place au pied du podium. Ce fut néanmoins pour moi une encourageante neuvième place sur un circuit tout plat qui ne m'était aucunement favorable. Les courses s'enchaînaient et je sentais, malgré la frustration de ne pas peser plus sur la course, que je

faisais partie de ceux qui pouvaient prétendre à la victoire.

*

Quinze jours avant la course du club, je choisis de m'expatrier à une quarantaine de kilomètres de Gironville pour participer à une course organisée dans une petite ville située aux portes de la capitale. Dans un environnement où l'urbanisation était importante, nous fûmes conviés à nous rassembler sur un vaste parking jouxtant la gare ; ensuite seulement, nous serions guidés par la direction de course vers le circuit situé à cinq kilomètres de là. La météo était catastrophique et si en m'échauffant dans la zone pavillonnaire adossée à la gare, j'avais un temps espéré que la pluie resterait dans les gros nuages noirs qui s'accumulaient au-dessus de ma tête, les averses se déchaînèrent au cours du trajet vers le circuit. Je n'eus pas le loisir d'apprécier à sa juste valeur ce départ fictif qui me fit penser, toute proportion gardée, à ce que vivaient les coureurs du Tour de France au départ de chaque étape. Le temps de ce défilé, nous eûmes certes peu de spectateurs, mais je fus très impressionné par le nombre de coureurs présents. Alors que j'avais rarement bataillé contre plus de quarante coureurs, le peloton qui s'étalait devant moi devait rassembler plus de quatre-vingts cyclistes !

Quand les dernières consignes de sécurité nous furent transmises par la voiture qui nous précédait, j'appris que le circuit était ouvert aux véhicules en sens inverse et qu'il nous était formellement interdit de dépasser la ligne médiane de la route, sous peine d'exclusion ! Je ne cachai pas ma surprise auprès de mes voisins qui, de leur côté, ne semblèrent pas décontenancés par ces conditions de course typiques de la région capitale. J'avais beau me raisonner, j'avais vraiment beaucoup de mal à accepter que l'on nous fasse évoluer dans un environnement aussi risqué. Lors du premier tour, j'eus même le sentiment de me retrouver au mauvais endroit au mauvais moment. « Mais bon sang, pourquoi as-tu choisi de venir

ici ? Quel imbécile ! Tout ça parce que tu as vu que le circuit contenait une bosse de cinq cents mètres et que l'arrivée serait jugée au sommet ! Tu pensais que tu trouverais là un terrain favorable ? Mais que tu peux être con ! »

Nous venons de boucler le premier tour et la côte a été avalée à plus de vingt kilomètres à l'heure. Je galère en queue de peloton ; je suis tétanisé par la trouille de me faire ramasser par une putain de bagnole qui arriverait en sens inverse, sans compter toute cette flotte qui me tombe sur le coin de la gueule. Mais quel sport de merde ! Usant physiquement, épuisant nerveusement et... allez Frédo, on se calme... d'accord, tu ne te sens pas dans ton assiette, mais les autres coureurs sont dans la même catégorie que toi, ils se prennent la même pluie que toi, et je doute qu'ils aimeraient finir dans le pare-brise d'une voiture ; pas certain qu'ils soient aussi sereins que cela. D'ailleurs, il y en a déjà quatre ou cinq qui viennent de passer par la fenêtre dans ce deuxième tour. Il est long le circuit d'ailleurs, un peu plus de dix kilomètres, ce qui nous fera monter la bosse cinq fois ; cela va user les organismes, c'est certain. Allez, Frédo, tu sais que tu as ton mot à dire dans les côtes alors fais bien attention dans la descente qui suit ; elle est rapide, mais pas trop sinueuse, tu devrais t'en sortir...

Il pleut toujours autant. C'est la fin du troisième tour. Je profite de la bosse pour venir me replacer à l'avant ; je viens de voir pas loin de dix concurrents lâcher prise. C'est clairement une course d'élimination par l'arrière ; on était peut-être plus de quatre-vingts au départ, mais je ne sais pas combien on sera à l'arrivée ! Bon, ça a un peu temporisé dans la bosse, tant mieux. Maintenant, la descente... tranquille... tu te fais doubler, ce n'est pas bien grave ; on se détend, on se détend et on essaye d'oublier la pluie et le froid...

On va boucler l'avant-dernier tour ; je vais devoir être vraiment bien placé en haut de la bosse sinon c'est mort. Sur tout le

reste du circuit, ça roule pleine balle ; c'est presque impossible de remonter vers l'avant à cette vitesse, surtout que j'ai l'impression qu'il y a plusieurs clubs qui font la loi en tête. Ils prépareraient le terrain pour le puncheur de service que cela ne m'étonnerait pas...

Dernier tour. Je suis dans les dix premiers au sommet de la bosse. Elle commence à faire sacrément mal celle-là ; à mon avis, on est une quarantaine maintenant, pas plus. La descente se passe pas trop mal, on dirait même que ça tempore un peu... mais putain, c'est pas vrai ! le mec devant a failli se retrouver à terre et moi, comme un con, j'ai freiné un peu trop brutalement. Ouf ! j'ai évité la chute d'un rien, mais je me retrouve presque à l'arrêt ! Tout le peloton me double et je suis bon dernier ! C'est pas vrai, mais c'est pas vrai ! Tous ces efforts pour... J'essaye de me décaler sur la gauche pour voir devant moi ; la visibilité est très médiocre. Pour dire les choses comme elles sont : je vois que dalle. En revanche, je sens que cela a embrayé en tête : le compteur de mon vélo indique quarante-cinq kilomètres à l'heure. Plus qu'une longue ligne droite avant un virage à droite et l'explication va avoir lieu dans la montée finale... sans moi ? Je dois remonter, je dois absolument remonter ! Sur la droite, impossible, je vais me retrouver dans le fossé ; je dois passer par la gauche, c'est ma seule chance. Je flirte avec la ligne continue et je commence à remonter le peloton. Quel effort violent ! J'ai presque remis la moitié des mecs ! Allez Frédo, un dernier coup de reins et... mais merde, elle sort d'où cette bagnole ? Tant pis, je continue à empiéter sur la voie de gauche ; je ne suis pas le seul d'ailleurs à vouloir tenter le tout pour le tout. Quelle folie ! L'automobiliste klaxonne à tout rompre et heureusement, face au peloton déchaîné, choisit de sagement se garer sur le bas-côté pour éviter l'accident. Pris au milieu de cette fureur collective, j'ai à peine le temps d'apercevoir le conducteur s'agiter derrière sa vitre au moment où nous passons devant lui. On est complètement cinglé ! Tout ça pour espérer gagner, gagner quoi sinon prendre le risque de se... Non Frédo, ce n'est pas le moment de penser à ce genre de

conneries. Tu es maintenant dans les premiers, il reste deux cents mètres avant le début de la bosse, alors essaye plutôt de récupérer un peu avant de...

Merde, deux coureurs décident d'attaquer, et personne pour réagir. Allez, Frédo, fonce ! Ils sont là, juste devant toi. Derrière, c'est terminé, il n'y a personne pour prendre ta roue. Te retourne pas, on s'en fout de ce qu'il se passe derrière de toute façon ! Putain, ils sont trop forts les deux devant, ils prennent le large ! Ce que j'ai mal aux jambes, bon sang ! Allez, plus que trois cents mètres, j'aperçois la ligne d'arrivée... c'est vraiment très dur ! Je dois tomber une dent, sinon je vais m'arrêter... allez, le podium te tend les bras... ah ! mes jambes... Non ! ce n'est pas vrai, je me fais doubler... par deux coureurs alors que la ligne est... fais chier... cinquième... C'est bien quand même... mais que c'était dur... si j'avais été mieux placé dans le final... si seulement j'avais été mieux placé ! Allons Frédo, pas de regrets, tu as tout donné.

La course du club

Afin de mieux me focaliser sur la course du club, je choisis de faire l'impasse sur la dernière épreuve du mois de mars. Après quatre courses, souvent dans des conditions difficiles, je ressentais le besoin de souffler. Je devais également mener de front mon travail au magasin et je ne pouvais me permettre de le négliger. Afin de m'épauler, j'avais embauché un apprenti sur les conseils de monsieur Gontran ; nous ne serions pas trop de deux pour assurer la pérennité des cycles Gontran, d'autant plus qu'une enseigne d'envergure nationale s'était récemment installée dans une zone commerciale non loin de là. Assez rapidement, j'avais constaté que les clients se laissaient séduire par leur politique très agressive en matière de tarifs ; je ne pouvais plus me reposer sur la seule réputation du magasin ; je devais m'adapter et accepter de rogner sur mes marges. Dans ce contexte difficile, au-delà de son aspect sportif, la course du club revêtait une importance capitale à mes yeux : je profiterai de l'occasion, en tant que partenaire de l'Entente Sportive de Gironville, pour exposer les vélos que je vendais et distribuer des plaquettes publicitaires auprès des cyclistes venus participer à l'épreuve. Sur l'affiche de la course, on pouvait même lire : « en partenariat avec les cycles Gontran. Les cycles Gontran, des vélos qui vous mèneront à la victoire ! ». En parcourant l'affiche du regard, je fis la moue devant la banalité de mon slogan. « La communication, ce n'est pas trop mon rayon », avais-je plaisanté auprès du président du club de Gironville alors que nous préparions le podium dans la salle communale. Il était à peine six heures du matin et la première épreuve commençait à huit heures ; quatre courses allaient s'enchaîner dans la matinée, la dernière se terminant un peu avant treize heures. Il nous resterait alors à peine deux heures pour organiser la remise des récompenses avant de nettoyer et ranger la

salle que l'on devait libérer au plus tard à quinze heures. Le départ de ma course était programmé à dix heures trente, pour une distance de cinquante-cinq kilomètres, soit onze tours d'un circuit assez difficile. Même si je refusais de l'admettre, la fatigue commençait à s'installer dans mon organisme ; pas facile de gérer une petite carrière de modeste cycliste amateur et la tenue d'un commerce devant résister à la grande distribution.

Il me fut difficile de me concentrer sur la course ; très sollicité, je n'avais pas même le temps de m'échauffer avant le départ ; heureusement, en raison d'un vent assez fort, les premiers kilomètres s'effectuèrent à allure modérée. Après la mi-course, je retrouvai enfin de bonnes sensations ; et même si le peloton roulait toujours groupé, le rythme s'était peu à peu accéléré et l'écroulement s'effectuait par l'arrière à la faveur de la bosse très sèche qui se dressait vers la moitié du parcours. S'ensuivait alors une longue descente rectiligne négociée à près de soixante à l'heure où chacun tentait de se placer au mieux pour passer le rond-point qui ensuite nous propulsait vers la ligne d'arrivée. Il y eut bien quelques tentatives d'échappée, mais ces dernières furent rapidement étouffées dans l'œuf. Au début du dernier tour, je m'étonnai du calme relatif qui régnait dans le peloton : la montée de la bosse s'effectua à une allure soutenue, mais personne n'attaqua. Dans la descente, je vins me positionner dans les premiers afin d'aborder le rond-point dans les meilleures conditions. Je sentis mon cœur accélérer, non pas à cause de l'effort, mais parce que l'arrivée se profilait et que peut-être... mais mieux valait ne pas y penser. La fin de la descente approchait et ma décision était prise : à la sortie du rond-point, j'allais tenter le « coup du kilomètre » afin de prendre les sprinteurs par surprise.

Voilà, nous y sommes ! Je produis une violente accélération. Incroyable ! personne ne réagit ; je file vers la victoire ! J'ai mal aux jambes, mon rythme cardiaque s'est emballé, mais je la tiens enfin,

cette victoire tant attendue ! Tout se bouscule dans mon esprit au moment où j'aperçois la ligne d'arrivée... quand j'entends le son de la cloche... Non, ce n'est pas possible ! je me suis trompé... Il reste un tour à parcourir... D'un seul coup, je me sentis vidé de toute mon énergie ; le ciel venait de me tomber sur la tête. Au virage suivant, je me faisais reprendre par un peloton qui accéléra sans se préoccuper de mes états d'âme. Il me faudra puiser loin dans mes ressources pour passer la bosse au milieu du paquet. À la sortie du dernier rond-point, je n'étais pas trop mal placé, mais je fus incapable de lutter avec les meilleurs ; je terminai à une anonyme quinzième place, épuisé et terriblement déçu.

Pendant la remise des récompenses, je ne fus qu'une ombre ; je me sentais stupide ; j'avais honte de m'être ainsi trompé. D'ailleurs, je ne raconterai à personne ma terrible méprise. Au contraire, je distribuai en souriant mes derniers prospectus ; qu'au moins je n'eusse pas tout perdu au cours de cette triste matinée.

Coup d'arrêt

Cet avertissement aurait certainement dû me servir de leçon, mais au lieu de cela, je préfèrai en plaisanter et me dire que j'avais entendu les cloches avec un peu d'avance et que je me rattraperais lors des fêtes de Pâques où traditionnellement de nombreuses courses étaient organisées entre le samedi et le lundi. Trois courses en trois jours, largement de quoi me refaire la cerise !

Alors qu'en ce début de saison j'avais principalement couru en rase campagne, la première étape de mon triptyque Pascal débuta au centre d'une jolie bourgade où quelques manèges tournaient en musique sur la place de l'église, ajoutant à l'événement un petit supplément d'âme et de nombreux spectateurs malgré un ciel très menaçant. Après avoir fait l'élastique en queue de peloton durant tout le début de course, je me retrouvai enfin dans les premières positions après quatre tours de circuit. Je soufflai un peu en regardant le ciel où les nuages devenaient de plus en plus noirs ; un vent d'ouest se levait ; au loin, un rayon de soleil déchirait le ciel... quand tout à coup, un éclair et un énorme coup de tonnerre... Sans que je comprisse ce qui m'arrivait, je heurtai violemment le sol. Devant moi, un coureur finissait sa course dans le fossé. Je peinaï à me relever ; mon épaule droite était en sang. Je me penchai difficilement pour ramasser mon vélo dont le guidon était tordu ; une cocotte de frein pendait lamentablement vers le sol : l'espace d'un instant, j'avais relâché ma concentration pour venir percuter le coureur qui me précédait ; la sanction avait été immédiate. En plus de l'épaule, j'avais le côté droit, à partir de la hanche, râpé jusqu'au genou ; j'avais dû faire un sacré vol plané.

De nouveau un formidable coup de tonnerre : l'orage avait

envahi le ciel et au loin, je distinguai à peine le petit village dans lequel venait de disparaître le peloton. La pluie tombait en rangs serrés sans se soucier de ma chute. Assis sur le bas-côté, le regard dans le vague, je vis une petite fourgonnette se porter à ma hauteur. Je ne pus m'empêcher de sourire : c'était le petit camion de la Croix-Rouge, un modèle à peine plus récent que celui de mon enfance. Pendant qu'un commissaire de course ramenait mon vélo jusqu'au départ, je pris place à l'intérieur du véhicule dans lequel une dame assez âgée nettoya mes plaies en silence. À aucun moment je ne me sentis être un héros comme je l'avais imaginé durant mon enfance. Au contraire ; ce relent de nostalgie fut comme la chute : très douloureux.

Reprise poussive

Deux jours durant, je broyai du noir : le ciel m'était tombé sur la tête, au sens propre comme au sens figuré ; drôle de façon de fêter Pâques... Dès le lundi, j'appelai à l'aide Monsieur Gontran afin qu'il suppléât à mon absence au magasin. « Bien entendu mon garçon ! Mais sache également que cela sera la dernière fois que tu pourras compter sur moi ; je pars m'installer au bord de mer. Tu vas vraiment être le seul maître à bord à partir de maintenant ! » Après ce coup de téléphone, j'eus besoin d'une semaine avant de pouvoir marcher normalement, une semaine au cours de laquelle je ne quittai pas la maison ; comme si j'avais besoin de me sentir en sécurité dans ma petite longère après ma chute sous l'orage et l'annonce du départ de mon bienfaiteur.

Passé cette semaine de convalescence, je repris progressivement le travail. Monsieur Gontran m'avait laissé un petit mot en me souhaitant bonne chance pour la suite tout en m'indiquant sa nouvelle adresse. En regardant respectivement le petit carton recouvert des empreintes graisseuses de Monsieur Gontran puis mon assistant réceptionner les livraisons, je repensai à mon premier jour de travail dans le magasin. À combien de temps cela pouvait-il remonter maintenant ? Trois ans, quatre ans, cinq ans ? Je ne m'en souvenais plus très bien. Cela me semblait hier ; cela me semblait une éternité... Pour la première fois, je réalisai combien le magasin ne ressemblait plus au fourbi que j'avais connu lors de ma première visite : j'avais refait entièrement les peintures ; tout était parfaitement agencé sur des étagères et surtout, l'odeur de cigarette avait disparu. Je pris tout à coup conscience que Monsieur Gontran, qui avait été le principal témoin de tous ces changements, ne m'avait jamais fait la moindre remarque à ce sujet. Je ne pouvais que le remercier de

m'avoir laissé autant de liberté alors que peut-être il lui avait été difficile de voir le magasin changer de visage au fil des années. J'eus alors envie de l'appeler pour lui poser la question, et peut-être aussi pour m'excuser de n'avoir pas été assez prévenant à son encontre. Au moment où j'allais décrocher le téléphone, je renonçai. Peut-être était-ce mieux que cela se terminât ainsi. Même si j'avais un peu de mal à l'admettre, même si cela me rendait triste, il était certainement temps, pour lui comme pour moi, que nous tournions tous les deux la page.

Deux semaines après ma chute, je ne ressentais plus aucune douleur et j'entrepris de réparer amoureusement mon vélo dans mon atelier. J'étais d'ailleurs en train de terminer sa remise en l'état quand Aurélie, arborant un large sourire, m'apporta son propre vélo à réviser. Alors qu'elle me demandait des nouvelles de ma santé, je songeai à ses visites régulières au cours desquelles elle flânait dans le magasin tout en me posant de nombreuses questions sur mon travail. À plusieurs reprises, elle m'avait proposé que nous roulions ensemble : « Je peux passer au magasin au moment de la fermeture et nous pourrions faire un bout de route tous les deux, qu'en penses-tu ? » J'avais toujours trouvé une bonne excuse pour décliner son invitation. Mais avais-je vraiment conscience qu'il s'agissait d'une invitation ? Certainement, mais je n'étais pas franchement pressé de répondre par l'affirmative tant j'appréciais ma vie de célibataire depuis ma rupture avec Marlène. D'ailleurs, il était extrêmement rare que la solitude me pesât et un simple coup de téléphone à Manu suffisait à me faire oublier en un clin d'œil mes états d'âme passagers. De toute façon, après trois semaines complètes sans faire de vélo, j'avais de nouveau des fourmis dans les jambes et les prochaines échéances, les championnats départementaux et régionaux, se profilaient déjà à l'horizon.

Pour ma course de reprise, je me classai en milieu de peloton. Les sensations n'étaient pas mauvaises, mais je ne me sentis pas

aussi incisif qu'en début de saison. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure et je mis cela sur le compte de ma chute et de mon arrêt forcé. Il était normal que je manque de rythme. Dès la prochaine course, sans doute me sentirais-je plus à mon aise. Il n'en fut rien. Sur un circuit pourtant favorable, avec une belle difficulté en milieu de parcours, je fus même un temps relégué dans un groupe d'attardés et je revis le peloton principal au dernier tour seulement parce qu'il avait abdicqué : pendant que je bataillais à l'arrière, un groupe de cinq était parti se disputer la victoire, loin devant. Je commençai à gamberger, tout en me rendant compte que je devais me forcer pour aller rouler le soir. Il n'était peut-être pas si facile que cela de revenir rapidement à son meilleur niveau.

Vers la fin du mois de mai, lors du championnat départemental, je fis illusion en prenant part à l'échappée. Hélas, sur un parcours plat, nous fûmes logiquement repris à cinq kilomètres de l'arrivée et la course se termina par un sprint que je ne disputai même pas. Quant au championnat régional qui eut lieu quinze jours plus tard, le niveau était tellement relevé que je lâchai prise dès la première difficulté ; j'avais de nouveau la désagréable impression de subir les événements sans que je ne pusse rien y faire. L'été approchait et j'étais très loin d'avoir obtenu les résultats escomptés.

Ce fut Manu, à l'occasion d'un long entretien téléphonique, qui remonta un moral bien en berne : « Tu sais Frédo, cela fait bien longtemps que je ne fais plus de sport à haute dose, mais à l'époque où je pratiquais le ski de fond en club, notre entraîneur insistait pour que nous privilégiions des entraînements courts et intenses. Il nous disait que c'était bien joli d'être capable de skier pendant deux heures, mais qu'il fallait également que nous apprenions à mettre de l'intensité dans nos efforts et à encaisser les changements de rythme. La clef, nous disait-il, c'est le *fractionné* ! Par exemple, trente secondes à fond et une minute de retour au calme, et tu recommences, pendant dix, quinze ou vingt fois. Pas besoin de faire

ça pendant des heures ; une séance de trente à quarante-cinq minutes tous les jours en variant les exercices et vous allez voir comment vous allez progresser ! Il n'avait pas tort ; c'était diablement efficace ! Et puis cela évitait de tomber dans la routine d'un entraînement où il se passait un peu toujours la même chose. Tu devrais pouvoir appliquer cette méthode au vélo, tu ne crois pas ? Et ce n'est pas tout ! J'ai encore mieux pour t'aider à reprendre du poil de la bête : j'ai un cousin qui a une ferme dans le nord, quand je dis « dans le nord », c'est par rapport à Fontperdu évidemment ! Pour toi, c'est pas mal au sud, dans un joli petit coin de montagne : presque pas de voitures et des routes magnifiques pour pratiquer le cyclisme. Je vais aller chez lui vers la fin du mois de juillet. Si tu venais me tenir compagnie ? On pourrait non seulement passer du bon temps ensemble, mais cela te permettrait aussi de changer d'air et de t'entraîner sans vraiment t'en rendre compte. Qu'en penses-tu ? Surtout que cela fait un bon moment que l'on sait pas vu ! »

Une belle victoire

Je ne tardai pas à me décider suite à ce coup de fil salutaire. Non seulement je n'avais jamais revu Manu depuis que je travaillais aux cycles Gontran, mais je me rendis également compte que je n'avais encore jamais fermé le magasin plus d'une semaine. Il était temps pour moi de faire une pause plus longue : je m'arrêtais de travailler vers le vingt juillet et reprendrais le chemin de la boutique après le quinze août ; j'avais remarqué que cette période était extrêmement calme, mon activité s'essouffant après le Quatorze Juillet pour reprendre doucement quelques jours avant la rentrée scolaire.

Revigoré par la perspective de plus de trois semaines de vacances, je pris le temps d'analyser avec le plus de recul possible mon début de saison : j'avais progressé dans de nombreux domaines et bien négocié l'entraînement hivernal avant d'enchaîner les courses sans trop réfléchir, espérant que sur l'ensemble de mes participations, je parviendrais à obtenir un résultat. Sans doute avais-je oublié l'adage qui veut que qualité ne rime pas nécessairement avec quantité. Après réflexion, je choisis de m'inscrire à une seule course avant mes vacances et de mettre à profit les conseils de Manu : au lieu de réaliser des sorties de deux heures à haute intensité, j'effectuai, à raison de quatre fois par semaine, des sorties très courtes pendant lesquelles je m'entraînais de façon plus spécifique. Ainsi, pour travailler mon point fort, je répétais à plusieurs reprises une bosse difficile, d'abord en souplesse, puis en force, avant de la monter deux fois de suite le plus vite possible, tout en puissance. Je n'oubliais pas pour autant mes points faibles et sur de longues sections de plat, j'essayais de tenir des rythmes très élevés pendant trois minutes, en me laissant au mieux une minute pour récupérer. Je

terminais alors mes entraînements en roulant tranquillement pendant un quart d'heure, si bien que malgré la dureté des efforts consentis, je n'en ressentais aucunement la fatigue le lendemain. Au contraire, je n'avais qu'une envie : retourner me faire mal sur la route. Pour m'amuser, il m'arrivait même d'effectuer quelques séances de sprint en commentant mes propres exploits, un peu comme le faisait Manu lors de nos fameuses descentes vers le torrent des boudragues.

Vers la fin du mois de juin, j'abordais ma dernière compétition avant l'été avec un moral retrouvé. Cette course, c'était Francis Pasquier qui me l'avait conseillée ; il m'avait d'ailleurs proposé que nous nous y rendions ensemble, car pour une fois, il serait le seul représentant de sa famille à faire le déplacement. « Tu vas voir, cela devrait bien te plaire, il y a une belle bosse avant la ligne d'arrivée, m'indiqua-t-il sur la route qui nous emmenait au départ. Oh ! Et pendant que j'y pense, il y a une autre épreuve qui a lieu le quinze août dans un petit village nommé Bergères-les-Moutons, à une heure et demie d'ici. Le tracé devrait te convenir également : assez accidenté avec une très belle côte. Et puis il y a la fête du village et comme c'est la seule course à deux cents kilomètres à la ronde, il y a toujours beaucoup de monde, aussi bien côté coureurs que côté spectateurs ! Chaque année, nous sommes de la partie. C'est devenu le pèlerinage estival des Pasquier, la course de Bergères-les-Moutons, ajouta-t-il en souriant ».

Je savais Francis en grande forme depuis le début de la saison : il avait déjà gagné deux courses ; encore une victoire et il intégrerait la catégorie supérieure. Il faisait très beau en ce début de matinée et en sortant de la voiture, je sentis que l'atmosphère était particulière. Au cours de la reconnaissance du circuit, je fis part de mon sentiment à Francis : « tu ne sens pas qu'il pourrait se passer quelque chose ? L'air n'est pas comme d'habitude ce matin. » Francis me regarda en souriant et me répondit qu'il ne sentait rien de spécial avant d'avalier la bosse sans donner l'impression de faire le

moindre effort. Je n'essayai même pas de le suivre ; je n'aurais pas pu de toute façon... et puis... je fus de nouveau en proie à un sentiment mystérieux dans cette montée ombragée qui s'évanouissait sur un plateau champêtre aux tons ocre ; dans le ciel, le soleil commençait à réchauffer les organismes et à illuminer la campagne environnante. Francis m'attendait sur la ligne d'arrivée située au sommet de la bosse... non, pas complètement au sommet, il restait après la ligne cent mètres de faux plat montant avant que la route s'aplatisse au milieu des champs de céréales, l'endroit idéal pour... je m'approchai de Francis, et en le regardant dans les yeux, j'essayai de lui exprimer mon pressentiment : « Écoute-moi bien Francis, tu vois le long bout de ligne droite qui continue de monter après la ligne d'arrivée ? C'est là qu'il faudra attaquer pour gagner la course, c'est là que... » J'eus envie d'ajouter : « c'est là que tu devras attaquer pour gagner la course » ; mais je préfèrai m'arrêter là, trouvant totalement irrationnel que je pusse prédire l'avenir ; pourtant, aussi extravagantes qu'elles fussent, j'avais bien du mal à me départir de mes divagations. Je sentais vraiment qu'il y avait un truc bizarre dans l'air, et que ce quelque chose semblait être en relation avec moi, et avec seulement avec moi. C'était très étrange ; j'avais l'impression de détenir... comment dire... comme un petit bout de la Vérité à venir. Mais quand ? Et quoi exactement ? C'était vraiment déroutant ; il était neuf heures du matin, j'étais sur mon vélo à attendre le départ d'une course et voilà que j'étais aux prises avec un phénomène qui s'apparentait à une expérience d'ordre métaphysique, voire mystique...

Dès le départ, je réussis pourtant à me concentrer sur la course sans laisser la moindre pensée périphérique m'envahir ; hors de question de chuter sur une nouvelle erreur d'inattention ! J'avais choisi de calquer mes efforts, dans la mesure du possible, sur ceux de Francis et pendant les deux premiers tours d'une course qui en comportait pas moins de huit, nous restâmes sagement en milieu de peloton ; d'ailleurs, vers la fin du deuxième tour, Francis vint à ma

hauteur en me disant : « généralement, de par la difficulté de la bosse, il ne se passe pas grand-chose avant la mi-course ! » Je m'impatientai presque : malgré l'absence de compétition, je me sentais en excellente condition et j'avais bien envie d'accélérer.

Peu avant la fin du quatrième tour, sans l'avoir vraiment provoqué, nous nous retrouvâmes dans les premières positions. Je me glissai à la hauteur de Francis et sans réfléchir, je lui indiquai dans un souffle : « Francis, je vais faire la montée à bloc, alors tiens-toi près ! » avant d'accélérer progressivement. Je donnai de rapides coups d'œil derrière moi : si Francis était bien calé dans ma roue sans donner l'impression de forcer, je vis le peloton s'allonger et quelques coureurs lâcher prise. Peu avant de franchir la ligne et d'entamer le cinquième tour, je criai à Francis : « à toi de jouer ; moi, je me charge de les retenir ! » Dès le pied de la côte, Francis avait certainement compris ce que j'avais derrière la tête ; peut-être même se souvenait-il de ma phrase sibylline d'avant le départ : il était prêt à surgir et il surgit ; seuls deux autres coureurs réussirent à prendre sa roue. De mon côté, je coupai légèrement mon effort afin de permettre aux échappées de prendre le large.

À partir de cet instant, je restai aux avant-postes, passant mon temps à fondre comme un mort de faim sur tous les coureurs qui tentaient de rejoindre le trio. Parfois, quelques coureurs tentaient de s'organiser pour relancer le peloton, mais cela ne durait jamais bien longtemps : j'arrivais toujours à me glisser au milieu de ceux qui se relayaient pour, de façon temporaire, désorganiser la chasse. À chacune de mes interventions, je devais faire à peine perdre plus de deux ou trois secondes au peloton, mais ajoutées les unes aux autres, l'échappée commençait certainement à avoir un peu d'avance ; une avance en tout cas suffisante pour qu'on n'aperçoive plus les trois fuyards dans la longue ligne droite précédant la bosse d'arrivée.

Dans le dernier tour, alors que je commençais à fatiguer en

raison de l'intensité de la course, j'eus la désagréable surprise d'apercevoir Francis et ses deux compagnons d'échappée à moins de deux cents mètres : sans doute avaient-ils commencé à se regarder en chien de faïence avec la perspective de la victoire. Dans le peloton, la réaction fut immédiate et quatre coureurs tentèrent de contrer. Au prix d'un effort dont jamais je ne me serais cru capable, je rattrapai les quatre coureurs ; mieux, je les dépassais avant de décélérer légèrement. Sans doute surpris de me voir de nouveau jouer les trouble-fêtes, le groupe de contre marqua une légère hésitation qui lui fut fatale. Ma dernière manœuvre réussit au-delà de mes espérances : devant, les trois coureurs sentirent la menace et creusèrent de nouveau l'écart avant de virer pour prendre la montée qui les amènerait à la ligne d'arrivée ; le peloton se résigna enfin à se disputer la quatrième place. Mon travail était terminé, je pouvais me relever. Doublé de toutes parts dans la côte, je finis la course en roule libre avant de franchir la ligne d'arrivée bon dernier, mais tout sourire ; en apercevant Francis, je n'eus aucun doute ; je savais qu'il avait gagné.

Quand Francis monta sur la plus haute marche du podium, j'applaudis à tout rompre. Pour la première fois sans doute, je ne ressentais aucunement la frustration de la défaite. Certes, ce n'était pas moi que l'on récompensait, mais Francis, au moment où il reçut le bouquet, se tourna dans ma direction et me fit un clin d'œil en levant le pouce, me signifiant par ce geste que j'avais participé activement à sa victoire et qu'il m'en remerciait. Alors que je n'avais pas lutté pour la première place, jamais je ne m'étais autant donné sur mon vélo ; je m'étais livré sans compter ni calculer, avec comme seul objectif que l'échappée ne fût jamais rattrapée. Quand je regardais les courses cyclistes à la télévision, j'avais toujours trouvé ce rôle bien ingrat ; je me demande même si je ne méprisais pas un peu ces équipiers de l'ombre qui, faute de ne pas être au niveau des plus forts, doivent se contenter de protéger le champion de l'équipe. On ne devrait jamais juger son prochain sans avoir été un jour à sa

place ; je les regarderai d'un œil différent dorénavant.

Au-delà de cette petite leçon de vie, j'avais ressenti tous les bienfaits de mon entraînement spécifique puisque j'avais finalement passé toute la course à l'avant du peloton. J'allais pouvoir rejoindre Manu et le terrain de jeu qu'il me proposait dans les meilleures dispositions avec dans un coin de ma tête ce que m'avait suggéré Francis dans la matinée, cette course du quinze août au cœur d'un petit village en fête et dont le patronyme, Bergères-les-Moutons, sortait vraiment de l'ordinaire.

Vacances à la ferme

Une semaine avant le Quatorze Juillet, je pris le temps de ranger le magasin avec l'aide de mon apprenti. Je mis également de l'ordre dans mes comptes et fis un inventaire complet du stock avant de passer toutes les commandes qui me permettraient d'anticiper au mieux le début du mois de septembre. Même s'il n'était plus à mes côtés, je restais fidèle à certains préceptes de Monsieur Gontran, ce dernier m'ayant notamment enseigné qu'il était toujours préférable « d'avoir un coup d'avance plutôt qu'un coup de retard ». Le dimanche qui suivit, je partis vers sept heures du matin après un dernier détour par les « Cycles Gontran » afin de vérifier que tout était bien en ordre. En regardant le rideau de fer tiré jusqu'au sol, je quittai avec un peu d'appréhension le magasin ; c'était la première fois que je le laissais seul aussi longtemps.

Il me fallut environ six heures de voiture pour arriver chez le cousin de Manu. Après quatre heures d'autoroute, je musardai en parcourant les soixante derniers kilomètres : je fus d'abord accueilli par des forêts de conifères qui recouvraient les vallons avant de traverser de vastes plateaux à la végétation rase et clairsemée. Dans la dernière heure, je remontai, par les larges virages d'une route peu fréquentée, une longue vallée à la pente douce et régulière ; je commençais à comprendre pourquoi Manu avait pensé à moi et à mon vélo en me conviant dans cette région.

J'arrivai alors en vue d'une petite ville fortifiée qui se reposait sous un immense rocher au sommet duquel une statue blanche lui apportait sa protection. Selon les indications de Manu, je devais contourner la bourgade et son « gros caillou » par la gauche, avant de prendre la direction du col du Puy. Au bout d'un kilomètre,

il me faudrait alors suivre une petite route sur la droite en direction de la « Ferme du Fafaillet », du nom du petit ruisseau qui passait à proximité. « Tu verras, la route se termine en cul-de-sac ; mais vers la fin, ce n'est plus une route, c'est un mur ! » avait-il ajouté. Pendant un kilomètre, ma voiture chemina tranquillement le long d'une prairie fleurie avec le ruisseau en contrebas quand tout à coup, malgré l'avertissement de Manu, je dus repasser la première pour éviter de caler tellement la pente était raide. Après deux cents mètres au cours desquels je sentis le moteur vrombir et chauffer, j'arrivai enfin à un ultime ressaut où je garai mon véhicule. Devant moi s'élevait une grande étable ainsi qu'un long corps de ferme ; un peu en retrait, j'aperçus une petite maison d'habitation et un minuscule jardinet d'où jaillit un Manu tout sourire :

« Alors Frédo, il est pas beau le petit coin de montagne de mon cousin ? La côte que tu viens de faire péniblement avec ta voiture doit être à quinze pour cent de moyenne avec des passages à vingt ! Si tu t'entraînes là-dessus pendant ton séjour, quand tu rentreras chez toi, tu voleras dans toutes les bosses de ton patelin et de ses environs ! À vingt kilomètres d'ici, tu peux aussi aller escalader le col du Puy dont tu as certainement vu la pancarte. Ce n'est pas un col très difficile, mais il est assez long et cache quelques passages assez raides. Et la vue est si belle là-haut ! Et je ne te parle pas de... Mais je cause, je cause, alors que tu viens de te taper la route ; allez viens, mon cousin nous attend pour l'apéro !

J'allais passer avec Manu, ainsi que son cousin et son épouse, des vacances presque aussi inoubliables que mon séjour chez Tante Lisa et Tante Suzette ; je retrouvai également l'insouciance qui avait été la nôtre lors de nos chasses à la boudrague du côté de Fontperdu. Manu avait toujours la même verve et je prenais un plaisir immense à l'écouter raconter des histoires. Ce qui était étonnant, et je lui faisais remarquer dès le premier soir, c'était qu'à l'écrit, il était beaucoup plus calme ; que son style était très posé et que l'atmosphère qui s'en

dégageait était souvent nostalgique, voire mélancolique ; qu'il y avait toujours beaucoup de place pour la rêverie et le silence ; pour la nature également. « C'est vrai Frédo, c'est d'ailleurs un beau compliment que tu m'adresses en me disant cela. Pourtant, c'est bien le même bonhomme qui écrit ; c'est le même homme que celui qui te parle actuellement. La différence, c'est qu'il ne s'exprime pas de la même manière... mais... peut-être que... Quand j'écris, est-ce vraiment moi qui m'exprime finalement ? Je veux dire... quand je te parle, c'est que j'ai quelque chose à te dire ou une pensée à exprimer, ma pensée le plus souvent. Quand j'écris, c'est un peu différent ; je ne parle pas de moi, ni de ce que je pense ou de ce que je ressens, surtout quand je décris des paysages. Certes, il y a parfois des personnages qui traversent mes descriptions, mais ce sont souvent des ombres qui évoluent à l'arrière-plan. Depuis peu, j'ai commencé à écrire des bouts de textes mettant en scène des individus et dans ce cadre-là, j'essaye de me glisser dans la peau de la personne que je décris ; pour m'aider, je prends parfois appui sur quelqu'un que j'ai pu croiser. Je tâtonne encore beaucoup dans mon travail d'écriture ; je ne sais pas toujours très bien dans quelle direction cela pourrait m'emmenner. L'important, c'est que cela me permet de voir autre chose que l'entreprise de Papa parce que... Dommage que l'on ne puisse pas seulement vivre d'amour et d'eau fraîche, n'est-ce pas Frédo ? D'ailleurs, de toi à moi, l'eau fraîche, on maîtrise plutôt pas mal, surtout avec un bon pastis ! mais l'amour... je veux dire l'amour entre deux êtres, je crois bien que ce n'est pas vraiment notre truc... d'ailleurs... toi aussi, toujours célibataire mon Frédo ?

Je regardai Manu en souriant ; le pastis commençait à faire son effet. Je me fis alors la réflexion que je me posais moins de questions que lui maintenant que j'avais trouvé ma place au milieu de mes vélos. Et côté cœur, peut-être que le temps des amours n'était pas encore venu en ce qui me concernait même si j'étais loin d'être indifférent aux visites d'Aurélié dans mon magasin. Je souris de nouveau. Manu et moi avions allègrement dépassé la trentaine et

vivions dans un monde qui semblait vouloir aller de plus en plus vite ; en tout cas bien plus vite que mes courses cyclistes. Pourtant, j'étais là à siroter tranquillement mon pastis en regardant le cousin de Manu sortir les boules pour une partie de pétanque. Étions-nous insouciantes ou inconscientes ? Rebelles ou résistants ? Ou finalement des gens simples profitant de leurs vacances comme il devait certainement en exister des millions dans ce pays ? Un peu tout cela peut-être... Je devins pensif : à peine deux heures en présence de Manu et déjà j'ébauchais de vagues pensées philosophiques. Attention à ce deuxième pastis tout de même ; et à toutes ces délicieuses charcuteries ! Un tel cocktail ne fait pas toujours bon ménage avec le sportif ! Tant pis pour ce soir, je serai plus attentif demain... Les jours qui suivirent, je me contentai de prendre un seul pastis et de grignoter deux ou trois tranches de saucisson. En revanche, je ne fis aucune concession durant les parties de boules au cours desquelles je me démenai comme un beau diable malgré mon manque patent d'entraînement en comparaison de Manu et de mes hôtes.

Le lendemain de mon arrivée, je me levai tardivement avec un très léger mal de tête. Après un copieux petit déjeuner, je partis faire une balade à pied autour de la ferme. La petite maison dans laquelle Manu et moi logions était accolée à une barre rocheuse en calcaire et pour rejoindre le plateau situé en amont, un sentier longeait la falaise sur près de trois cents mètres avant de pouvoir s'élever à travers un éboulis. Au bout d'une courte montée, je parvins sur une vaste étendue où paissaient les vaches du cousin de Manu ; en contrebas, je voyais distinctement les différents bâtiments de l'exploitation. À cette occasion, je découvris un immense potager ainsi qu'un pré où deux chèvres broutaient, attachées à un piquet ; je restai plusieurs minutes à les observer avant de traverser une immense prairie constituée d'herbes sauvages et de chardons dans laquelle le sentier s'était perdu au milieu des traces de vaches et de moutons. Alors que je m'apprêtais à faire demi-tour, j'aperçus une

ancienne ferme en ruine ; au pied de cette dernière aboutissait un chemin carrossable. Ce dernier contournait la barre rocheuse et je retrouvai un peu plus bas la petite route qui m'avait amenée en voiture ; même à pied, le « mur de Fafaillet » était vraiment imposant.

En fin d'après-midi, le temps d'émerger d'une sieste rendue nécessaire par l'excellent repas au cours duquel je ne pus résister à toutes les tentations, je partis à la découverte du col du Puy. Comme me l'avait indiqué Manu, c'était un col assez roulant avec deux ou trois passages soutenus dans sa dernière partie. Laissant quelques instants mon vélo au niveau du col, j'accédai à pied à un petit promontoire d'où je pus admirer les différentes vallées de la région qui s'étalaient à perte de vue sous un ciel limpide ; la vue était vraiment magnifique. À la fin de cette sortie au cours de laquelle je parcourus une quarantaine de kilomètres, je goûtai pour la première fois au « Mur de Fafaillet ». Jamais je n'avais escaladé une pente aussi raide, et malgré des développements adaptés aux terrains montagneux, je dus me dresser de toutes mes forces sur les pédales pour ne pas faire du surplace au risque de chuter ; impressionnant ! Après une bonne douche, je m'installai sous le soleil couchant dans le petit jardinet et regardai d'un air songeur le sommet de la montée diabolique qui avait failli me clouer sur place. Et si je lui lançais un défi ? Dans la mesure où j'avais prévu de rester une dizaine de jours, pourquoi ne pas tenter de grimper cette côte en ajoutant une montée par jour ; peut-être arriverais-je, à l'aide de cette méthode progressive, à réaliser l'exploit qui consistait à enchaîner le mur à dix reprises ?

Au cours des quatre premiers jours, je parvins sans trop de difficulté à relever le défi. En revanche, à partir de la cinquième tentative, je me demandai si je n'avais pas été trop ambitieux, d'autant plus que j'ajoutais ce difficile exercice à la fin de mes sorties. Ce jour-là, je revenais d'une randonnée d'un peu plus de

soixante kilomètres avec deux cols à la clef. Dès la troisième répétition, je fus obligé de forcer et au cours des deux dernières montées, j'eus si mal aux cuisses que je dus me masser longuement avant que mes muscles ressemblent à autre chose que deux bouts de bois. Le sixième jour, je fus presque plus concentré sur le « Mur de Fafaillet » que sur la sortie que j'avais programmée pour la matinée ! Pourtant, en suivant les conseils du cousin de Manu, je m'étais aventuré, laissant le col du Puy et son admirable point de vue de côté, dans une succession de plateaux si sauvages que la seule présence de l'homme semblait se résumer aux murets de pierre qui séparaient de vastes pâturages à l'herbe grasse. C'était un vrai régal que de suivre la route qui tournoyait élégamment à travers ce magnifique paysage. En me retrouvant sur ce terrain plus roulant que la route du col du Puy et surtout ce diable de Fafaillet, je fus surpris de voir avec quelle aisance j'évoluais : au cours d'un très long faux plat qui descendait à peine, le compteur de mon vélo resta constamment au-dessus des quarante-cinq kilomètres à l'heure ; mon séjour portait indéniablement ses fruits.

Depuis que j'étais ici, je n'avais aucune contrainte sinon celle de faire du vélo, passant le temps qu'il me restait à me reposer afin d'être en forme à l'heure de l'apéritif et de la partie de pétanque ; j'étais également chouchouté par la maîtresse de maison qui, à chaque repas, mettait son talent et sa générosité à cuisiner les produits de la ferme à mon intention. En retour, je n'hésitais pas à leur venir en aide au moment de rentrer les vaches dans l'étable à l'heure de la traite. Tous les jours, je prenais également le temps de nourrir la basse-cour, aimant particulièrement passer un long moment à observer les lapins dans leur clapier. J'aimais aussi jouer avec leur chien, un magnifique *border collie* noir et blanc dénommé Gangster qui, en plus d'exceller dans la conduite des troupeaux, s'avéra être un incroyable gardien de but dès lors que l'on essayait de le surprendre avec une balle de tennis : il n'avait pas son pareil pour effectuer des figures acrobatiques au moment où il saisissait la balle dans sa

gueule, sa figure favorite consistant à réaliser une pirouette arrière. Le chien avait visiblement trouvé en moi un agréable compagnon de jeu, car souvent il venait à ma rencontre, la balle de tennis entre les dents, avant de la déposer à mes pieds en aboyant joyeusement. Au cours de mon défi du « Mur du Fafaillet », Gangster devint même mon plus fervent admirateur, m'accompagnant même plusieurs fois dans mes montées et mes descentes avant de retourner s'asseoir, la langue pendante et le souffle court, en haut de la bosse où il regardait chacune de mes montées victorieuses d'un air intrigué.

Le dernier jour, alors que je terminais victorieusement ma dixième ascension du Mur de Fafaillet, en plus de Gangster qui aboya comme jamais, Manu, son cousin et sa femme m'accueillirent avec des applaudissements nourris et une bouteille de champagne. Très essoufflé par un effort qui avait été d'une rare intensité, je profitai néanmoins de l'occasion pour chaleureusement les remercier et leur dire combien j'étais enchanté par mon séjour. En m'adressant à Manu, je lui déclarai que j'avais passé les vacances les plus merveilleuses depuis mon enfance et la chasse à la boudrague. Il en fut très touché : « Je suis heureux de savoir que notre amitié peut nous apporter de si beaux moments ; je me dis parfois que c'est un peu dommage que nous soyons si loin l'un de l'autre, mais aujourd'hui, alors que nous avons passé pour la première fois depuis si longtemps une dizaine de jours ensemble, je suis convaincu que la distance qui nous sépare nous... hé bien, paradoxe quand tu nous tiens, cette distance... elle nous rapproche ! J'en ai la larme à l'œil avec tes conneries là ! Allez, c'est l'heure de l'apéro et de notre dernier repas. Tu vas voir, nos hôtes se sont surpassés ! »

En reprenant la route le lendemain en fin de matinée avec une bonne gueule de bois, je songeai à cette soirée passée avec Manu et son cousin. Bien moins raisonnable que les jours précédents, je m'étais laissé tenter par plusieurs pastis et un petit vin régional, à la grande joie du cousin de Manu qui avait fini par m'appeler

« l'ascète » au cours de mon séjour. J'aimais la franchise de nos rapports et je me sentais beaucoup plus à l'aise avec le cousin de Manu que je ne le fus jadis au milieu des amis de Marlène. Un court instant, j'eus une pensée pour cette dernière et j'espérai qu'elle avait trouvé quelqu'un avec qui elle vivait ce qu'elle n'avait pu vivre avec moi. Je souris ; notre séparation et les mauvais moments qui y étaient associés ne semblaient plus qu'un bien lointain souvenir... Au moment de partir, Manu me fit promettre de le tenir au courant des résultats de ma prochaine course en même temps qu'il me serrait dans ses bras en me souhaitant bon voyage.

Pendant la majeure partie du trajet, je fus un peu triste de m'en retourner dans ma solitude ; pourtant, en abordant des routes familières sous un franc soleil, ma mélancolie s'estompa. Avant de rentrer chez moi, je passai par mon magasin et fus soulagé de constater qu'il m'avait sagement attendu. Nous étions une semaine avant le quinze août.

Par une belle journée du mois d'août

La semaine qui précéda la course de Bergères-les-Moutons, je me coupai du monde ; ou plus précisément, je me coupai du monde des hommes. Je fis une seule sortie sur route d'une quarantaine de kilomètres au cours de laquelle je grimpai avec une aisance incroyable trois belles bosses de la vallée de la Gire. Les autres jours, je repeignis les volets du salon et rangeai un garage qui s'était sérieusement encombré depuis mon emménagement ; et, en fin d'après-midi, je me contentai d'alterner une petite sortie en vélo-tout-terrain avec un peu de marche dans le bout de forêt et les cultures qui s'étendaient derrière chez moi. L'été était bien installé ; les champs de blé et de colza se reposaient d'une récolte précoce et seul le maïs attendait maintenant patiemment son heure. Lors de mon séjour chez le cousin de Manu, je m'étais parfois fait la réflexion, devant la beauté des monts et des vallons, qu'ils avaient beaucoup de chance d'habiter au milieu d'un tel décor. Là, en prenant le temps d'observer les champs qui se perdaient dans l'horizon, en devinant dans le lointain le clocher d'une église de village, je devais bien reconnaître que j'étais profondément attaché à ma plaine ; certes, cette dernière ne vous faisait pas de cadeaux quand le vent soufflait par rafales, mais en prenant le temps d'aller à sa rencontre, on découvrait qu'elle avait de très beaux présents à vous offrir : un moulin au détour d'une rivière ; une vaste longère aux fenêtres colorées par des jardinières débordant de géraniums ; les andins de paille qui se reposaient au sol avant d'être transformés en de grosses balles rondes et dorées.

La veille du quinze août, je vérifiai fiévreusement mon vélo avant de mettre tout mon matériel dans la voiture : je souhaitais être prêt à partir le plus tôt possible le lendemain matin. Même si ma

course n'était programmée qu'à quatorze heures, je voulais prendre le temps de m'imprégner du parcours et de l'ambiance. Pour le repas du midi, je me concoctai un copieux taboulé ; j'avais repéré sur la carte qu'un étang bordait le village, certainement un lieu parfait pour pique-niquer. Le soir, j'eus un peu de mal à trouver le sommeil ; j'étais si fébrile que je me relevai pour vérifier une dixième fois le contenu de mon sac. Enfin, peu après vingt-trois heures, je tombai dans un profond sommeil et je ne fus réveillé qu'à sept heures par l'alarme de mon réveil, heureux de me retrouver comme par enchantement le lendemain matin. J'ouvris les volets ; le soleil se levait au milieu d'inoffensifs nuages blancs : une belle journée s'annonçait.

Je parvins en vue de Bergères-les-Moutons peu après neuf heures trente par une belle descente. Malgré l'heure matinale, de nombreuses voitures étaient déjà garées dans les champs mis à la disposition des visiteurs autour de l'étang ; et, en sortant de mon véhicule, si les bruits de la fête parvenaient distinctement à mes oreilles, une rangée de maisons m'empêchaient de voir autre chose que le toit de l'église dont les cloches annonçaient la messe du quinze août. De l'autre côté de l'étang, j'aperçus des bénévoles balayer la route dans la perspective de la première course, programmée à onze heures. Cela me laissait environ une heure pour étudier le parcours dans ses moindres détails et en toute tranquillité ; j'étais impatient de m'assurer qu'il était bien fidèle à la succincte description de Francis : « assez accidenté avec une très belle côte ». Je partis à la rencontre des bénévoles : ces derniers m'indiquèrent que le départ était situé en amont à trois cents mètres environ, devant l'église et la place du village. Ils ajoutèrent également que la longue montée que j'avais devant les yeux était la principale difficulté du parcours ; « mais attention tout de même à la descente qui vous ramènera vers le village, il y a un rond-point difficile à négocier ; cela serait dommage de vous retrouver dans le lavoir situé en contrebas ! » Je les remerciai et m'engageai sur la route.

La descente que j'avais empruntée en voiture faisait donc bien partie du parcours, à la différence notable que nous allions l'escalader à dix reprises ; dix fois, comme le « Mur de Fafaillet ». Alors certes, la pente était bien plus modeste, mais en arrivant au sommet, mon compteur m'indiqua que j'avais déjà parcouru plus d'un kilomètre. Je tournai alors à cent quatre-vingts degrés sur une route communale qui me rappela étrangement le « chemin aux betteraves » de mon enfance : par endroits, il y avait de l'herbe au milieu d'une chaussée dont le revêtement était extrêmement médiocre. Pendant un kilomètre, je zigzaguai entre de hautes haies avant de longer un corps de ferme à partir duquel l'horizon se dégaugea. Là, j'aperçus un croisement et un bénévole me fit signe de tourner à gauche sur une route plus large qui jouait aux montagnes russes sur deux kilomètres. Décidément, il allait être difficile de trouver le bon rythme sur un tel parcours. Francis avait vu juste en le décrivant comme « assez accidenté » ; il aurait même pu préciser « très accidenté », rectifiai-je en prenant de la vitesse dans la descente qui me ramenait vers le village. Me rappelant les avertissements des bénévoles, je ralentis prudemment au moment d'aborder une longue courbe ; je ne vis le rond-point qu'au dernier moment et je dus écraser les freins pour éviter de me retrouver dans le décor. Sur ma gauche, j'eus à peine le temps d'apercevoir le lavoir où je crus distinguer une silhouette agiter la main ; j'abordai déjà un virage qui tournait à angle droit sur la gauche, permettant ainsi d'entrer dans Bergères et de rallier l'arrivée. Les protections entourant le virage étaient impressionnantes : de nombreuses bottes de foin avaient été placées devant les barrières dans le but certainement de protéger les coureurs qui vireraient trop large. Extrêmement songeur à la vue de ce final d'autant plus spectaculaire que la route remontait pour rejoindre la ligne d'arrivée, je découvris une place de l'église déjà bien garnie ; les manèges tournaient au milieu des flonflons et sur une estrade, l'organisation du rendez-vous cycliste donnait déjà de la voix par le biais d'un micro branché à de grosses enceintes ; je n'étais pas certain que les fidèles pussent prier

paisiblement sur les bancs de l'église ! Derrière les barrières, des spectateurs se rassemblaient déjà alors qu'il était à peine dix heures ; je n'avais jamais vu une telle ambiance pour des courses de ce niveau.

Alors que je m'arrêtais près de la ligne d'arrivée, j'entendis quelqu'un derrière moi crier : « Frédo, Frédo ! » Je reconnus immédiatement la voix de Francis, et sans doute était-ce sa silhouette que j'avais entr'aperçue dans le dernier virage. « Je suis content de te voir Frédo ! Comme tu n'avais plus donné de tes nouvelles depuis un moment, je me demandais même si tu allais réapparaître aujourd'hui ! On sera donc quatre de Gironville : Nicolas, Julien, toi et moi. Nicolas, à courir partout avec les jeunes du club, est assez fatigué comme à son habitude ; Julien tient une sacrée forme : depuis que le lycée est terminé, il passe son temps sur le vélo ; quant à moi, je ne me sens pas trop mal indiqua-t-il avec un large sourire. Et toi ? » Sans trop rentrer dans le détail, je lui confiai que je m'étais entraîné sérieusement. Francis était venu en famille et son camping-car était garé derrière le lavoir ; il me proposa de venir manger avec eux. Je refusai un peu embarrassé en lui expliquant que je préférais rester dans ma bulle avant la course. Francis me dévisagea en fronçant les sourcils ; puis, retrouvant rapidement le sourire il ajouta : « Oh toi, tu nous prépares quelque chose ! Allez, à tout à l'heure sur la ligne de départ et n'arrive pas trop tard, nous sommes pas loin de cent-vingt inscrits ! » J'accueillis la nouvelle non sans une certaine appréhension. Cent-vingt cyclistes à prendre l'épingle à cheveux en haut de la bosse ; cent-vingt coureurs à plus de quarante à l'heure sur le « chemin aux betteraves » ; cent-vingt vélos dans la descente avant d'aborder le rond-point ; cent-vingt bonshommes dans le virage aux bottes de foin...

Très inquiet, j'effectuai une nouvelle fois le parcours avec cette information qui ne cessait de me trotter dans la tête : cent-vingt coureurs sur un tel parcours... une telle situation n'était pas du tout à

mon avantage, bien au contraire. Dans la bosse, j'arriverais certainement à rester dans les premières positions, mais j'allais ensuite me faire bousculer sur la petite route et plus encore dans la descente avec ce rond-point puis le virage à l'équerre ; je ne voyais pas comment je ne reculerais pas en fin de peloton. Certes, j'avais réalisé pas mal de progrès cette année, mais je n'étais définitivement pas de ceux qui pourraient gagner une course en démarrant dans une descente ; à chaque tour, j'allais devoir dépenser énormément d'énergie pour, dans le tour suivant, espérer retrouver les avant-postes. Je terminai ce deuxième tour de reconnaissance avec toutes ces interrogations en suspens. En passant devant le lavoir, je vis Francis et toute sa famille qui s'affairaient autour du barbecue ; dans le village, les cloches sonnaient la fin de la messe.

En arrivant à proximité du départ où commençaient à s'installer les concurrents de la première course, je vis les fidèles descendre des marches de l'église ; sur le perron, le prêtre arborait un large sourire et serrait les mains. Je m'arrêtai, descendis de vélo et m'approchai de la petite place en pavé. Soudain, il me revint en mémoire une cérémonie à laquelle j'avais assisté à plusieurs reprises devant l'église de Fontperdu ; je me demandai si cela n'était pas à la même période de l'année : devant le perron de l'église, la plupart des guides des environs étaient rassemblés autour de leur équipement que le prêtre bénissait afin qu'il veillât sur eux lors de leurs courses en montagne. Enfant, j'avais toujours trouvé cette cérémonie curieuse ; en grandissant, je l'avais jugée ridicule. En regardant mon vélo que je tenais fermement par le cintre, je crus comprendre quel sens pouvait revêtir un tel cérémonial. Sans vraiment m'en apercevoir, je m'étais approché des marches où les derniers fidèles finissaient de descendre, et sans doute quelque peu étonné de voir un coureur avec le regard dans le vague au pied de son église, le prêtre vint à ma rencontre et m'adressa la parole : « Mon fils, il fut un temps où je parcourais ma paroisse à vélo, en contemplant le paysage et en méditant sur ma relation avec Dieu. Je dois vous avouer

qu'aujourd'hui encore, je ne manque aucune course cycliste à la télévision. Alors tous les quinze août à Bergères-les-Moutons, vous pensez bien que je suis le plus heureux des hommes de voir tout ce monde réuni ! Dans la mesure où vous n'êtes pas encore en tenue, je suppose que vous vous alignez sur la course de cet après-midi ? Je viendrai vous encourager, ainsi que l'ensemble des autres concurrents bien entendu, ajouta-t-il avec un sourire. » Alors qu'il me serrait chaleureusement la main, je lui demandai s'il pouvait bénir ma machine afin qu'elle ne connût aucun souci mécanique durant la course, ce qu'il m'accorda avec grand plaisir. Il ajouta alors : « Les voies du Seigneur sont certes impénétrables mon fils, mais sachez qu'elles sont souvent miséricordieuses et qu'elles savent récompenser l'homme de bonne volonté. » Un peu mal à l'aise avec ce qui commençait vaguement à s'apparenter à un sermon, je m'éclipsai et retournai à ma voiture ; j'avais encore deux heures à attendre. Je m'installai près de l'eau, mangeai mon taboulé ainsi qu'un grand sandwich acheté à la buvette de la fête du village avant de patienter en regardant les quelques pêcheurs éparpillés autour de l'étang. À treize heures, soit une heure avant le début de la course, je retirai mon dossard avant de partir m'échauffer autour du circuit. Il y avait du monde sur tout le parcours, notamment dans la première côte puis au niveau du fameux rond-point. En regagnant la ligne d'arrivée, je vis que de nombreux spectateurs s'étaient massés le long des barrières ; j'avais l'impression d'être au milieu d'une course professionnelle, d'autant plus qu'un animateur commentait la mise en place de notre course en détaillant le nombre d'inscrits, les clubs les plus représentés ainsi que les hommes en forme du moment.

Je fus secoué d'un long frisson au moment où Francis et son fils Julien vinrent s'installer à côté de moi sur la ligne de départ : « sacrée ambiance, hein, Frédo ! Et tu vas voir, à chaque passage, l'animateur se déchaîne pour le plus grand bonheur des spectateurs. Même nous sur le vélo, on y croit à fond ; on a l'impression de faire le Championnat du Monde ! » Avec tous ces coureurs à prendre le

départ, j'eus à peine le temps d'entrevoir Julien assez loin derrière moi.

Plus que cinq minutes avant la délivrance ; comme j'en avais maintenant pris l'habitude, je mangeai religieusement une pâte de fruits avant de boire deux gorgées de boisson énergétique. Deux minutes avant quatorze heures, j'enclenchai ma chaussure gauche dans sa cale et une minute avant l'heure fatidique, je mis en route mon compteur. Sous les gants, je sentis que j'avais les mains moites et que ce n'était pas en raison de la chaleur de ce début d'après-midi. J'avais tout simplement la trouille, il n'y avait pas d'autre mot pour décrire ce que je ressentais. Je n'eus pas le temps de m'épancher sur cette sensation que le départ était donné sous les vivats de la foule.

Un rêve de gosse

La petite descente qui passe devant l'étang est vite avalée et nous voilà pour la première fois dans la longue bosse qui débute le circuit. Francis et Julien sont à mes côtés ; nous sommes dans le premier tiers du peloton et la montée s'effectue à un rythme régulier ; tout le monde semble s'observer. À la moitié de l'ascension, je sens que j'ai déjà des fourmis dans les jambes ; j'hésite même à lancer la première offensive au moment d'aborder l'épingle à cheveux. Patience, Frédo, patience... Sur le petit chemin de campagne, la course change de physionomie : plusieurs coureurs accélèrent ; je suis surpris et recule vers le milieu du paquet. Merde, quelle faute d'inattention ! Me voilà emprisonné en plein cœur de cet énorme peloton ! Je suis en partie tétanisé et recule de plus en plus alors que nous entamons la descente à vive allure. Peu avant d'arriver au rond-point, j'entends le bruit des freins et des « attention ! Obstacle ! » J'ai envie de fermer les yeux en espérant me retrouver dix secondes plus tard et un peu plus loin. Arrête tes conneries Frédo, ce n'est pas le moment de flancher ; regarde la route, bon sang, et concentre-toi sur ce rond-point qu'on va aborder à pleine vitesse et... ouf... on... on l'a contourné par la gauche ! Je ne sais pas comment j'ai réussi à passer, mais c'est passé ! Et maintenant, le virage à angle droit... je freine... putain, mais c'est pas vrai, il y a une dizaine de coureurs qui ont réussi à me passer à l'extérieur en freinant à peine ! Il est vraiment infernal ce passage... dix tours dans ces conditions, je ne vais jamais y arriver !

En passant pour la deuxième fois devant l'étang, je retrouve avec soulagement la longue bosse qui se dresse devant moi ; le rythme ralentit enfin. Je double de nombreux coureurs en empruntant les bas-côtés. Je m'aperçois que beaucoup d'entre eux ne sont pas à

la fête ; le rythme ne s'est peut-être pas tant ralenti que ça, c'est plutôt moi qui suis particulièrement à l'aise sur ce type de terrain... Je jette un coup d'œil en arrière : plusieurs coureurs viennent de se faire décrocher. J'ai de nouveau une terrible envie d'accélérer ; mais n'est-ce pas un peu prématuré ? Et puis, ne suis-je pas encore trop loin de la tête ? Je double Nicolas qui ne semble pas au mieux ; à l'avant, Francis et Julien sont toujours bien placés. Je me rapproche enfin des premiers rangs ; nous venons déjà d'effectuer la moitié de la montée. Alors oui, c'est certainement prématuré de tenter quelque chose, mais mentalement, je sens qu'il vaut mieux que je sois devant à agir plutôt que derrière à être ballotté par les événements. Je place un démarrage assez appuyé en espérant emmener deux ou trois coureurs dans mon sillage. La manœuvre semble fonctionner : ils sont quatre à me rejoindre et je prends de gros relais en tête pour tenter de creuser l'écart avec le peloton ; au diable la stratégie ! À la fin du chemin aux betteraves, juste avant de tourner à gauche pour prendre les montagnes russes, nous doublons déjà quatre coureurs attardés. Au moment d'aborder la descente, je suis moins anxieux ; en petit comité, le rond-point et le virage aux bottes de foin seront plus faciles à négocier. J'essaie de me détendre, me place en dernière position et suis sans réfléchir la trajectoire des coureurs qui me précèdent. Nous passons la ligne sous les encouragements des spectateurs ; avec une telle course de mouvement, ils ne doivent pas s'ennuyer.

C'est le début du troisième tour et nous attaquons la bosse à un rythme très soutenu. En me retournant, je constate que le peloton est assez loin. Je continue d'imprimer un gros rythme. L'épingle à cheveux et le chemin aux betteraves ; le carrefour et le virage à gauche en direction des montagnes russes ; et de nouveau la descente, le lavoir, et la remontée vers la ligne. Le quatrième tour s'annonce déjà et je ressens un peu de lassitude alors que nous ne sommes pas encore à la mi-course. En abordant la montée, j'aperçois l'avant-garde du peloton revenir sur nos talons ; tout est à refaire ! Je

n'ai pas le temps de tergiverser : quatre coureurs contrent immédiatement ; parmi eux, il y a Julien. Ils ont déjà cent mètres d'avance et je sens que le bon coup est en train de partir. J'hésite, j'hésite ; j'ai peur de ramener le peloton sur le groupe de tête et de condamner Julien. Tout cet entraînement pour rien, fait chier quand même... Sur la droite de la route, un coureur tente de s'extraire du peloton ; je me lance à ses trousses, suivi par Francis et deux autres concurrents. Derrière, le peloton ne semble pas vouloir réagir, mais devant, je vois l'échappée s'éloigner inexorablement ; un mélange de rage et de désespoir s'empare alors de moi et je place un démarrage qui laisse Francis et les trois autres coureurs sur place. Il faut absolument que je revienne sur l'échappée avant la fin de la montée sinon c'est mort. Je donne tout ce que j'ai ; le groupe de tête se rapproche. En haut de la côte, j'ai encore une vingtaine de mètres à combler ; je ferme les yeux et appuie de toutes mes forces sur les pédales ; plus que dix mètres et je vais pouvoir rentrer. « Julien, Julien, attends-moi bordel ! » J'ai hurlé tellement fort que j'en ai mal à la gorge. Je commence à avoir soif ; et faim également, mais comment prendre le temps d'avaler quelque chose dans ces conditions ? Julien m'a entendu : il se retourne puis se glisse à l'arrière de l'échappée. Dix mètres... cinq mètres... On vient d'entamer les montagnes russes et j'ai enfin réussi à rejoindre l'échappée ; mais à quel prix ? Je bois un peu avant la descente ; j'essaye également d'avaler quelque chose, mais j'ai tellement de mal à respirer que je manque de m'étouffer ; je recrache tout et suis pris d'une quinte de toux ; j'ai envie de vomir... Et de nouveau la descente et le rond-point ; et le virage avant la remontée vers l'arrivée. Je perds quelques mètres et dois de nouveau faire l'effort pour franchir la ligne dans les roues de mes compagnons d'échappée. Nous entamons seulement le cinquième tour ; quelle intensité cette course bon sang ! Au cours du tour suivant, j'essaye de récupérer en écourtant au maximum mes relais en tête.

Sixième tour. Elle commence à faire vraiment mal aux jambes

cette montée, mais en scrutant le visage des autres concurrents, je me dis que je ne dois pas être le seul. Il y a des coureurs éparpillés sur tout le circuit. Derrière nous, le peloton doit avoir bien maigri ; il n'est pas bien loin d'ailleurs le peloton... Un peu agacé, mais surtout très inquiet, je prends un long relais et incite mes coéquipiers à faire de même en effectuant un geste tournoyant avec ma main. L'entente n'est pas extraordinaire : deux coureurs semblent fatigués ; Julien lui, a l'air assez serein, mais ménage ses efforts, le quatrième coureur également. En haut de la bosse, je vois le peloton tourner à l'épingle alors que nous venons à peine de prendre la petite route. Je me sens terriblement las et en même temps en colère d'avoir fait tous ces efforts pour rien. Julien qui me semble toujours autant à l'aise. Je remonte à sa hauteur et crie : « Julien, je commence à être cuit, mais si on continue à cette allure-là, on va se faire reprendre. Prends ma roue, je vais faire un gros tempo en tête ; on va d'abord tenter de reprendre nos distances sur le peloton. Ensuite, tu finiras le travail. » Je me place immédiatement en tête et imprime un train d'enfer, sans me retourner.

Alors que je viens de tourner à gauche en direction des montagnes russes, j'ai un moment de flottement. C'est curieux, les signaleurs semblaient particulièrement m'encourager quand j'ai pris le virage. Je commence à être vraiment crevé, je vais devoir laisser les autres se débrouiller... Je me retourne... Je suis tout seul... Incrédule, je regarde de nouveau derrière moi : pas de trace de l'échappée ni du peloton. C'est incroyable ; sans même l'avoir voulu, je suis seul en tête... à un peu plus de trois tours de l'arrivée ; trois interminables tours... Non, ce n'est pas le moment de penser à ça... Putain, mais c'est dingue ça ! je suis en tête ; je suis seul en tête ! Tout à coup, je suis envahi par une vague d'émotions ; je suis même pris d'une irrésistible envie de pleurer... puis de rire... On se calme Frédo, on se calme... Tu commences par terminer la descente sans te casser la figure... voilà, comme ça... Je passe le rond-point et aborde le virage aux bottes de foin avant de remonter vers l'église. Je

commence d'ailleurs à bien l'aimer cette descente ; c'est même grisant ! Au moment de passer la ligne, j'entends la voix du commentateur annoncer mon numéro de dossard, mon nom ainsi que mon appartenance au club de Gironville... puis : « douze secondes d'avance sur le peloton, douze secondes ! » Autant dire rien du tout.

Le temps presse. Je tente d'élaborer une stratégie : je vais me donner à fond dans la longue bosse ; ils m'auront ainsi en point de mire, mais ils auront l'impression de ne pas me reprendre du temps ; en revanche, je profiterai du reste du parcours, où je serai la plupart du temps hors de vue, pour m'économiser quelque peu. J'effectue alors toute la montée en danseuse ; à bloc. En haut de la bosse, j'ai repris du temps, c'est certain. Sur le bord de la route, je suis constamment encouragé et à la fin du huitième tour, je vois l'ensemble de la famille Pasquier debout sur le lavoir hurler de toutes ses forces ; « allez, Frédo, vas-y, ouais ! » J'entame le neuvième tour et crois entendre une voix étouffée annoncer vingt secondes d'avance. J'aurais donc accru mon avance de huit secondes ; ce n'est pas grand-chose, mais j'ai roulé plus vite que le peloton au cours du tour précédent. Dans la montée, je me remets en danseuse, mais je commence à avoir mal aux jambes ; à plusieurs reprises, je dois même m'asseoir sur la selle ; je joue avec les vitesses ; je ne sais plus trop quel développement adopter : soit j'ai l'impression de pédaler dans le vide, soit je dois forcer pour avancer. Je finis la montée avec difficulté ; quel soulagement de basculer sur la petite route après l'épingle à cheveux ! J'essaye de maintenir une bonne allure avant la descente ; je me retourne à deux reprises, sans vraiment voir ce qu'il se passe derrière moi. Il ne faut pas te retourner ; si tu te retournes, c'est foutu, tu vas les voir à deux cents mètres derrière et toutes tes forces vont te quitter ; tu risques de te transformer en statue de sel. Enfin la descente... c'est curieux, ce passage qui avait été proche de la vision d'horreur au cours du premier tour est presque devenu un petit havre de paix au milieu de toute cette tempête. Je raconte n'importe quoi...

Plus qu'un tour. C'est incroyable ! cela me paraît complètement irréaliste ; peut-être que je vais... « dix secondes d'avance, plus que dix secondes d'avance » annonce la voix au micro. Un court instant, je me sens faiblir ; et puis non, pas maintenant, pas après tous ces efforts ; et souviens-toi, dans la bosse, c'est toi le plus fort ; sur ce circuit tout entier même, parmi la centaine de coureurs au départ, c'est toi le plus costaud. Allez, ne craque pas maintenant, mais bon sang de bois, que cette bosse est interminable ! Dans les derniers cent mètres, je me dresse sur les pédales et tourne à l'épingle en doublant un attardé qui m'encourage avec ce qu'il lui reste d'énergie. Je ne réfléchis plus ; je donne tout ce que j'ai... bientôt la ferme et après la ferme le carrefour et le virage à gauche et ensuite les montagnes russes puis la descente et le rond-point et le lavoir et le virage avec les bottes de foin et au bout, au bout... Je viens de passer la ferme, j'aperçois le carrefour ; je n'avais pas fait attention les tours précédents, mais il y a beaucoup de monde au carrefour ; des bénévoles qui se sont rassemblés ; pas mal de concurrents qui ont abandonné et de simples spectateurs bien sûr. Tout le monde m'encourage, en criant ou en applaudissant ; j'arrive à leur faire un léger signe de tête et à esquisser un sourire. Vous allez voir, c'est moi qui aurai le dernier mot ! Et de me lancer à toute vitesse dans les montagnes russes avant d'aborder la descente, ma descente. Oui, ma descente, car je l'ai finalement apprivoisée cette putain de descente ! Elle est de mon côté maintenant et elle va peut-être m'ouvrir les portes de la victoire. J'aborde le rond-point à une vitesse folle et j'entends tout à coup la voix de Manu surgir de ma mémoire « Oh la la ! quel risque il est allé prendre pour couper le virage à la corde ! On a nettement vu le pneu arrière chasser à l'entame du dernier virage mais heu-reu-se-ment qu'il est doté d'un talent ex-cep-tion-nel, talent qui lui aura permis de rattraper avec brio une manœuvre d'une audace hal-lu-ci-nan-te ! » Mais le pneu ne chasse pas ; je passe le rond-point avec une maîtrise incroyable et aborde le dernier virage. J'ai l'impression que le temps ralentit ; que

tout ralentit. Je suis dans un rêve... Je vois le virage venir à moi, s'offrir à moi et je vire comme jamais je n'ai viré, j'ai l'impression que je suis à l'horizontale et que mes genoux vont toucher terre ; et, une fois le virage franchi, je crois revivre cet instant une nouvelle fois. La ligne me tend les bras ; je sens les crampes me courir le long des mollets et des cuisses. Je me remets en danseuse une dernière fois ; non j'ai trop mal. Je me rassois avant de franchir la ligne en brandissant un poing rageur. Non, ce n'est pas possible... j'ai... j'ai gagné... avant d'aller m'écrouler un peu plus loin dans le fossé : je n'ai pas eu le temps de descendre de vélo que les crampes ont envahi mes jambes. Je ne peux plus bouger. Je suis couché dans l'herbe sous mon vélo. Mais quelle importance, j'ai gagné... j'ai gagné... et je pleure comme jamais je n'ai pleuré ; de joie ; mais aussi de la souffrance endurée, de tous ces efforts enfin récompensés ; de toute cette émotion, c'est... oui j'ai gagné... j'ai enfin réalisé mon rêve de gosse, un rêve pourtant tellement simple à son commencement : gagner une course de vélo.

Épilogue

J'eus besoin d'une bonne demi-heure pour reprendre mes esprits avant de retourner à ma voiture ranger mon vélo. Cette fois-ci, je ne repartirai pas comme un voleur après avoir rendu discrètement mon dossard et insulté un concurrent. Non, aujourd'hui, j'aurai droit à un beau bouquet de fleurs ainsi qu'une séance photo pour la rubrique sportive du journal local. J'avais encore bien du mal à réaliser. C'était idiot, mais pendant quelques secondes je me demandai si c'était vraiment moi qui avais gagné. « Quatre secondes, tu as gagné avec quatre secondes d'avance sur le peloton m'avait indiqué Francis venu à mon secours pour m'extirper du fossé. Incroyable ! Tu as fait un sacré numéro Frédo, une victoire en costaud comme on dit, car derrière toi, la plupart des gars se sont relayés pour tenter de te rattraper. »

Je rentrai à mon domicile en toute fin d'après-midi ; après toute l'effervescence de la course et du podium, le contraste avec le silence qui régna d'abord dans ma voiture puis dans ma maison fut assez déconcertant ; le calme après la tempête d'une certaine manière. Mais un calme relatif puisque j'étais toujours dans ma course, ne cessant de la revivre, comme pour me dire que non, je n'avais pas rêvé, que j'avais vraiment gagné ; pour me souvenir de tout également ; pour que chaque instant de cette journée restât à jamais gravé dans ma mémoire, surtout ce dernier virage que je ne cessais de revoir au ralenti... Je somnolais dans mon canapé quand la sonnerie du téléphone me fit sursauter.

« Alors Frédo ! j'attends de tes nouvelles depuis plus de deux heures moi ! Et mon cousin aussi aimerait bien savoir si l'air pur de sa région et la cuisine de sa femme t'ont réussi ! Ça a donné quoi ta

course ? » Je ne pus m'empêcher de rire avant de répondre à Manu : « Hé bien j'ai gagné Manu ; je l'ai enfin gagné ma course de vélo ». Quant à son déroulement, les entraînements, les souvenirs d'enfance et les aventures vécues pour en arriver là, tout resta bloqué au fond de ma gorge, comme si j'avais trop de choses à dire et que je ne savais pas vraiment par quoi ni par où commencer.

« Tu sais Manu, je crois qu'il faudrait que tu viennes me voir afin que j'essaie de te raconter tout ça depuis le début. » Et d'ajouter immédiatement en riant de nouveau : « mais ne t'attends pas à avoir de quoi écrire un roman avec ma petite histoire !

- Qui sait Frédo, qui sait ? » me répondit Manu d'un air songeur.

Au moment où nous allions raccrocher, j'ajoutai en guise de conclusion : « J'ai enfin trouvé un nom pour mon magasin de vélos. Dorénavant, il va s'appeler : *la tête dans le guidon.* »

Automne 2020 – Vallée de Chevreuse

Table des matières

Prologue.....	7
Au tour des souvenirs.....	12
Jour de fête chez mon oncle.....	17
Tante Lisa et tante Suzette.....	20
Un samedi soir à la campagne.....	26
Course à l'imagination.....	30
Les années collège.....	33
Transhumance.....	36
L'ivresse des hauteurs.....	40
Le mountain bike.....	50
Fonte des neiges.....	59
Sur le chemin du retour.....	60
Le col de Frédo.....	62
Marlène.....	67
Monsieur Gontran.....	70
Et je perdis les pédales.....	73
De Mainville à Gironville.....	79
Le Picon bière.....	81
Marathon en montagne.....	87
Six cent trente kilomètres plus tard.....	97
Accélération.....	106
Plus rude sera la chute.....	108
Nuit blanche.....	113
Changement de cadre.....	115
Une photo jaunie.....	120
Photo de famille.....	122
Faux départ ?.....	124
L'entraînement hivernal.....	127
Un travail d'équipe.....	133
Au pied du podium.....	138
La course du club.....	143
Coup d'arrêt.....	146
Reprise poussive.....	148
Une belle victoire.....	152
Vacances à la ferme.....	158
Par une belle journée du mois d'août.....	166
Un rêve de gosse.....	173
Épilogue.....	180

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé
Août 2021

